



VIEILLES DEMEURES NOBILIAIRES ET BOURGEOISES
DE LA VILLE DE LUXEMBOURG
par JEAN HARPES

**COLLECTION: „ÉTUDES HISTORIQUES, CULTURELLES
ET LITTÉRAIRES DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG”
SÉRIE A: HISTOIRE GÉNÉRALE ET LOCALE
VOL. II**

J E A N H A R P E S
VIEILLES DEMEURES
NOBILIAIRES ET BOURGEOISES
DE LA VILLE DE LUXEMBOURG

VIEILLES DEMEURES
NOBILIAIRES
ET BOURGEOISES
DE LA
VILLE DE LUXEMBOURG

UNE PROMENADE HISTORIQUE,
ARCHÉOLOGIQUE ET GÉNÉALOGIQUE A TRAVERS LES VIEUX
QUARTIERS DE LA VILLE

par Jean HARPES

ÉDITIONS DU CENTRE

J.-P. Krippeler-Muller

Fournisseur de la Cour

10, rue Beck - Luxembourg (Grand-Duché)

1959

Copyright by Editions du Centre, Luxembourg (1959)

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
SAINT-PAUL, S. A., LUXEMBOURG, LE 20 NOVEMBRE 1959

Préface

L'histoire d'une ville ne se réflète pas seulement dans ses bâtiments publics, ses églises et ses monuments artistiques, mais aussi dans les demeures de ses habitants.

Bien longtemps, la cité de Sigefroi et d'Ermesinde était resserrée dans un cercle étroit de fortifications dont Goethe admirait l'harmonie avec le paysage et l'aspect pittoresque. Avec ses ruelles étroites peuplées surtout de modestes artisans et boutiquiers, elle ne pouvait rivaliser en beauté avec les opulentes cités de Flandre et de Brabant, mais ses bourgeois étaient très fiers de leurs droits ancestraux, concédés par la bonne comtesse Ermesinde et confirmés solennellement par Marie de Bourgogne; ils savaient les défendre bien énergiquement contre des empiètements du Conseil provincial qui représentait l'autorité souveraine, et aussi contre ceux de leur propre magistrat. Heureusement pour elle, la ville de Luxembourg n'a jamais été déchirée par ces conflits sociaux, ces rivalités de clans ou de puissantes familles qui forment des chapitres entiers de l'histoire d'autres cités bien plus aisées ou plus importantes par leur rôle de premier plan dans la politique internationale et la vie culturelle des siècles passés, mais l'histoire de sa bourgeoisie est bien riche en incidents dramatiques, mis en

évidence dans le Cartulaire publié en 1881 par Würth-Paquet et van Werveke. A plusieurs reprises, notre capitale, qui était une forteresse importante déjà avant le régime de Louis XIV, a été l'enjeu de conflits sanglants entre les grandes puissances de l'Occident.

La présente étude de M. Jean Harpes forme un commentaire bien vivant en marge de ce recueil fait par deux pionniers dans le vaste domaine de notre histoire nationale. En retraçant les annales des vieilles demeures bourgeoises et patriciennes, l'historien nous montre l'existence quotidienne des Luxembourgeois d'une époque où la structure économique et sociale du pays différait bien de celle d'aujourd'hui. De nombreuses villes des régions limitrophes ont mieux conservé leur aspect traditionnel et de plus nombreux vestiges de leur passé; raison de plus pour nos compatriotes de mieux connaître et respecter des témoignages de la manière de vivre de nos ancêtres, et d'apprécier à leur juste valeur leurs solides qualités bourgeoises et aussi le savoir-faire des architectes et des artisans de l'ancien métier de St-Thibaut.

Des événements tragiques ont empêché la ville de Luxembourg de commémorer dignement le septième centenaire de sa charte d'affranchissement; comme Luxembourgeois et comme historien, je souhaite qu'à l'occasion du millénaire de l'antique Lucilinburhuc, l'exemple de M. Harpes engage toute une phalange de chercheurs à collaborer à l'étude du passé de notre peuple.

Alphonse Sprunck

Avant-Propos

Pour celui qui se propose, à la suite de tant d'autres, de faire l'étude descriptive, historique et généalogique de certaines vieilles demeures de la ville de Luxembourg, il convient d'abord qu'il fasse profession de modestie; en effet, cette cité bientôt millénaire ne dispose nullement des richesses architecturales et artistiques que le voyageur le moins averti découvre sans peine dans les villes des pays qui nous entourent, la France, l'Allemagne, la Belgique, la Hollande, sans bien entendu vouloir omettre l'Italie, qui est vraiment déconcertante de richesses pour l'amateur.

Notre vieille cité a été si souvent bouleversée par les guerres, les sièges, les catastrophes naturelles les plus diverses; nos vieilles familles nobiliaires étaient d'une pauvreté si reconnue que des vellétés architecturales même raisonnables les eussent portés au devant de la ruine, s'ils avaient voulu concourir avec certains gros propriétaires terriers des pays d'alentour. L'absence de tout essor économique dans l'ancien duché, pendant des siècles, était prohibitive pour les goûts bâtisseurs certainement présents de la plupart de nos nobles.

Ce fait explique donc l'absence de tout monument architectural de quelque valeur.

Dans cette vieille ville forte, on ne trouvera nulle église romane ou gothique de la grande époque, nul palais princier, nul hôtel particulier de grand style, nulle grande maison communale comme on en trouve encore tant en Belgique, témoin de la puissance et de l'indépendance de ses corporations, de la confortable aisance de ses bourgeois.

Ces réserves essentielles étant faites, il faut dire que certaines vieilles demeures de notre ville, si elles sont peu remarquables du point de vue architectural et négligeables du point de vue artistique, nous restent chères parce qu'elles sont les témoins de notre passé, qu'elles évoquent la vie contenue de quelques familles nobles qui semblent résumer à elles seules la vie administrative et officielle pendant de nombreux siècles; les efforts de plusieurs communautés religieuses importantes pour la vie culturelle et l'instruction de nos ancêtres; la vie de certains clans bourgeois, qui, au fil des siècles prennent rapidement de l'importance à la faveur de l'assainissement économique du duché; le travail tenace et obscur de modestes familles d'artisans, trimant au jour le jour à l'intérieur d'une forteresse triste et sans joie.

Je me suis donc mis à composer, à l'aide de fiches que j'avais rassemblées en vue de la préparation d'une conférence, il y a cinq ans déjà et dont la substance provient d'auteurs les plus divers, et naturellement d'une documentation qui devint de plus en plus nombreuse, une synthèse des faits les plus importants touchant les vieilles demeures de notre ville.

Je m'empresse de le dire tout de suite: rien dans cette étude n'est original; le lecteur n'y trouvera rien d'inédit; mais pourtant j'estime que mon travail aura quelque utilité pour les amateurs de notre patrimoine du passé. Je n'apprendrai rien aux initiés, mais il me semble que les dilettautes de l'histoire locale de notre ville trouveront dans cette étude une somme de faits bien appréciable, qu'ils ne se seraient autrement procurés qu'à la merci de recherches pénibles. Cette étude sera aussi l'humble témoignage de mon attachement à ma ville natale.

Je ne suis pas assez naïf, et j'ai déjà développé cette idée au début, pour ne pas savoir qu'en fait de villes historiques, de monuments architecturaux, il y a beaucoup plus intéressant ailleurs:

J'ai fait assez récemment des voyages en Italie; la Toscane, et la ville éternelle, Rome, m'ont laissé un souvenir impérissable...

Mais, au retour de ces voyages, je me suis permis de regarder Luxembourg avec des yeux nouveaux, et il m'a semblé que notre ville avait également sa beauté bien propre, que nous nous fatiguons seulement à voir quotidiennement. Ses superbes panoramas, ses vestiges impressionnants de la période des fortifications, encore favorisés par une situation naturelle exceptionnelle, doivent faire à l'étranger qui les visite pour la première fois, par une journée bien ensoleillée,

où les gris des ardoises et les ocres de notre grès s'allument franchement, une impression durable.

A ce propos je me rappelle que, dans une journée de randonnée en autocar aux châteaux de la Loire, deux jeunes filles anglaises, d'ailleurs charmantes, à la vue du superbe château de Chinon, s'écriaient qu'elles avaient vu quelque chose de bien plus impressionnant, dans un voyage récent: la forteresse de Luxembourg, vue d'une hauteur en face des bastions! Le compliment pour Luxembourg était d'autant plus flatteur qu'elles ignoraient la nationalité de leurs voisins d'autocar.

Donc, trêve au pessimisme!

Dans trois ans, une édilité prévoyante et montrant quelque goût pour le passé historique de la ville, aux destinées de laquelle elle préside, se propose de fêter avec éclat le millénaire de la cité de Luxembourg.

Que le lecteur veuille bien considérer cette étude de nos demeures nobiliaires et bourgeoises comme un hommage discret et modeste à notre bonne ville de Luxembourg.

J. H.

★

Avant d'entrer dans la matière, il faut que je m'acquitte d'un agréable devoir:

C'est d'abord de remercier chaleureusement Mgr Henri Schmit, curé de Notre-Dame, grand érudit et historien averti, de l'aide qu'il m'a accordée en lisant et anotant le manuscrit de cette modeste étude, et en me prodiguant ses précieux conseils et ses remarques utiles.

Mais je voudrais également saisir l'occasion d'honorer le souvenir d'un autre amateur enthousiaste des vieux coins pittoresques de notre bonne cité: Batty Fischer, médecin-dentiste et photographe étonnant (1877-1958) qui vient de s'éteindre en décembre 1958.

Descendant d'une famille dont de nombreux membres avaient le goût des choses anciennes, et qui ont publié des recherches très intéressantes (son père, Joseph Fischer-Ferron, est l'auteur d'ouvrages historiques, et des fameuses «Promenades Archéologiques» publiées à la fin du siècle dernier dans l'Indépendance Luxembourgeoise), Batty Fischer, avec un sentiment artistique extraordinaire, a su conserver par

la photographie les aspects et les coins les plus inattendus de notre ville. L'ensemble de ses clichés constitue un document irremplaçable sur la ville de Luxembourg et je suis très honoré de pouvoir reproduire dans cette étude quelques vues prises par cet aimable artiste.

Aucun historien du cru, plus qualifié que moi, choisissant comme sujet l'histoire de la ville ou de ses faubourgs, ne pourra plus désormais se passer de l'iconographie précieuse que constitue la longue série des images de Batty Fischer.

Dans le même ordre d'idées, je remercie également M. Bernard Wolff, autre conservateur par l'image du patrimoine de nos pères, pour la belle série de photos dont il s'est désaisi si aimablement pour illustrer l'opuscule.

Je sais gré également aux propriétaires des maisons que j'ai citées, souvent descendants des lignées que j'énumère, de m'avoir si gentiment reçu dans leurs immeubles, pour m'y montrer tant de choses que j'ignorais; et enfin, mes sentiments de gratitude vont à M. Jean Henzig, habile dessinateur, qui, par sa plume, a aidé à illustrer cette monographie.

J. H.

Introduction

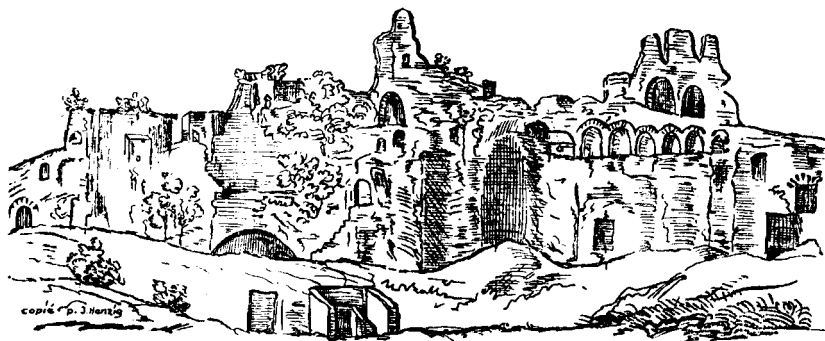
ORIGINES DE LA VILLE / LES TROIS ENCEINTES

LES PREMIÈRES RUES SE DESSINENT

La naissance de la petite bourgade se perd dans les temps légendaires, comme il se doit pour une ville moyennâgeuse.

Suivant les chartes, Luxembourg a été construit en 963 par le comte Sigefroi, originaire d'une fameuse lignée d'Ardenne, peu après la mise en état d'un vieux château croûlant: «quod dicitur Lucilinburhuc».

De l'ancien château féodal des comtes de Luxembourg aucune trace ne nous est restée, aucune image ne nous est parvenue, sauf un dessin assez rudimentaire transmis par Alexandre Wiltheim, dans son



Ruines du Château comtal de Luxembourg, comme le P. A. Wiltheim les a vues et dessinées

(Dessin: Jean Henzig)

«Luxemburgum Romanum», et qui représente le château à l'état de ruine. La première enceinte, modeste, ne comprenait guère que le Marché-aux-Poissons actuel, avec les venelles avoisinantes, d'une superficie de 1,5 hectares.

Telle est l'origine de la ville haute, qui se développait assez rapidement pour que, sous le comte Giselbert, vers le milieu du XI^e siècle, une deuxième enceinte devînt nécessaire, dont les Trois Tours de la montée du Pfaffenthal constituent le plus visible des reliquats. Ce «noyau agrandi» s'étendait jusqu'à la rue du Fossé

actuelle. La construction en dehors des murs était dangereuse, à cause des temps peu sûrs. Au pied des rochers, quelques maisonnettes placées çà et là par des artisans, des agriculteurs ont donné naissance aux villes basses du Grund, de Clausen, de Pfaffenthal.

Quelques siècles après, la ville de Luxembourg est devenue assez importante pour recevoir, en 1244, de la grande comtesse Ermesinde, après Echternach et Thionville, sa charte d'affranchissement. Nous savons que la superficie de cette ville agrandie restait assez longtemps limitée à environ 5 hectares.

La troisième enceinte est décrétée en 1386 par lettres patentes de Prague par le roi et comte Wenceslas II; elle donnait à la ville le périmètre intérieur qu'elle avait encore en 1867. Les travaux ont été commencés en 1393, ils ont été exécutés en partie à charge de la ville (droit d'aîme, «Weinrecht», établi par Wenceslas). Il y avait 42 tours et portes dans l'enceinte; lors de la démolition de la forteresse, en 1867-1870, il y avait encore des restes importants: ceux de la porte St-Josse, dans les bastions du même nom; la tour près de la porte des Juifs (d'Arlon)); le mur qui reliait la tour Saint-Josse au bastion Marie et qui avait été presque complètement mis à jour; la présence d'une tour dans la maison Sivering; la position de la porte enfouie dans le bastion Berlaymont. Ceci pour dire que le tracé indiqué sur le plan Deventer (milieu du XVI^e siècle) malgré son aspect primitif, est très correct (de Muyser).

On peut y voir que la troisième enceinte commençait au plateau Saint-Esprit, menait à la porte St-Ulric, de là au Verlorenkost, puis passe sur l'Alzette. De l'autre côté, le bastion St-Josse, le boulevard Royal actuel, la Porte-Neuve, en deçà du faubourg du Pfaffenthal.

L'étude du plan des villes est intéressante et instructive. On lit dans les transformations du plan d'une ville les principaux événements de son histoire, et on y trouve des principes constants, comme d'ailleurs aussi des différences constantes, selon que l'on a affaire à une ville ancienne, entièrement grandie au cours des âges, ou à une ville créée toute entière, à une époque déterminée, par une volonté royale ou seigneuriale. D'autres différences tiennent naturellement au site du terrain, plat ou accidenté. Dans tous ces plans de villes nous trouvons une part de géométrie et une part d'irrégularité. Ces irrégularités n'étaient pas systématiquement voulues, le moyen âge n'était pas volontairement, et par principe, ennemi de la régularité. Mais on dut, à cette époque troublée, tenir compte de maintes exigences,

et surtout utiliser des sites fort dissemblables au mieux des habitudes des citadins. (C. Enlart, Manuel d'Archéologie Française, Tome III, Habitations civiles.)

Revenons encore une fois sur ce document précieux que constitue pour l'histoire d'urbanisation de la ville de Luxembourg, le plan Deventer. Un simple regard sur ce plan montre que la plupart des quartiers, qui sur le plan de Giuccardini (1586) sont déjà bouclés de maisons, sont inachevés sur le premier. Il en est ainsi de toute la partie nord de la ville: les trois quartiers au delà de la Grand'rue, limités au nord par l'ancienne rue des Remparts, depuis la rue du Casino et de la Côte d'Eich, jusqu'à l'extrémité de la rue de l'Arsenal, et séparée en trois par la rue de la Porte-Neuve et la rue des Capucins, n'ont encore aucune construction au delà du tiers. La rue Philippe n'est tracée qu'en partie; deux groupes de maisons se trouvent isolés à l'entrée de l'emplacement actuel de la rue Louvigny. La rue passant du bastion Marie à la tour St-Josse (actuel boulevard Royal) ne possède aucune construction. La première partie de la rue Marie-Thérèse (rue Notre-Dame actuelle) qui existait déjà en partie, n'a pas de maisons du côté gauche; or, sur le plan Giuccardini, il y en a. L'ancienne rue, qui, de l'église du Saint-Esprit, devait rejoindre la rue de la Congrégation, et qui, sur le plan Giuccardini, était une des plus peuplées, ayant sans interruption des maisons des deux côtés n'en a encore aucune du temps du plan Deventer. Il en est de même de la rue Guillaume: à droite, il n'y a que deux maisons; à gauche il semble que le couvent des Cordeliers était limité par un mur de clôture. Il résulte de ces détails, conclut M. de Muyser, que le plan Deventer nous donne l'aspect de la ville de Luxembourg entre 1542 et 1550; et que c'est un des premiers plans que Deventer a levés, pour rassembler sa collection de cent plans, dessinés par ordre de Charles-Quint ou de Philippe II, et publiés dans un album «Atlas des Villes de Belgique».

UN GRAND PLAN D'URBANISATION DE LA VILLE DE LUXEMBOURG RÉALISÉ AU XVII^e SIÈCLE

Si quelque habitant de la ville de Luxembourg, disparu au début de ce siècle, revenait pour pouvoir vivre et revoir sa bonne ville natale, il serait probablement abasourdi de constater tant de change-

ments qui se sont opérés dans l'espace d'un demi-siècle: percées d nouvelles avenues, élargissement de voies d'accès, englobement d toutes les communes rurales limitrophes de la ville, et, surtout un étonnant agrandissement de la superficie de la capitale, qui, naguère en 1867, lors du démantèlement de la forteresse faisait ses vingt-trois hectares, mais qui s'est hypertrophiée à *cinq mille cent quarante-six hectares*, si l'annuaire officiel de 1954 dit vrai!

Eh bien, un processus semblable s'était déjà passé au commencement du dix-septième siècle.

La troisième enceinte de la forteresse, réalisée et ordonnée par Wenceslas II, en 1393, comme on le croit communément, mais qui se serait faite bien plus tôt déjà, sous le règne de Wenceslas I^{er} ou même de l'empereur Charles IV, si l'on peut faire crédit aux recherches de l'historien Nicolas van Werveke, englobait la ville haute jusqu'au boulevard Royal et les bastions, d'un côté, puis au boulevard Royal, à la Porte-Neuve et à la rue des Bains, ces trois derniers tronçons correspondant d'ailleurs exactement au tracé de l'ancienne rue des Remparts; cet état a subsisté pratiquement jusqu'en 1867, date du démantèlement, et de la libération définitive de l'ancienne cité du corset de ses bastions, murs de fortification et de ses sévères portes d'accès.

Cette troisième enceinte, en 1393, agrandit considérablement la ville, mais en superficie seulement. Terrains vagues, jardins, terres en friche composaient le plus clair de l'étendue gagnée à la ville, à ce moment. Le terrain en dehors du second fossé et jusque dans les fortifications de plaine se partageait en très grande partie entre cinq couvents: le monastère du St-Esprit (1140), de Ste-Madeleine (1257), couvent détruit par l'explosion des poudres en 1554 et remplacé par celui des Jésuites (1594), le couvent des dames de la Congrégation, les Récollets ou Cordeliers (1223), et les Capucins (1621). Le reste se répartissait ensuite entre les sept refuges, l'ordre teutonique, les maisons nobles et les quelques autres propriétaires.

Le «Knuodlergärt», terrains et jardins attenant à l'église des Franciscains Minorites ou Cordeliers, s'étendait bien au delà de la place Guillaume actuelle, encore en 1650 un acte appelle l'entrée de la future rue Clairefontaine «am Knuodlerlach» (Lach voulant dire «impasse», d'après Wurth-Paquet).

Dans ce nouveau «vide», gagné à la faveur de la troisième enceinte, des maisons furent bâties çà et là, sans ordre ni régularité,

elles se gardaient soigneusement d'empiéter sur les terrains appartenant aux congrégations religieuses.

La disposition actuelle des rues dans la nouvelle ville n'eut lieu que beaucoup plus tard. En 1554, un incendie provoqué par la déflagration de poudre amoncelée sous les combles de l'église des Cordeliers, consuma une grande partie de la ville, et, depuis cette date, plusieurs sinistres et calamités semblables s'abattirent encore sur l'agglomération.

Le gouvernement résolut de prévenir de tels désastres, en ordonnant que les rues soient élargies. C'est ainsi que comme premier résultat tangible de cette disposition, les maisons au sud de la Grand'rue furent reculées, ce qui explique que pour ces immeubles, la cave empiète encore largement sous la voie publique.

En 1570, on dressa un plan géométrique des nouvelles rues. Par la lettre du 16 avril 1601, le Conseil provincial approuva la requête du magistrat de la ville, tendant «à être autorisés à embellir la cité au moyen de l'élargissement des rues.»

Il demanda que l'exécution de la mesure fût confiée aux soins de l'échevin Mathias Birthon (personnage d'ailleurs intéressant à de nombreux autres points de vue, qui fut le premier en date des maîtres-imprimeurs de Luxembourg) ainsi que de l'ingénieur maître Jacques van Oyes. Par autre lettre du 14 décembre 1602, le Conseil provincial sollicita les archiducs Albert et Isabelle d'ordonner la construction de nouvelles rues, «les étudiants (du collège des Jésuites) et la garnison ne trouvant plus de quoi se loger.»

Le 18 février de l'année 1603, les archiducs ordonnèrent au Conseil «de faire en sorte que les rues soient rangées et avec distinction, selon le projet qui cy-devant a esté fait.»

La construction n'avancait guère. Les archiducs portèrent le 28 juillet 1610 une ordonnance statuant que tous ceux qui avaient des héritages ès nouvelles rues à front de rue, devaient y bâtir dans le délai d'un an et demi, sous peine de devoir vendre le terrain, sur estimation à faire par les échevins jurés de la ville.

Nonobstant ces mesures, beaucoup de places vagues se trouvèrent encore en 1618 dans la partie de la ville comprise dans l'aréal de la troisième enceinte. Tout l'emplacement entre la rue au nord de la place d'Armes, servant de prolongement à la rue Génistre, la rue Philippe, la rue Marie-Thérèse (Notre-Dame) et la rue du Marché-

aux-Grains, formait un pâté de maisons et de jardins comme on peut le voir en jetant un coup d'œil sur les plans de la ville à cette époque.

En 1671, au début de l'année, le comte de Monterey, gouverneur des Pays-Bas espagnols à Bruxelles, vint à Luxembourg pour examiner les fortifications dans le dessein de les étendre. A son retour à Bruxelles, il envoya M. de Louvigny avec quelques ingénieurs, qui, après délibération, firent abattre cinquante-deux maisons, sises à la montée du Grund, puis quarante-trois maisons au Pfaffenthal, situées au «Dünnbüschel» ou montée de ce faubourg vers la ville. On obligea les propriétaires ainsi dépossédés à bâtir dans la ville haute. Le gouverneur leur donna des terrains et quelque argent pour se construire de nouvelles demeures. De plus, ils furent dispensés du paiement de l'impôt pendant douze ans.

On dit que la couronne engagea la haute justice de plusieurs villages des prévôtés d'Arlon, de Bastogne, de Bitbourg, de Remich et de Grevenmacher, pour se procurer les sommes nécessaires à la réalisation de ces plans d'urbanisation et pour l'achèvement des plans de fortification comme M. de Louvigny les avait conçus (J. P. Koltz). Le 10 mars de l'année 1673 le roi aliéna la haute justice de la ville de Luxembourg aux mains du magistrat de cette ville, pour 4 mille livres, pour faire de l'argent liquide pour la réalisation de ces plans importants (Wurth-Paquet - van Werveke, Cartulaire de la ville de Luxembourg). C'est là l'origine des rues Chimay, de Louvigny, de Monterey et de la partie nord de la rue Notre-Dame, dont beaucoup de maisons datent encore exactement de 1671-1673.

La rue Notre-Dame actuelle était jadis presque entièrement enclavée dans le domaine des Récollets: «lequel a été rétréci l'an 1672, avec perte d'une bonne partie de leur jardin, sur lequel M. de Louvigny, général de bataille, a fait bâtir plusieurs maisons, outre que soixante ans auparavant le roi avait déjà fait une autre ouverture, occupant une large et longue rue hors de leur jardin pour avoir depuis la maison N... libre passage jusqu'aux remparts de la ville» (Relation du Monastère du St Esprit, manuscrit, Archives Gouv.).

La rue de Chimay prit son nom du Prince de Chimay, gouverneur à Luxembourg en 1675 jusqu'en 1684, jour où il sortit de Luxembourg par la brèche, après une défense des plus mémorables.

La rue de Louvignies, comme on l'appelait tout d'abord, prit son nom de Charles-Chrétien de Landes, seigneur de Louvignies et Henrival, du conseil de guerre, sergent général de bataille des armées

espagnoles, prévôt du comte à Valenciennes, commandant à Luxembourg. Il a fait les fonctions de Gouverneur-général à plusieurs reprises, notamment en 1671 et 1675.

Le comte de Monterey était, comme on l'a déjà dit, Gouverneur-général des Pays-Bas à Bruxelles, lors de la transformation faite aux fortifications de Luxembourg.

Le tout se fit en exécution des lettres patentes du roi Charles II, du 11 juillet 1671, et de l'ordonnance du Conseil provincial du 26 février 1672.

Le plan dressé dès 1570 avait trouvé enfin sa réalisation un siècle plus tard!

Ce que de Muyser a pu écrire en 1895, reste encore partiellement vrai aujourd'hui: «... les quartiers limités par les rues de la Loge, la rue de l'Eau, celle de la Montagne et la rue de la Trinité (versant est de la rue du Marché-aux-Herbes) sont restés depuis lors sans changement; les rues n'ont pas changé du tout, sauf qu'il existait autrefois une communication entre la rue de l'Eau et celle de la Montagne.

Nous avons vu que le plan de reconstruction de la ville date de Philippe II et des archiducs Albert et Isabelle. Ainsi la rue dénommée Philippe II date de 1555. Vers la même époque fut commencée la construction d'un nouvel hôtel de ville, qui forme aujourd'hui le corps principal du palais Grand-ducal (1572-1573). Dès 1563, le gouverneur Pierre-Ernest de Mansfeld entreprit de bâtir au faubourg de Clausen son fameux palais qui, malheureusement, resta inachevé et négligé par les héritiers et qui fut démoli dans les guerres du XVIII^e siècle.

Ce furent un peu plus tard les constructions des Jésuites: couvent, collège, église (dont la cathédrale actuelle, bâtie de 1613-1618).

Quelques années plus tard, les armées de Louis XIV. vinrent attaquer la ville qui subit, à plusieurs reprises, des bombardements intenses. En effet la première expédition de Créquy (décembre 1683) eut uniquement pour but la destruction de la ville. Le 27 novembre 1683, Louvois mande au maréchal: «prenez vos mesures pour faire commencer à jeter des bombes dans Luxembourg et essayez de brûler cette place», et le 20 du mois prochain: «... vous n'oublierez rien de

ce qui est possible pour bien brûler toutes les habitations de la ville le roi s'attend à une action décisive.»

La relation de la «bombarderie de Luxembourg» par un secrétaire des États provinciaux de Luxembourg, est assez éloquente: «le 22 décembre 1683 les français ont fait l'attaque. Le 27 du grand matin ils se sont retirés après avoir jetté jusques à cinq mille et quelque cents bommes (sic) et carcasses de pierre qui ont endommagé presque toutes les maisons et églises, bruslé plusieurs; mais par une préservation toute particulière fort peu de personnes ont esté touchées, sept à huit sont mortes, et autant de blessez. Il n'y at que cinq caves enfoncées; le feu ne s'est communiqué que fort peu d'une maison à l'autre par la diligence que l'on a apportée, plusieurs ont esté estintes, comme aussi les magasins des faschinnes et des palissades. La cavalerie estoit commandée dans le grand fossé d'où ils avaient souvent été comandées en ville pour apporter des faschinnes, des palissades, grains, farines et lorsque les bombes cessoient et l'on travaillait incessamment à un retranchement au Grond avec communication à la redoubte.» (A. Steffen, Etat de la Ville de Luxembourg après le bombardement de 1683.)

Déjà en 1683, l'état de la ville était tel qu'il justifiait le chronogramme «destrVCtIo VrbIs LVXeMbVrGensIs».

Le bombardement de 1684, précédant la prise de la ville par Créqui et Vauban, acheva la démolition de la ville à tel point encore qu'en 1687, Louis XIV, qui était venu pour voir la conquête dont il était si fier, fut étonné de la détresse dans laquelle il trouvait les habitants. Il distribua des sommes importantes surtout aux communautés religieuses pour les aider à rebâtir. Beaucoup de nouveaux habitants, parmi eux des Français, vinrent repeupler la ville (recensement de 1688). De 1684-1697, la transformation de la forteresse, d'après les plans de Vauban, eut lieu, jusqu'à la paix de Ryswick. Ces travaux qui empiétaient également sur la construction civile, dépassaient le cadre de la ville médiévale. Explosion des poudres, siège de la ville par Louis XIV, incendies, tels étaient des raisons suffisantes pour nous expliquer qu'il ne reste plus guère grand'chose de la cité médiévale.

LES ANCIENNES DEMEURES DITES NOBILIAIRES À LUXEMBOURG

La présence, dans le château du Bock, de la cour comtale, puis ducale exigeait la résidence effective dans la ville, de nombreux nobles

et vassaux des souverains. Bientôt le château devint trop étroit, pour les contenir tous, avec leurs familles, leurs serviteurs et leur suite. Force était d'acquérir des demeures situées dans l'enceinte de la ville et la noblesse rivalisait de luxe et de zèle; ces maisons vraiment patriciennes, qui donnaient un cachet extraordinaire à la petite capitale, surgirent l'une après l'autre.

Par des recensements ordonnés à des époques diverses, et dont nous possédons encore les relevés, nous sommes en mesure de nous faire une idée sur la suite des générations de ces nobles, le nombre, la situation de ces maisons nobiliaires, situées toutes dans l'enceinte de la ville haute.

Le dénombrement des feux, établi en 1562, nous fournit la liste des maisons titrées appartenant aux vassaux héréditaires et nobles des ducs de Luxembourg:

La maison du juge-justicier, habitée par M. de Créhange et de Pittange,

La maison du banneret était habitée par M. de Schoenfeltz,

La maison de Fay, par la comtesse d'Isenbourg, Madame de Soleuvre et Berbourg,

La maison de Windeck, par Jean Keck, seigneur de Thorn,

La maison du comte de Salm et Manderscheid,

La maison de Bernard de Malberg et Adlich,

La maison de la vice-chancellerie, Madeleine de Naves-Schauenbourg,

Les maisons de Clervaux, de Meysembourg, d'Autel, d'Orley, de la Rochette (Feltz), d'Eltz, de Pallant, de Limpach, de Beaufort, de Waldeck, de Zande, de Bourscheid, de Schwarzenberg et de Lellig.

Mais d'autres actes différents mentionnent encore les noms suivants:

Esch-sur-Sûre, Brandenburg, Busbach, Wiltz, Huncherange, Mersch, Aspelt, Septfontaines, Bertrange, Useldange, Witry, Helffenberg, Fischbach, Bettange, Houffalize, Moestroff, Falkenstein.

En 1680, nouveau recensement, et nous en savons qu'il existait encore, à cette date, 30 à 35 maisons nobles dans la ville.

En 1684, lors de l'attaque et du siège de la ville par Louis XIV ce fut encore à peu près le même nombre.

Le révolution française et le siège de 1795 ne vit plus que 22 maisons conservées et occupées par leurs maîtres.

Aujourd'hui, nous n'en possédons plus guère qu'une quinzaine, et il faut dire que l'esprit de destruction de certains contemporains a plus fait pour exterminer ces témoins des fastes anciens, que sièges, attaques et incendies.

*

Avant de procéder à l'énumération de nos demeures, il convient de revenir à une particularité caractéristique, le numérotage courant.

Déjà, en 1684, sous Louis XIV, on avait procédé, afin de contrôler plus efficacement les immeubles qu'on avait l'intention de requisionner pour la troupe, au numérotage continu de tous les immeubles de la ville, en commençant ou bien à la partie nord de la ville, à la Porte-Neuve, ou à la partie sud, au quartier du Saint-Esprit.

De même, le numérotage des „Logements Militaires“ (Blocus de 1795, occupation par la République française, puis blocus de 1814) prenaient leur départ à la Porte-Neuve (N° 1) et couraient jusqu'au N° 556, dernière maison de la ville haute, à la descente du «Breitenweg».

Le 29 mars 1825, le Conseil de régence de la ville publia un arrêté ordonnant aux habitants de faire renouveler les numéros de leurs maisons: ville haute 570 maisons, faubourgs 491 maisons.

La distribution dans la ville haute fut la suivante:

Porte-Neuve	1-23	Fossé	280-284
Beaumont	24-48	Nord	285-292
Capucins	49-73	Palais de Justice	293-300
Arsenal	74-104	Marché-a.-Poissons	301-334
Grand'rue	105-170	Boucherie	335-349
Philippe	171-215	Rost	350-356
Place d'Armes	216-225	Eau	357-379
Charbons	226-229	Marché-aux-Grains	380-390
Génistre	230-242	Curé	391-431
Rempart	243-249	Louvigny	432-454
Marché-aux-Herbes	250-279	Chimay	455-473

Marie-Thérèse	474-486	St-Esprit	518-525
Marché-aux-Fruits	487-499	Trinité	526-539
Clairefontaine	500-507	Breitenweg	540-570
Congrégation	508-517		

Certains de ces numéros inscrits au front des maisons étaient encore visibles en 1933, dit Paul Medinger (*Historischer Rundgang durch Luxemburg*). Peints en peinture noire, sur fond blanc: il y avait en 1933 encore quatre exemples visibles de cette signalisation:

- 1° Le presbytère de la rue du Curé (encore visible aujourd'hui)
- 2° Au-dessus de la porte d'entrée du Pensionnat Ste-Sophie, rue de la Congrégation (effacé entièrement aujourd'hui)
- 3° La maison München, anciennement de Schauenbourg, coin rue Philippe II et rue Louvigny, du côté de la façade de la rue Philippe (entièrement effacé)
- 4° Le quatrième numéro, encore visible en 1933, a disparu avec la démolition de l'ancien hôtel de la famille de Maréchal (Meyer-Ensch). Cette superbe vieille demeure a fait place au bâtiment d'administration construit par l'Etat.

I^o

Le Quartier du Saint-Esprit

Dans son étude sur les Logements Militaires, Alphonse Rupprecht a suivi naturellement l'ordre qui lui était imposé par le numérotage officiel des immeubles à l'intérieur de la forteresse, institué déjà par Louis XIV au dix-septième siècle, comme nous venons de le voir. Ce numérotage s'échelonne de la rue de la Porte-Neuve, N° 1, et se termine au N° 558 de la rue Large (Brédewé) qui fait la conclusion des immeubles de la ville haute, Rupprecht s'était proposé de publier une étude semblable des maisons des faubourgs ou villes basses de Luxembourg, mais cette seconde monographie n'a malheureusement pas été publiée.

Paul Medinger, dans «Historischer Rundgang», commence sa description par l'autre pôle de la ville.

Comme je dois nécessairement suivre l'un ou l'autre de mes érudits devanciers, j'adopterai le commencement par les très vieux quartiers de la ville, c'est-à-dire l'ancienne citadelle et le quartier du Saint-Esprit. Je grouperai donc la ville en sept quartiers.

Rocher et Couvent du Saint-Esprit

Le couvent du Saint-Esprit, dont le rocher et le quartier actuel tirent leurs noms, a été fondé vers l'an 1234 par la comtesse Ermesinde, à l'emplacement de la citadelle actuelle.

Ce monastère dont les soeurs s'occupèrent de l'éducation des jeunes filles, fut habité par les Soeurs de la règle de Sainte-Claire (Clarisses urbanistes du Saint-Esprit). Déjà au XIV^e siècle, les bâtiments furent incorporés dans la troisième enceinte de la ville. Au dix-septième siècle, les Espagnols y élevèrent les deux grands bastions, encore visibles de nos jours. Enfin, en 1684, Louis XIV, maître de la ville, s'empara du monastère et en fit construire un nouveau au Pfaffenthal (actuel Hospice Civil). Le vieux couvent, dont il reste fort peu de vestiges, fut transformé en caserne, et l'église en magasin. L'ancien couvent aurait été détruit en 1770, par vétusté, suivant Engelhardt.

Vauban transforma le rocher du Saint-Esprit et les bastions espagnols en citadelle, en y ajoutant des fortifications nouvelles.

Entre 1748 et 1751, au cours de grands travaux, les Autrichiens construisirent et creusèrent à la mine de nombreuses chambres dans le piedestal rocheux. Ces batteries, réputées imprenables, étaient blindées et disposées de manière à empêcher l'ennemi de s'approcher du faubourg du Grund. Ces souterrains, au nombre de quinze, existant encore, avaient naguère été aménagés en abri. (J. P. Koltz.)



En venant de la caserne du Saint-Esprit et en entrant dans la rue du même nom, toutes les maisons situées à droite de cette rue sont anciennes et offrent toutes une vue superbe du côté des faubourgs de Grund et de Clausen.

L'ancienne Maison des Chevaliers de l'Ordre Teutonique

le N° 4 de la rue du Saint-Esprit, est à compter parmi les anciens refuges des ordres ecclésiastiques. Elle appartenait en 1684 à un M. de Metzenhausen, probablement le baron de Metzenhausen, seigneur de Linster. En l'année 1668, d'après un vieux recensement, elle fut habitée par deux vicaires de l'église Saint-Nicolas.

Dans les années suivantes, elle fut acquise par les chevaliers de l'Ordre Teutonique, de la Commanderie de Trèves, pour y établir un refuge. Cet ordre occupait encore d'autres et importantes maisons dans l'enceinte de la ville, par exemple au Grund, où il existe encore un vestige important, bien conservé, à l'endroit où la Pétrusse se jette dans l'Alzette («Deutschkaul» en locution populaire ancienne).

L'Ordre Teutonique ou de Notre-Dame des Allemands, l'un des plus anciens ordres hospitaliers ou militaires, fut fondé en 1162 à Jérusalem par les croisés allemands sous le nom de l'Hôpital de Sainte-Marie-des-Teutons. Approuvé par le pape Célestin en 1190, il comprenait des chevaliers recrutés parmi la noblesse allemande, faisant vœu de pauvreté, d'obéissance et de chasteté; des prêtres ou chapelains, et des frères servants ou oblats.

L'hôtel de l'ordre à Luxembourg appartenait donc à la Commanderie de Trèves.

Une belle pièce voûtée du rez-de-chaussée en ogives, semble avoir été un oratoire.

Aujourd'hui, le N° 4 de la rue du Saint-Esprit appartient à l'État. Il fut vendu sous la République, le 11 germinal an V à Durieux, de Luxembourg, comme fondé de pouvoir d'Anselme Nalbach, ex-religieux de Münster, pour la somme de 15.000 livres.

Depuis notre accession à l'Union douanière allemande, en 1842, la direction des douanes se logea dans la maison acquise, plus tard, par le gouvernement luxembourgeois. Rappelons toutefois qu'en 1824, la maison appartenait à la famille Graechen, aïeuls du médecin bien connu, et que plus tard elle fut vendue à la confédération germanique, pour y loger des officiers supérieurs de la forteresse.

★

Le N° 6 de la rue du Saint-Esprit appartenait depuis 1600 environ au baron d'Ouren, seigneur de Tavigny et Limpach, prévôt de Luxembourg.

En 1795 aux mains d'un certain Neuss, elle parvint également, comme le N° 4 de la rue, à la famille de l'avocat Graechen. Aujourd'hui, réunie au N° 4, elle héberge la direction des douanes.

★

L'ancienne Maison des Seigneurs de Wiltz, ou maison de Custine

les N°s 8 et 10 de la rue du Saint-Esprit, maison restaurée d'une façon importante et assez heureuse, est le siège aujourd'hui des bureaux de l'architecte de l'État.

Cet hôtel particulier, spacieux et d'un certain cachet, appartenait jadis aux comtes de Wiltz; c'était le pied-à-terre de cette famille noble et importante à l'intérieur de la forteresse.

Or cette maison fut, en 1684, la propriété de M. de Mircourt (A. Steffen, État de la ville en 1684), mais nous voyons qu'elle passa déjà quatre ans plus tard en la possession du baron Christophe d'Arnould et de Meysembourg.

Il importe de donner quelques détails de cette famille noble et fameuse, qui a fourni de nombreux serviteurs, magistrats et jurisconsultes au duché de Luxembourg.

Jean-Mathieu d'Arnould de Soleuvre est né au dernier quart du XVI^e siècle à Montmédy, qui faisait alors partie du duché de Luxembourg. Après de brillantes études à Dole, il s'installa à Luxembourg comme avocat et fut admis le 4 février 1617 parmi les conseillers nobles du Conseil provincial, siège de la plus haute juridiction judiciaire et administrative du duché.

Il avait épousé Elisabeth de Schellart, veuve de Hatart de Laitre, dont elle avait une fille, Félicité. Cette dernière épousa le prévôt commandant de la ville d'Arlon, M. de Limouzin.

D'Elisabeth de Schellart, Jean-Mathieu eut deux enfants, Jean-Prosper et Jean-Guillaume.

Le conseiller Jean-Mathieu d'Arnould trépassa en 1649. Son fils aîné, Jean-Prosper, né à Luxembourg en 1614, depuis 1639 avocat près du Conseil provincial, reçut en 1646 sa nomination de substitut auprès du procureur général. Il fut ensuite nommé président de ce corps en 1669. La noblesse à titre héréditaire lui fut conférée à cette occasion. D'ailleurs, M. d'Arnould était depuis longtemps co-seigneur de Soleuvre, sire de Differdange, Schengen, Bitbourg, Besch et Beuren.

Jean-Prosper d'Arnould de Soleuvre avait épousé Marguerite-Sybille, fille du conseiller Jean Busbach et de Dorothée Wiltheim. Elle était la nièce de la veuve de l'avocat Melchior Wiltheim, Marguerite de Busbach, qui avait tant fait pour l'éducation des jeunes filles à Luxembourg. L'épouse de Jean-Prosper était également la nièce du fameux archéologue et historien Alexandre Wiltheim.

De ce mariage heureux naquirent quatre fils: Alphonse-Mathias (1650-1703), Guillaume-Charles (1653-1720) qui habita pendant quelque temps la maison de Gerden à la place d'Armes; Jean-Eustache (1655-1688) et Christophe (1658-1746) que nous avons vu acheter vers 1686 la maison qui nous occupe.

Jean-Prosper d'Arnould de Soleuvre mourut en 1699 et fut inhumé à Luxembourg, dans l'église Saint-Nicolas.

Christophe donc, le plus jeune fils du président d'Arnould, est né à Luxembourg en 1658. Il fit des études de droit à Louvain, et s'installa vers 1680 comme avocat à Luxembourg. Lorsque, en 1694, son père n'était plus à même de suffire à ses fonctions de président, à cause des infirmités de l'âge, on lui adjoignit par décision royale son fils Christophe comme vice-président, avec le droit de succession. Depuis la mort de son père, Christophe présida cette savante assemblée

jusqu'à son décès, en 1746. C'était un jurisconsulte savant et énergique, qui savait à l'occasion s'opposer aux empiètements des pouvoirs militaires. Fils et aïeul de hauts fonctionnaires, qui savaient gérer leurs biens habilement, Christophe hérita une fortune importante qui s'accrut encore au cours des années. Il était sire de Kayl, de Rumelange, plus tard également baron de Meysembourg, puisque l'empereur Charles VI avait conféré, par patentes du 26 décembre 1716, la baronnie à lui et d'ailleurs en même temps à son frère Charles-Guillaume.

Depuis cette date il porta, dans deux champs de son écu écartelé, à côté de ses armes familiales, les vieilles armes de Meysembourg.

En 1694 Christophe d'Arnould épousa Anne-Barbe, fille du conseiller d'État et président Christophe-Ernest de Baillet de la Tour. Son épouse eut trois filles dont deux moururent en bas âge.

La plus âgée, Françoise-Xavère d'Arnould, née en 1695, épousa en 1713 Charles-Ferdinand-Eugène de Custine, comte de Wiltz, qui est décédé en 1748. Par ce mariage, nous rentrons doucement dans l'histoire des comtes de Wiltz, que nous avions négligée pendant un certain temps.

La lignée des comtes de Wiltz s'éteignit vers le milieu du dix-septième siècle, et l'héritière Marie-Marguerite de Wiltz épousa en 1656 Christophe de Custine d'Auflance. Pendant la révolution française, son parent, le général Adam Ph. comte de Custine avait été exécuté à Paris le 28 août 1793, comme royaliste.

Lorsque, en 1794, les français investirent la place de Luxembourg, les de Custine de Wiltz s'enfuirent vers l'Allemagne et cachèrent toute leur fortune sous le plancher de la maison de la rue du Saint-Esprit. La contribution de 1.500.00 francs imposée par le vainqueur à la ville fut liquidée pour une grande part, puisqu'on avait découvert le trésor laissé dans la maison de Custine, car le maçon qui s'était chargé de l'enfouissement avait trahi l'endroit secret. La famille des de Custine de Wiltz s'est éteinte de nouveau en lignage masculin; la famille de la marquise d'Imécourt de Custine de Wiltz, châtelaine de Loupy (Meuse) est aujourd'hui descendante par héritage de titre de la vieille famille des comtes de Wiltz.

Le fils de Françoise-Xavère d'Arnould, Théodore-François de Paule de Custine, le dernier comte de Wiltz, termina ses jours comme émigré à Bamberg, en 1798. La veuve douairière de Custine de Wiltz

convola en secondes noces, en 1752, avec le baron Lothaire-Frédéri Mohr de Waldt, colonel au régiment Lamarck. Elle mourut déjà en 1754.

★

La Maison de Neuveforge

était située entre celle du comte de Wiltz et celle du baron de Biber et semble avoir été remaniée, puis réunie à cette dernière.

D'après des renseignements de Madame la marquise d'Imécourt, elle se trouvait à gauche de celle de Wiltz. Engelhardt, dans son Histoire de la Forteresse de Luxembourg, raconte que l'arête du rocher au-dessus de la porte du Grund, le mur de la troisième enceinte, passait par la maison de Neuveforge, où le touchait la troisième tour et une porte.

Le chevalier Louis de la Neuveforge habitait cette maison dont il nous est si difficile aujourd'hui de rétablir le plan et l'emplacement. Il était le fils de Engelbert de la Neuveforge et de Marie-Agnès d'Huart, fille du vice-président Remacle d'Huart. Ces époux avaient sept fils dont un fut abbé de Saint-Willibrord à Echternach, de 1667-1680.

Une fille, Agnès de la Neuveforge, fut abbesse de Bonnevoie, pendant une cinquantaine d'années. Ce fait explique pourquoi la maison a été, pendant un certain temps, le refuge de l'abbaye de Bonnevoie. Cette abbaye remonte à une donation ou création de la comtesse Ermesinde, de 1238, date à laquelle on trouve la première mention. C'était un couvent de femmes, qui vivaient selon la règle des Cisterciens. Très tôt, elles se vouèrent aux soins des lépreux, et l'on sait que vers le milieu du XIV^e siècle la «maladrerie des lépreux» fut transférée à un lieu, situé sur les rives de l'Alzette, qu'on appelle encore aujourd'hui les «Bons-Malades». Je n'ose trop insister sur ce fait ici, car je me suis proposé de faire l'historique de la lèpre, comme je l'ai fait pour la peste, en pays de Luxembourg.

Le chevalier de la Neuveforge, avocat à Luxembourg, en 1649, puis conseiller d'État, devint ambassadeur près du prince électeur de Bavière.

★

L'ancien Hôtel de Biber

L'ancienne demeure située au N° 12 de la rue du Saint-Esprit, paraît avoir été constituée de deux maisons, dont l'une, la gauche, contenait encore des parties importantes de la «Porte Orvis», appartenant à la deuxième enceinte.

Elle fut jadis habitée par la famille des *barons de Biber*.

La maison date probablement de la fin du seizième ou du commencement du dix-septième siècle. Toujours est-il qu'elle ne figure pas encore sur le plan Guiccardini, qui donne la situation de la ville de Luxembourg en 1581. Bien que des transformations aient été faites à l'intérieur, comme à l'extérieur, elle offre encore de nombreux vestiges remarquables de sa construction primitive. Notons des pièces voûtées, des arcades du côté du Grund, des caves creusées dans le rocher, munies de meurtrières, un vieux four, des taques, dont l'une représente les armes de l'abbé de Montgaillard, d'Echternach, avec le millésime 1607 qui, dans le temps se trouvait dans une cheminée du premier étage; enfin des parties encore visibles de la troisième tour de la deuxième enceinte des fortifications de la ville, datant de 1050.

Le premier habitant qui nous fut connu était le baron de Génetaire, également propriétaire d'une maison sise à la rue Génistre et dont nous reparlerons. Cette famille est originaire de Lorraine, elle a été annoblie par patente d'un duc de Lorraine.

Claude de Génetaire fut nommé lieutenant du gouverneur prince Philippe de Chimay, en 1660, mais il fut refusé par les états, comme étant étranger. C'est pour cette raison que Chimay le nomma gouverneur d'Arlon, en 1664.

Plus tard, nous apprenons que de Génetaire avait fait acquisition de la maison de Croy, que le gouverneur Philippe de Croy avait habité jusqu'à sa mort, en 1671.

Relevons que de Génetaire, grand amateur d'antiquités et humaniste, avait fait fixer dans les murs de son jardin de la maison du Saint-Esprit des bas-reliefs et pierres sépulcrales qu'il avait découvertes à Arlon.

Puis, en 1684, M. l'abbé Mgr Steffen nous signale J. H. Neuveforge comme propriétaire de cette maison; il était le rejeton d'une famille noble qui habitait le pays de Luxembourg depuis le

seizième siècle. Occupé dans les services diplomatiques, il avait loué sa demeure au procureur Aldringen.

Les Logements Militaires de M. Alphonse Rupprecht, source inépuisable de renseignements concernant les habitants et vieilles maisons de la ville, et à laquelle tout nouvel arrangeur du sujet doit nécessairement se rapporter, nous cite en 1794 le baron de Biber, seigneur de Münsbach, de Syren et de Schrassig comme propriétaire, qui avait acquis la maison en 1763, et avait reçu les soeurs de Bonnevoie (voir en haut) en leur offrant son immeuble comme refuge pendant le siège de 1795. Pendant ce siège de 1795, le cloître de Bonnevoie fut incendié et n'a plus été reconstruit.

En 1816, notre demeure passa à un certain M. Tock, originaire de Busendorf (Lorraine). Il remplissait pendant une vingtaine d'années les charges de directeur des contributions à Luxembourg, mais mourut à Luxembourg en 1863. Sa famille continua à habiter la maison pendant quelques années.

En 1874 elle fut acquise enfin, par Dominique, dit Alexis Brasseur, qui, natif d'Esch-sur-Alzette, s'installa à Luxembourg comme avocat. Il devint vite député, membre du Conseil municipal, puis bourgmestre de la ville de Luxembourg, de 1891-1894. Il est décédé dans sa maison en 1906.

En 1913, l'immeuble fut acquis par la maison grand-ducale, qui y installa le Maréchalat de la Cour.

Enfin depuis 1945 le Ministère de l'Éducation Nationale y a établi son siège et ses bureaux, dans un cadre digne et chargé de souvenirs remarquables.

★

L'ANCIEN REFUGE DE L'ABBAYE D'ORVAL

Le numéro suivant de notre rue du Saint-Esprit, le *Conservatoire de Musique*, fut l'ancien refuge de l'abbaye d'Orval.

L'abbaye cistercienne d'Orval, fondée en 1070, située aujourd'hui dans la province belge du Luxembourg, fut d'abord habitée, de 1110 à 1132 par des moines augustins. Puis, en 1132, y vinrent les

bénédictins, et, au cours des siècles, cette abbaye de l'ancien Luxembourg se développa comme une pépinière des arts et de la civilisation. Au dix-huitième siècle, elle fut la plus riche de notre pays.

Dans les grandes forges de Villancy, d'Arrancy et d'Orval, des fondeurs, modeleurs et forgerons étaient à l'oeuvre. De nombreuses taques de cheminées, comme l'ancien pays de Luxembourg et la Lorraine semblent en avoir conservé le curieux monopole, furent fondues dans ses ateliers.

De cette école artistique sortit entre autres le serrurier Pierre Petit, au XVIII^e siècle, qui, en 1766, exécuta l'autel votif de Notre-Dame de Luxembourg, ainsi que des grilles superbes qui jadis entouraient les refuges de Saint-Maximin (aujourd'hui au château Collart à Bettembourg) et celle qui entourait l'hôtel de ville (aujourd'hui le palais grand-ducal). Il a encore signé de nombreux autres ouvrages en fer forgé, dont nous ne savons plus actuellement ni la situation, ni la destinée. (Les descendants du serrurier Petit peuplent encore aujourd'hui le pays, surtout Schuttrange [voir l'intéressant ouvrage de la révérende soeur Eulalie Theisen sur ce sujet], Esch-sur-Alzette et Luxembourg.)

Le plus habile artiste sorti d'Orval fut le frère Armand Robin, né à Chauvency, qui mourut en 1794 au refuge d'Orval. C'est là aussi que s'était retiré le frère Abraham Gilson, dont de nombreuses peintures et décorations de plafonds nous sont restées. Nous aurons d'ailleurs au cours de notre promenade à travers la ville, d'amples occasions d'y revenir. Ce frère, né à Habay-la-Vieille, mort à Florenville en 1809, avait contribué richement à la décoration de maisons particulières de la ville (11, rue du Nord, 12, rue Chimay, etc.).

Revenons donc à l'immeuble même du refuge. Déjà bien longtemps il y avait des rapports très assidus entre l'ancienne abbaye d'Orval et la ville de Luxembourg. Au début du XIV^e siècle, les abbés d'Orval auraient eu un pied-à-terre à Luxembourg. Le nom d'Orval était étroitement lié à celui de Luxembourg. Même une porte de la seconde enceinte portait déjà le nom de «Orves-Porten». Une charte de 1314 nomme une maison «Aurea Vallis», et d'une autre, de l'année 1317 il ressort qu'on connaît un immeuble «Orvays».

Du simple pied-à-terre, on vint bientôt à construire un refuge et pour l'installation duquel on fit acquisition en 1651 de la spacieuse maison du président d'Everlange; mais cette maison fut tôt abandonnée de nouveau. Plus tard, l'abbé d'Orval, Jean-Mathieu Momertz,

acquit en 1732 les bâtiments qui subsistent encore aujourd'hui, et y installa le refuge. Du côté des faubourgs, on voit encore actuellement les ancrs de construction qui indiquent probablement l'année de l'érection de l'hôtel. D'ailleurs, de ce côté, on se rend le mieux compte du caractère «patricien» du vieil immeuble vénérable.

Ces travaux commencés par l'abbé Mommertz furent peut-être achevés sous l'abbé Menne Effleur, à en juger d'après les ornements portant les armoiries de ce dignitaire.

M. Fischer-Ferron en parle dans un article paru dans «L'Indépendance Luxembourgeoise» du 17 juin 1895:

«Du côté du faubourg se trouvent neuf appuis de fenêtre en fer forgé, qui ont un certain caractère artistique. Deux de ces appuis montrent, outre le caractère prononcé du style Louis XV, des cartouches qui forment écusson et qui portent, aussi bien du côté du Grund que de celui de l'appartement, les armes de l'abbé Effleur qui présidait aux destinées d'Orval de 1756 à 1763. Dom Effleur portait: D'or à trois roses de pourpre.

Les ornements en tôle façonnée sur lesquels brochent les écussons présentent la forme d'une crosse abbatiale. Nous croyons que ce sont les seuls appuis de fenêtres armoriés de la ville, voire du pays de Luxembourg, et il serait à désirer que des soins fussent pris pour leur conservation.»

Malheureusement, on ne s'est pas soucié de ces recommandations du fin connaisseur que fut M. Fischer-Ferron, car, à l'heure actuelle, il n'y a plus qu'un seul de ces appuis armoriés, et malheureusement, il est encore en mauvais état.

Après l'arrivée des Français en 1795, une partie du refuge d'Orval fut mise à la disposition de l'administration nationale des domaines. Un an plus tard, les moines d'Orval furent expropriés d'office, et l'homme d'affaires Dondelinger fit acquisition du refuge de Luxembourg, pour 20.000 livres. Les objets d'art furent relaissés en adjudication publique et dispersés un peu partout. Dondelinger vendit l'immeuble à la famille J. P. Bonaventure Dutreux, qui plus tard fut bourgmestre de la ville de Luxembourg. Sa femme, Françoise Boch, sortit de la fameuse famille des faïenciers Boch de Septfontaines.

Ils habitèrent le refuge pendant un bon nombre d'années, ensemble avec leur fille Thérèse-Eugénie, et leur gendre Joseph-Antoine Pescatore. Par testament du 19 octobre 1902, Madame

Pescatore-Dutreux fit don, à la ville de Luxembourg, de nombreux légats, entre autres une somme de deux cent mille francs, qui seraient à utiliser «dans l'intérêt de la musique». L'immeuble fut relaissé à son neveu Tony Dutreux, ingénieur à Luxembourg. Celui-ci, en conformité avec les desseins de sa tante, céda le vieux refuge, et la maison en face, qui appartenait toujours au refuge, pour la somme très favorable, même risible de cent mille francs, à la ville.

L'administration municipale installa immédiatement le conservatoire municipal de musique, créé par loi du 22 mai 1902, dans le refuge.

L'ANCIENNE RUE DE LA MONTAGNE (HOSSEGÄSSEL)

C'est la rue par laquelle on descend au Breitenweg; un écriteau portait cette dénomination, dit-on, jusqu'en 1830. Le nom de Hossen paraît être un nom propre, ou la corruption de «Hohe Gässel», rue de la Montagne. Depuis de nombreuses années elle continue la rue du Saint-Esprit.

En suivant la descente de la rue, à droite, venant du Conservatoire, on remarque la vieille Maison Pescatore, le N° 16. Il serait intéressant de savoir par quelle famille cette ancienne demeure a été habitée avant 1600, car pour les 17^e et 18^e siècles, cette question facilement résolue.

La fastueuse demeure des d'Anethan de la Trapperie

Les vastes bâtiments de la famille d'Anethan de la Trapperie qui s'échelonnent aux N°s 18, 20, 22 et 24 de cette rue du Saint-Esprit, sont parmi les plus belles demeures nobiliaires de la ville. Elles disposent d'un superbe jardin qui offre une vue magnifique sur les faubourgs et les côtes d'en face.

Comme année de construction il y a lieu d'admettre le commencement de l'époque espagnole. Destruction en 1684, lors du siège de Louis XIV; rebâti en 1688, les corps différents de cet immeuble ne furent probablement réunis qu'au cours des années. En l'année 1684, les registres signalèrent un sieur Koch comme propriétaire, tandis que lors du recensement de 1795 figure le baron Fr. Paul-Joseph

d'Anethan de la Trapperie; cette famille orginiaire de Trèves fut annoblie en 1630 par l'empereur Ferdinand II. Le nom de «La Trapperie» se rapporte à la grande forge et au château du même nom situés près d'Arlon. Voici encore l'exemple d'un de nos maîtres de forge de la première heure, annoblis par les souverains de cette époque.

Le baron d'Anethan avait épousé en premières noces Anne de Cassal, une des nombreuses filles du baron de Cassal qui allait être apparenté à presque toute la noblesse luxembourgeoise d'alors; en secondes noces M. C. F. de Maréchal, née à Bâle en 1762. La plupart des enfants du baron habitaient la Belgique, tandis qu'une fille, née en 1806, épousa le baron Fr. de Blochausen, chancelier d'État et père du ministre d'État Félix de Blochausen.

A la fin du dernier siècle, la propriété passa à l'avocat Probst, qui la relaiissa ensuite à P. Antoine Pescatore-Beving; cette famille la conserva pendant 20 ans.

C'est en 1934 que la ville se fit propriétaire de cette imposante rangée pour l'utiliser aux services les plus divers.

Aujourd'hui, le porche du N° 20 semble le témoin solitaire des fastes de cette maison. Il ne porte point d'armoiries et est peu considéré dans ce quartier désormais tranquille.



*Fenêtre en arcade d'une ancienne
échope du Quartier du St-Esprit
(Dessin: Jean Henzig)*



Thionville.
 année 1870
 (Dessous de la ville)



Thionville.
 année 1870
 (Dessus de la ville)



*L'ancien Hôtel de Bibur, rue du St-Espirit, et les bas-reliefs romains qu'y avait placés
Cl. de Gondi (aujourd'hui Ministère de l'Éducation Nationale).*

(Photo: B. Fischer, vers 1900)

*L'abbaye de Saint-Sauveur, vue de
la Congrégation*

(Photo: Barry Fischer)



«An der Hospizsäule»

(Photo: Barry Fischer)



*La rue de la Congrégation,
avant l'urbanisation de 1935*

(Photo: E. May)



L'ancien refuge d'évêque



*L'ancien Hôtel de Cusance de Ville,
rue du Saint-Esprit*

(Photo: René Fichet)



*Exemple de travail en fer forgé de la façade de l'ancien Hôtel de ville du XVI^e
siècle (Palais grand-ducal)*

Du côté nord de cette rue, nous remarquons encore, à la deuxième maison, un vieil immeuble bourgeois qui a gardé son cachet ancien. Deux maisons plus bas, nous nous trouvons devant une porte avec le millésime 1706, au-dessus duquel, deux mètres plus haut on remarque dans le mur une grande arcade de décharge. — Si l'on considère que depuis 1400, tout petit lopin de terre a été couvert de constructions nouvelles, on peut aller à la recherche de détails d'architecture, et admettre avec certitude leur existence, par exemple aux portes des maisons, dans un couloir possiblement voûté, dans les caves, dans les corps d'escalier (escaliers tournant en pierre), enfin dans les combles. (Paul Medinger.)

LA RUE DE LA CONGRÉGATION (QUARTIER DU SAINT-ESPRIT)

Cette rue peu fréquentée du vieux Luxembourg tire son nom du fait que la Congrégation des Clarisses Urbanistes du Saint-Esprit, dites Soeurs Hospitalières, s'y sont installées depuis plusieurs siècles. L'ancienne chapelle de la Trinité, détruite, a fait place vers le milieu du XVIII^e siècle à l'oratoire que l'ordre de la Congrégation s'y est construit, c'est aujourd'hui le temple protestant (voir en bas, le N^o 12 de la rue).

Commençons notre description avec le N^o 1 de cette rue:

l'ancien Hôtel de Gaillot ou de Galliot,

qui héberge aujourd'hui le ministère de l'Agriculture et de la Viticulture. Il a été restauré à fond peu après 1950, mais a conservé son cachet ancien.

Sur un des carrefours les plus caractéristiques et évocateurs de la ville, la rue du Saint-Esprit et la rue de la Congrégation, l'État, qui par un truchement habile s'est fait le conservateur le plus fidèle de nos anciennes maisons nobiliaires et bourgeoises, en les destinant à des administrations publiques, et en les restaurant d'une façon généreuse et conforme, l'État donc a entrepris et terminé presque une construction en reliant deux maisons-types du dix-huitième siècle, les vieilles demeures Simon et Servais, par une reconstitution qui adoptera sans doute le cachet propre de ces vénérables bâtisses. Mais l'emplacement choisi pour cette nouvelle construction est du vieux

terrain bâti du dix-septième siècle, comme le prouve un document cité par Würth-Paquet dans son article: Rues et Places . . . de la Ville de Luxembourg.

Lorsque la Congrégation des Soeurs Clarisses du Saint-Esprit dut quitter son cloître, situé sur le plateau du même nom, et s'établir au Pfaffenthal, elle ne disposait plus d'un refuge dans l'intérieur de la ville. «Il fallait songer à établir un pied-à-terre dans l'enceinte, et c'est pourquoi nous voyons disparaître vers 1730 trois demeures, appartenant au baron d'Huart, au baron d'Argenteau et à la dame noble d'Heinsberg, dite Kirschbaum.»

Et encore Würth-Paquet (note manuscrite de l'auteur dans un exemplaire des Publications, qui jadis lui appartenait, et qui est venu dans mes mains): «*Rue Saint-Jacques*. Par acte du 27 septembre 1728, Jean-Pierre, seigneur de Viemy, chevalier, baron d'Huart, lieutenant-colonel du régiment de Courré, vend à son frère Gaspard-Mathias, baron d'Huart, sa part dans la seigneurie d'Autel et dans la maison située dans la ville de Luxembourg, *rue Saint-Jacques*, près de la Congrégation de Notre-Dame, avec les écuries, jardins et dépendances provenant de leur tante, feu la dame baronne d'Argenteau» (Reg. 7 du Siècle des Nobles).

Le bel ensemble de la Maison Simons, fut partiellement reconstruit en 1733, ce qui est prouvé par les ancrs de construction fixés à l'aplomb est du mur de façade et qui forment cette date. Mais elle date certainement du 16^e siècle, puisqu'à l'intérieur, elle possédait encore naguère une partie très remarquable et bien conservée, un escalier tournant entièrement sculpté, soutenu par quatre colonnes en pierre, et qui portait la date de 1580. Cet escalier a été extrait de son assise, lors de la réfection récente de la maison, et transporté en bloc au Musée de l'État où il sera reconstitué.

Nous ignorons donc qui a construit ce bel immeuble, mais nous savons qu'il fut transféré, comme les immeubles qui devaient faire place au refuge des Clarisses, en 1680, au baron Gaspard-Mathias d'Huart.

Le corps de bâtiment et dépendances passa, vers la seconde moitié du XVIII^e siècle, à une famille française, probablement d'origine provençale.

Elle appartient en 1794 à François-Romain de Gaillot, marquis de Genouillac, capitaine-prévôt d'Arlon et de Luxembourg de 1772

à 1777, chambellan de Sa Majesté Impériale et Royale, qui épousa en 1774 Marie-Louise de Cassal, fille du baron de Cassal de Bomal et de Marie-Anne de Biber.

La famille de Galliot n'a résidé que quelques années à Luxembourg, elle figurait sur la liste du rôle des émigrants, en 1796, et ses propriétés furent confisquées, comme d'usage. L'employé français Cochet s'en fit l'acquéreur, et les loua au directeur des domaines et enregistrements du Département des Forêts, Laurent Wanderbach. Lors du recensement général de 1821, nous trouvons comme propriétaire de notre demeure J. P. François Le Clerc, descendant d'une famille luxembourgeoise de magistrats bien connue, inscrit lui-même au barreau de Luxembourg comme avocat. Après l'avocat Le Clerc, l'immeuble passa à la famille Simons. Mathias Simons, originaire de Bitbourg, faisait partie en 1836-1837 de l'Assemblée des États de la province de Luxembourg. Il fut ensuite président du Conseil, ministre de l'Intérieur et directeur-général des Affaires Étrangères en 1836.

Ses deux fils embrassèrent la même carrière que leur père: Daniel Simons fut directeur général de l'Intérieur, en 1866. Puis il entra dans la carrière financière, et fut directeur de banque, comme son frère Charles-Jean Simons, qui occupa pendant de longues années le poste de président du conseil d'Administration de la Banque Internationale.

L'immeuble enfin fut vendu à l'État, en 1935, et héberge aujourd'hui le Ministère de l'Agriculture et de la Viticulture.

L'ANCIEN REFUGE DES CLARISSSES URBANISTES DITES DU SAINT-ESPRIT, À LUXEMBOURG

En face du couvent de Sainte-Sophie se trouve une maison qui en 1794 faisait partie du domaine de l'État, et qui appartenait jadis aux soeurs du Saint-Esprit. Construit en forme de fer-à-cheval et clôturé vers la rue de la Congrégation par une grille avec porte, le bâtiment semble avoir, depuis 1794 resp. 1814, subi peu de changements dans ses faces principales, dont celle du fond montre deux trous d'encaveur et des ancrs de construction formant la date 1740.

Jusqu'en 1814, l'immeuble était le refuge des Clarisses Urbanistes dites du Saint-Esprit, dont le couvent, fondé à Luxembourg en

1243, fut supprimé par l'édit du 17 mars 1784. Il passa au gouvernement autrichien qui y installa le collège-pension, appelé le petit collège, et destiné à remplacer le collège des Jésuites supprimé avec la compagnie de Jésus à la suite de la bulle du 21 juillet 1773. La décision afférente datée de 1789, porte que les bâtiments et terrains du couvent supprimé des Urbanistes à Luxembourg, estimés 4500 écus au cours de la province, sont cédés à «l'usage des écoles latines».

Il résulte des documents conservés aux Archives du Gouvernement luxembourgeois qu'en 1788, les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame avaient demandé à l'empereur et roi «de leur céder le refuge du couvent des Urbanistes pour étendre leurs établissements d'éducation publique». La demande, bien que M. le conseiller de Rieux, au nom du Conseil souverain, y eût émis un vôte favorable, n'aboutit pas, nous ignorons pour quel motif.

Dans les annexes du rapport du conseiller de Rieux se trouve encore cette description de l'immeuble.

La maison de refuge consiste dans le bas en 4 chambres et un cabinet, une cuisine avec dépens, sept chambres et un cabinet au premier étage. Sept chambres au deuxième étage sans cabinet. «Il y a des commodités dans la petite cour de derrière, et chacun des étages. De belles caves, une cour d'entrée avec des remises pour le bois, une pompe dans la cuisine, une citerne dans la cour d'entrée et une autre dans celle de derrière.»

Le 1^{er} floréal an VI (20 avril 1798), le gouvernement républicain fit vendre l'immeuble comme bien national. Acquis par le Français Mirondot pour le prix de 11.200 livres, il servait jusqu'en 1814 de demeure à des français employés dans l'administration. C'est ainsi que d'après les livres de population, il était habité en 1807 par Laramée Charles-François-Prospér, directeur des contributions, originaire de Rocroix.

En 1821, le recensement mentionne comme propriétaire Constantin-Joseph-Antoine Pescatore, époux de Marie Beving; en 1825, son frère Guillaume Pescatore, négociant. Celui-ci, né à Luxembourg, en 1798, comme quatrième fils des époux Dominique Pescatore et Madame Madeleine Geschwind, est décédé en 1875. Il eut trois enfants, dont Angélique, mariée à Fr. München, Marie Barbe, épouse de Sigisbert-Léon Lamort, et Wilhelmine, épouse du sénateur Alphonse Nothomb, qui devint ministre d'État en Belgique.

En 1852, la maison, connue toujours sous la dénomination de «petit collège», fut acquise par M. Emmanuel Servais, plus tard bourgmestre de la ville de Luxembourg, député et président de la chambre des députés. Mort à Nauheim le 17 juin 1890.

L'ANCIENNE ÉGLISE DE LA TRINITÉ, ET LES DAMES-CHANOINESSES DE SAINT-AUGUSTIN

La Chapelle de la Trinité

La fondation de ce sanctuaire n'est pas postérieure à l'année 1435, parce qu'il est fait mention dans un acte de cette année: «*niuwer capellen der heylicher Dreyvuldigheit staende bey Oirbisporten*» (cart. dom. f. 187). Jean, baron de Brandebourg, et seigneur de Meysembourg, donne le 17 septembre 1594 aux frères Dominicains à Luxembourg le droit de patronage de l'église de la Sainte-Trinité, à Luxembourg, sise près de la maison dite «*maison de Meysembourg*», comme aussi la dite église, la maison, le jardin et les dépendances, pour qu'ils y bâtissent leur couvent...

Les Dames Chanoinesses de Notre-Dame de Saint-Augustin, et leurs pérégrinations à Luxembourg

La congrégation des religieuses de Notre-Dame de l'ordre de Saint-Augustin, instituée en France en 1598 par saint Pierre Fourier (1565-1640), pour l'éducation et l'instruction de la jeunesse féminine, s'établit à Luxembourg le 15 juillet 1627, sur l'initiative de Marguerite de Busbach, veuve de Melchior de Wiltheim, et avec les ressources fournies par Anne de Mansfeld. Les premières supérieures furent, de 1627 à 1641, les Révérendes Mères Ange de l'Escale, et Catherine Gindt.

Les religieuses s'installèrent d'abord à l'hôpital de Sainte-Marguerite (Hondhaus) à Clausen; puis, le 6 décembre 1628, à la maison des Dominicains, située à l'emplacement occupé actuellement par le jardin du Pensionnat de Notre-Dame. La chapelle de la Trinité, y contiguë, leur fut cédée en 1629. Ce sanctuaire fut détruit pendant le siège de 1683-1684. Une nouvelle chapelle fut construite à l'entrée du jardin actuel du Pensionnat et dédiée également à la Sainte-Trinité.

En 1730, la congrégation fut autorisée à recueillir des moyens pour la construction d'un monastère et d'une église. Ces bâtiments se trouvèrent achevés en 1742.

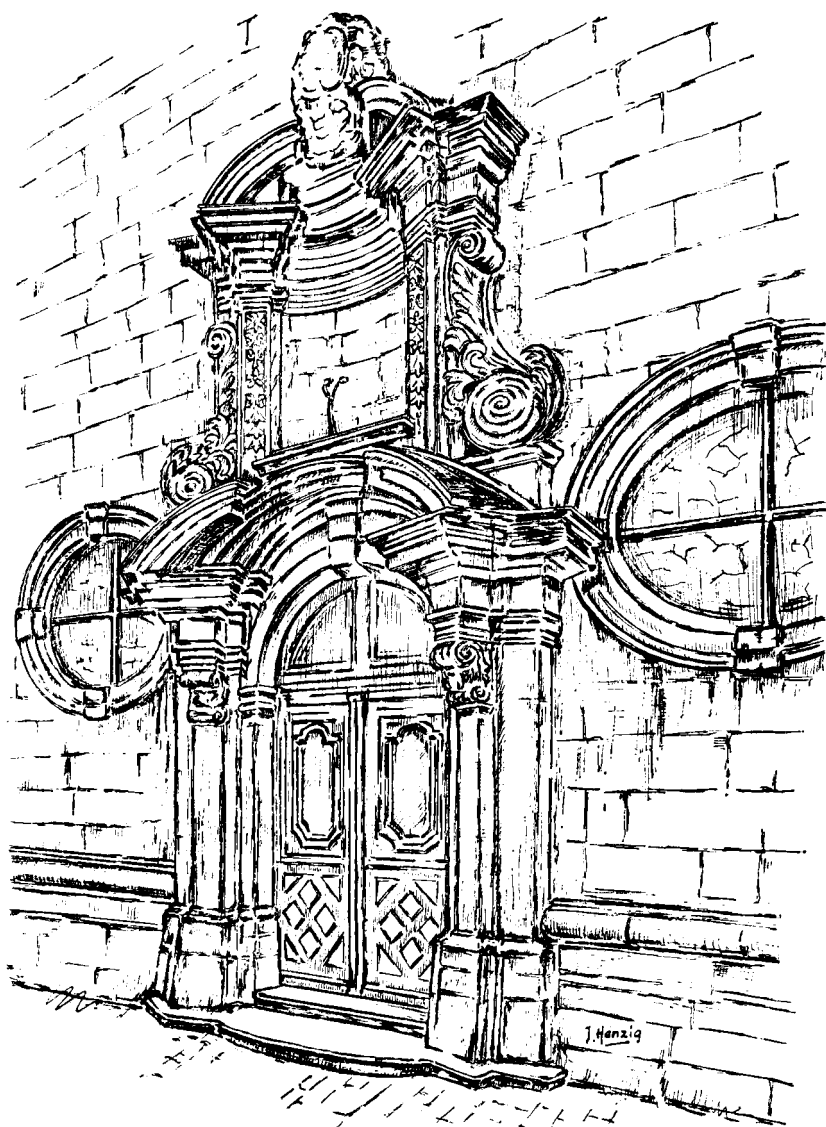
Or, le 22 juin 1737 fut posée la première pierre de la nouvelle église des religieuses de la congrégation de Notre-Dame. Elle fut encore dédiée à la Sainte-Trinité, comme la première, détruite par le siège, et la seconde, qu'on avait abattue quelques années auparavant. Elle est bien proportionnée; elle est ornée de pilastres doriques et n'est éclairée que par un rang de vitrages, au nombre de six, du côté de la rue. Le grand autel était sculpté par Barthélemy Namur. A droite, on voyait la statue du bien-heureux Pierre Fourier (actuellement à l'église Saint-Michel) et à gauche, celle de Saint-Augustin, vêtu de ses habits pontificaux (également à Saint-Michel). Les deux autels latéraux étaient également de Barthélemy Namur.

Près du choeur se trouvaient deux mausolées, en marbre noir, d'un excellent goût. Celui de droite avait l'inscription suivante: Noble et illustre Dame Anne-Marie de Linden, douairière de Messire Charles-Guillaume, baron d'Arnould et de Soleuvre... décédée le 31 octobre 1731.

Le monument de gauche était érigé à la mémoire de Messire Christophe d'Arnould il fut enlevé, quand cette église fut retirée au culte et le monastère supprimé par la république française.

Le beau temple fut d'abord destiné à un magasin de foin, puis fut requisitionné par Lacoste, préfet du Département des Forêts, qui en fit faire une salle de spectacle, en 1803; le théâtre fut ouvert au public et on y joua pour la première représentation «Adolphe et Clara», opéra nouveau de Marsolier, musique de d'Aleyrac (?). (A. Lefort, Département des Forêts.)

Durant l'occupation par la garnison fédérale, la Trinité servait de temple protestant; depuis le départ de la garnison prussienne, en 1867, l'église reste et est définitivement abandonnée à la communauté protestante. Nous avons déjà appris qu'une partie du mobilier de l'église: le maître-autel, les statues en bois de Saint-Augustin et de Saint-Pierre Fourier, les deux autels latéraux et la chaire de vérité furent achetés par Joseph Baclesse, commerçant à Luxembourg, et furent relaissés par lui pour le prix (dérisoire) de quinze louis d'or à l'église Saint-Michel, quand celle-ci fut rendue au culte en 1803. Ils s'y trouvent encore actuellement.



Portail de l'Église de la Congrégation, 1730 (Temple Protestant)

(Dessin: Jean Henzig)

Mais il est temps de revenir à l'histoire des religieuses de Notre-Dame: En 1794, l'ancien refuge de Münster, où les Chanoinesses de Saint-Augustin étaient si longtemps installées dans les siècles antérieurs, était la propriété de Madame Ludovine de Gerden, née Scheer, veuve de François-Sidone-Chrétien de Gerden, trésorier et garde des Chartes du Conseil souverain de Luxembourg, qui l'habitait avec sa fille Marie-Marguerite-Catherine de Gerden, née à Luxembourg en 1753; Madame de Gerden est morte à Luxembourg en 1803, et Mademoiselle de Gerden, en 1809.

Au commencement de 1798, le gouvernement français avait intimé aux religieuses de Notre-Dame d'évacuer leur maison, et, fin janvier de la même année celles-ci furent recueillies par Madame de Gerden. Le couvent avait été vendu comme bien national.

La gendarmerie se logea dans la partie occupée aujourd'hui par l'École Normale des Instituteurs, et, de 1911-1926, par le Lycée de Jeunes Filles.

Le quartier des pensionnaires et les jardins y attenants, furent adjugés, le 26 thermidor an VI (13 août 1798) pour le prix de 264.000 livres, au citoyen Jean-Marie Dupoy, agent de l'administration des déserteurs, natif de Versailles, époux de Julie Mirandot.

Après le départ des français et leur remplacement par les troupes alliées, en 1814, l'immeuble fut restitué aux religieuses de Notre-Dame, mais ne fut entièrement réoccupé par les soeurs, faute de ressources et de personnel.

Les bâtiments furent mis en partie à la disposition de la garnison prussienne; elle y aménagea des magasins d'équipement, des écoles militaires et des logements d'employés. Les décrets de 1830 et 1838 cédèrent la propriété de l'immeuble à la ville de Luxembourg; en 1830, l'Athénée y fut transféré, car l'ancien collège des Jésuites avait dû être abandonné aux troupes.

En 1839, les écoles primaires de la ville en prirent possession. Son aménagement définitif pour sa nouvelle destination eut lieu en 1842. De 1827 à 1838, la Régence de la ville y avait ses séances (voir Histoire de l'Hôtel de Ville).

En 1807, Mgr Jauffret, évêque de Metz, fonda l'Association des Dames de la Providence ou de Sainte-Sophie, dans le but d'y réunir les religieuses des différents ordres que la révolution avait rejetées dans le monde; leur mission était l'enseignement de la jeunesse

féminine. Les anciennes religieuses de la Congrégation de Notre-Dame entrèrent dans cette association, dont la maison centrale était à Charleville, et à partir de 1808, elles reprirent leur œuvre sous le nom et l'habit religieux des Dames de Sainte-Sophie de Charleville, d'abord dans la maison du baron de Gaillot (rue du «Casino») et, depuis le 25 octobre 1810, dans la maison de Gerden.

Le 23 septembre 1817, l'évêque de Metz rendit la maison de Sainte-Sophie de Luxembourg indépendante de celle de Charleville et de toute supérieure générale étrangère. En 1823, nos religieuses reprirent leur ancien habit, et l'arrêté de 1846 autorisa la «Congrégation» officiellement connue sous le nom «Sainte-Sophie» à prendre le nom de Congrégation de Notre-Dame. Par une ordonnance de 1857 la Congrégation fut confirmée comme congrégation religieuse jouissant des droits civils.

*

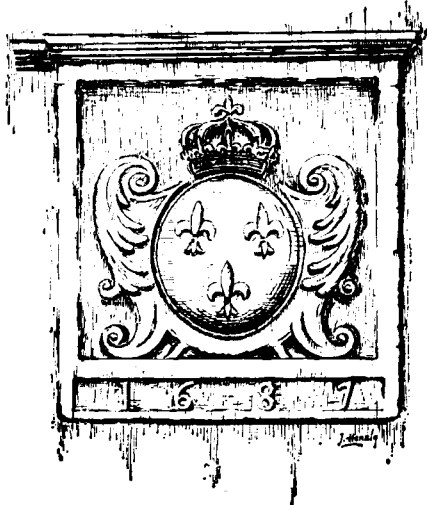
La bâtisse, ancienne propriété de la Congrégation, avait été transformée d'abord par les Français en bureaux et ateliers des fortifications, sous la direction de Pierre-André Régnier, originaire de Metz. Après 1798, elle passa à une famille de Gaissler, puis aux époux Jean-François Molitor, brasseur, et Marie-Barbe Steichen, puis à la dame Marie-Angélique Naveau, veuve de Joseph-Antoine Pescatore (1831), et à M. Guillaume Pescatore (1834). Par acte du notaire Mothe de 1846, les religieuses achetèrent la maison et la relièrent, de l'assentiment de la municipalité, avec l'ancien hôtel de Gerden par une galerie en bois, couverte en ardoises, qui fut remplacée par une construction en métal.

Agrandie de 1902-1904, la même maison fut dans sa partie nouvelle ornée de statues en pierre de Notre-Dame, de Saint-Augustin et de Saint-Pierre Fourier; la partie ancienne montre, du côté de la rue de la Congrégation, l'encadrement d'une porte cochère surmontée d'une niche avec la statue de Saint-Joseph, posée sur un socle portant l'inscription de Congrégation de Notre-Dame, et le millésime 1687. Le même millésime et les armes de France (Fleurs de Lis) se trouvent à la façade entre les rues de la Congrégation et l'ancienne rue du Séminaire.

Millésime et armes de France ont été sculptées sur la pierre pour perpétuer le souvenir des largesses que le roi Louis XIV avait

faites à la Congrégation des Soeurs, après son entrée triomphale à Luxembourg, le 21 mai 1687.

A la même occasion de la visite royale à Luxembourg, Madame de Maintenon avait habité le cloître. Jean Racine, qui avait accompagné son roi à Luxembourg, avait visité le cloître également.



Armes de France, commémorant la visite de Louis XIV au couvent des Chanoinesses de St-Augustin (Pensionnat de Ste-Sophie)

(Dessin: Jean Henzig)

Par un heureux hasard, cet emblème de la royauté subsiste à la façade du cloître des Dames de Saint-Augustin, par un tour de main astucieux que les soeurs avaient le courage de réaliser, lors de l'occupation de la ville par les troupes républicaines, en 1795; en effet, elles avaient simplement caché sous des planches les armoiries françaises royales, alors que, partout ailleurs, les emblèmes de l'ancien régime disparurent.

En 1895, le couvent fut agrandi du côté de l'ancienne rue du Séminaire par des constructions élevées à l'emplacement de l'ancienne Synagogue. Aujourd'hui encore, cette bâtisse vénérable et historique de la ville salue le passant par un chronogramme, apposé au portail central, et qui recèle la date de 1676:

SALVE PIA VIRGO - MVNSTERIENSI - BENEDIC REFGIO - 1676

★

Permettez-moi de rappeler brièvement tout un pâté de maisons pittoresques, qui ont été vouées à la pioche, lors du plan d'urbanisation

de 1935, et qui étaient riveraines du Pensionnat de Sainte-Sophie, dans la rue de la Congrégation :

Les anciens N^{os} 2 et 4 de la rue de la Congrégation (N^{os} 515 et 517 des Logements militaires) appartenaient, le N^o 2 à M. Chrétien Bernard, ancien directeur des Postes et Télégraphes ; le N^o 4 à la famille Wigreux, dont le chef, le père de l'architecte d'État honoraire Paul Wigreux, était caissier principal de l'administration des Chemins de Fer Guillaume-Luxembourg.

L'ancien N^o 6 (Logements militaires 513) était l'échope (bien pittoresque à l'époque) d'un marchand-fruitier, M. Bargilla.

Enfin, le N^o 8 de la rue (Logement militaire N^o 511), fut une maison si caractéristique «qu'il est regrettable qu'il n'ait pas été possible de conserver cette maison, car elle avait grande allure avec ses fenêtres de forme moyenâgeuse, et ses proportions élégantes qui en faisaient un des édifices les plus pittoresques du vieux Luxembourg ; aussi voyait-on les dessinateurs l'assiéger en toute saison, et les photographes-amateurs rivaliser d'ardeur avec leurs appareils grands et petits.» (Nicolas Ries.)

Cette maison fut habitée pendant de longues années par M. René Blum, avocat, député, puis président de la chambre des députés ; enfin Me Blum fut ministre plénipotentiaire du Grand-Duché à Moscou.

L'ANCIENNE RUE DU SÉMINAIRE

Le Refuge de Differdange

Le 6 mai 1475, le couvent des soeurs de «Tifferdange» avait acquis l'ancien bâtiment en échange «d'une rame pour tendre et sécher les draps» (eine «Duchram»). Il est à remarquer qu'anciennement, les couvents de Marienthal et de Differdange avaient le privilège de fabriquer des draps pour l'usage des habitants.

Suivant lettres patentes datées d'Arlon le jour de l'Annonciation 1343, du comte Jean l'Aveugle, confirmés par Charles-Quint, en 1546, Marienthal et Differdange «ne pouvaient avoir chacun qu'une rame».

Cet ancien refuge «de peu de valeur» (Ulveling) avait été rebâti en 1606, puis en 1808, donc deux cents ans après.

Vendu comme bien national, il rentra dans le droit commun au profit d'un particulier de la ville. La Communauté israélite en fit enfin l'acquisition. L'immeuble fut transformé en Synagogue vers 1821.

Suivant l'histoire de Teissier, le couvent de Differdange avait également un refuge au vieux Longwy. On y trouvait aussi de ces établissements pour quelques gentils-hommes des environs, ainsi que pour le prieur du Mont-Saint-Martin. (Ulveling.)

LA RUE CLAIREFONTAINE

(Quartier du Saint-Esprit)

Tout le versant ouest de cette rue a été remanié, lors de la destruction, en 1935, des maisons qui prolongaient la rangée du refuge St-Maximin (Ministère des Affaires Étrangères), dont également le «Petit Refuge de Saint-Maximin», qui appartenait à une certaine époque au baron du Prel d'Erpeldange. (Voir rue Notre-Dame.)

L'immeuble le plus intéressant qui fut touché par cette mesure d'urbanisation, c'est *l'ancien refuge de Clairefontaine*.

Avant d'en commencer la description, relevons pourtant que le N° 1 de cette rue (maintenant occupée par des échoppes modestes et des petites boutiques), appartenant jadis à la famille Hartert, contient, enclavée au-dessus du linteau de la porte d'entrée, une pierre avec le millésime 1590. Il est possible qu'au cours des diverses restaurations de cet immeuble, l'on ait conservé cette pierre sculptée, peut-être ancienne clef de voûte, et que l'on ait inséré cette preuve de l'âge respectable de la bâtisse dans le linteau de la petite porte.

L'ancien Jardin de la propriété Mohr de Waldt

Une bâtisse, élevée par le propriétaire d'alors, M. Gehlen-Manternach, sur une partie de l'ancienne propriété Mohr de Waldt, a été démolie au commencement de 1925, pour faire place à un

magasin de vente. En y faisant des fouilles, en cette même année, pour les fondations de la nouvelle construction, les ouvriers terrassiers découvrirent les restes de l'ancienne (deuxième) enceinte de 1050; en même temps leurs pioches se heurtèrent à la profondeur de 1,50 m contre des murs de maçonnerie sèche qui, distantes de 6 m, allaient de la dite enceinte à la rue Clairefontaine. A la profondeur de 2,80 m où s'arrêtèrent les travaux, l'épaisseur des murs était de 0,80 à 0,90 m. On y déterra dans une espèce de casemate un cruchon et de nombreux tessons dont l'origine doit être placée entre le XI^e et le XVII^e siècle. Ces vestiges furent déposés au Musée archéologique, les objets sont en bon état de conservation.

Une autre bâtisse dans le jardin de Mohr de Waldt a été aménagée suivant contrat entre Dame Gehlen et M. Martzen de Luxembourg en cinéma, le «Cinéma Parisiana», qui fit les délices de jeunesse de certains «vieux semestres» de notre ville. M. Martzen avait, en 1912-1913, un moyen raffiné pour «préfigurer» le film sonore! Cette salle fut exploitée de 1912 à mai 1934 successivement par MM. Hubert Martzen, l'architecte Martin, MM. Lauth et Strobel. Enfin, la bâtisse fut démolie pour faire place à un magasin de vente, exploité alors par Dairain-Martin. Depuis, il a de nouveau changé de propriétaire.



L'ancien refuge de Clairefontaine

L'abbaye cistercienne de Clairefontaine fut fondée en 1216 par la comtesse Ermesinde de Luxembourg, épouse de Waléran de Limbourg, marquis d'Arlon. Elle était du nombre de celles qu'on qualifiait de nobles, et à ce titre elle accueillait de préférence les descendantes des anciennes familles seigneuriales.

Sur l'origine du refuge que l'abbaye avait à Luxembourg, Tandel, dans ses «Communes Luxembourgeoises», cite un document d'après lequel Arnould de Huncherange, maître d'hôtel du comte de Luxembourg, donnait en 1275 à l'abbaye de Clairefontaine sa maison, et le jardin sis près des frères mineurs à Luxembourg, c'est-à-dire à l'endroit où fut bâti le refuge.

L'abbaye de Clairefontaine tomba sous l'application de l'édit de suppression de 1783; mais, par égard à la considération que les

Dames de Clairefontaine étaient les gardiennes des cendres d'Ermesinde, l'abbaye eut un délai temporaire.

Cependant le 18 avril 1794, vendredi-saint, le couvent de Clairefontaine tomba en cendres par l'assaut des soldats de la république, après que la veille, les dames, avisées de la défaite des Autrichiens près d'Arlon, s'étaient retirées en hâte dans leur refuge de Luxembourg (P. Joset, Clairefontaine). Elles continuèrent d'y vivre en commun durant deux années, et durent y supporter le blocus de la ville.

Après la loi du 15 fructidor an IV (1^{er} septembre 1796) qui supprima tous les couvents dans les départements réunis, et qui, quelques mois après fut mise en exécution, la maison fut évacuée et les religieuses se dispersèrent. Les ruines de l'abbaye furent vendues en 1797, pour 40.100 livres. Le même jour, le refuge fut adjugé à Marlet, receveur du Directoire, pour 12.100 livres, payables en partie en bons et en assignats.

La dernière professe de Clairefontaine fut Marie-Jeanne-Mathilde de Gerlache, née au château de Margny. Elle mourut au château de Gomery, en 1842.

En 1807, l'immeuble fut habité par les époux Dresch Jean-Baptiste, payeur de guerre, originaires de Verdun, et leurs quatre enfants.

Il passa ensuite au notaire Majérus, et fut acquis en 1875 par le banquier Fehlen, qui y ouvrit son institut bancaire. La société anonyme du Crédit Foncier Luxembourgeois y avait également ses bureaux. Après la liquidation de cet institut financier, l'État se rendit acquéreur de l'immeuble en 1887. Depuis cette date, les administrations les plus diverses furent logées dans l'ancien refuge.

Enfin en 1935, à la démolition des maisons du versant ouest de la rue Clairefontaine, le refuge, fondé en 1275, dut tomber sous la pioche des démolisseurs.

II°

Le «Nouveau Marché»

(Novum Forum)

Le Nouveau Marché (Novum Forum, d'après l'étude que lui a consacré Paul Würth-Majérus), l'ancien Marché-aux-Fruits était l'endroit où l'hôtel de ville (partie du palais grand-ducal actuel) fut reconstruit en 1572-1573.

Cette dénomination a été faite pour le distinguer du Vieux-Marché, devant l'église Saint-Michel, qui était devenu trop étroit après l'extension de la ville. On établit donc un nouveau marché là où fut bâtie l'église Saint-Nicolas. Dans l'acte de fondation de la chapelle Saint-Nicolas (Bertholet, Histoire Civile, etc., tome IV, p. 19) on lit: «quandam capellam in novo foro de Lucelburg».

Par acte de la veille de Saint-Clément, 1294, Henneman dit Wissaert, de luxembourg, fils de feu Simon et Katérine, sa femme, vendent à Wullaume d'Aspalt, jadis prévôt, échevin de Luxembourg, quarante sous de céans (de Luxembourg) sur leur maison qui «siet au marchiet de Luxembourg». L'échevin Tileman «du nouf marchiet» fut témoin.

Le vendredi devant les bures (mercredi des cendres), 1295, Cuenes (Cunon), bourgeois de Luxembourg, et Gertrude, sa femme, reconnaissent devoir à Thieleman, chapelain de Marienthal, trente livres de bons deniers trévirois et lui mettent en main leur maison qui siet: «ah nehf marchiet» près l'église Saint-Nicolas. (Archives du Gouvernement.)

L'église Saint-Nicolas fut détruite en 1771, parce qu'elle menaçait ruine (voir en bas). Le cimetière (Ale Kirféng) était tout autour. (Würth-Paquet, 1849).

Le Palais Grand-Ducal

L'explosion des poudres en 1554, détruisit, avec l'ancien hôtel de ville, une grande partie des maisons de la ville haute.

Seulement en 1572, le magistrat chargea son «baumaître» ou receveur Adam Roberti de la reconstruction de son hôtel, d'après un

plan dont l'auteur n'est malheureusement pas mentionné dans les documents de l'époque. Les finances de la ville étant dans une situation désastreuse, Roberti avança une somme très élevée. Le 5 décembre 1575, son successeur versa encore un acompte de 600 écus.

On peut admettre que pour la nouvelle façade, le style hispano-mauresque (ou plateresque), d'après les motifs empruntés à la ciselure d'argent espagnole, fut choisi sur l'instigation du gouverneur, Pierre-Ernest de Mansfeld, grand seigneur amateur du faste, qui s'était fait construire un magnifique palais au faubourg de Clausen.

Cet hôtel de ville, construit sous la direction de Roberti, forme la partie du palais actuel qui est comprise entre la belle grille de fer forgé et l'entrée principale; son aspect n'a guère changé depuis cette époque. Une balustrade en pierre ajourée et sculptée du balcon devenue caduque, fut remplacée en 1741 par une autre, en fer forgé. Elle fut exécutée d'après des dessins d'Antoine Guillaume de Longwy par le ferronnier Théodore Rudolphe de Luxembourg. L'entrée du bâtiment par la cour fut clôturée en 1757 par la grille de fer existant encore; elle est l'oeuvre de Pierre Fox.

Le jour de Noël 1683, alors que les troupes de Louis XIV bombardaient la ville, le curé Antoine Feller de l'église Saint-Nicolas se retira avec le magistrat dans les caves de l'hôtel de ville, où il dit trois messes. D'après un rapport de l'intendant français Boizot, cet édifice était, après la capitulation de la ville, en si mauvais état que les réparations n'étaient pas encore achevées en 1686. Ce ne fut qu'en 1728, que la magistrat, toujours en de graves embarras financiers, confia cette tâche à l'échevin François-Henri Feltz. (Alphonse Sprunck.)

En 1741, on agrandit l'hôtel de ville, et pour cela on achète les deux maison contiguës, et on les remplace par un bâtiment dit la «Balance» auquel on pouvait accéder par trois portes d'entrée.

En 1775, après la démolition de l'église Saint-Nicolas, contiguë, on éleva un beffroi. Celui-ci s'écroula en partie, et on en éleva seulement trois étages au lieu des cinq projetés.

Une salle du premier étage servait aux réunions du magistrat, des États du duché de Luxembourg, du siège des nobles, et aux fêtes publiques. Probablement en 1755, le magistrat chargea le serrurier Pierre Petit de l'exécution d'une rampe en fer forgé pour l'escalier d'honneur conduisant à l'hôtel de ville.

La grande salle du premier étage servait également de salle de fêtes pour les banquets et les bals, tant des bourgeois que des officiers de la garnison. Le magistrat le louait à des «entrepreneurs» de distractions publiques. Au second étage, auquel on arrivait par la continuation de l'escalier en pierre qui montait du rez-de-chaussée, il y avait au-dessus de la salle de fêtes une salle de théâtre, qui est mentionnée pour la première fois dans une relation du père Alexandre Wiltheim sur la visite que le comte de Zuniga y Monterey, gouverneur des Pays-Bas espagnols, fit à Luxembourg en 1671. Les collégiens du collège des Jésuites lui représentèrent probablement une de ces pièces allégoriques dont les Pères avaient le secret. (A. Sprunck.) Dans la suite, plusieurs troupes de comédiens ambulants passèrent dans notre capitale.

Comme fils du dernier pensionnaire ou secrétaire des États, Cyprien Merjai avait l'occasion de visiter fréquemment ce bâtiment. D'après la description qu'il en fit en 1802, la grande salle de fêtes où avaient lieu les assemblées des États, était bien éclairée et ne «manquait que de glaces dans ses panneaux pour être très belle». Des lustres dorés étaient suspendus au plafond dont le centre était décoré des armes du Luxembourg.

La salle à droite qui servait de salle de réunion au magistrat, était ornée d'un beau portrait de Maximilien-Emmanuel, grandeur nature, oeuvre de François-Joseph Vivien. Un autre tableau, admirablement peint, représentait le jugement de Salomon, un des sujets favoris des ferronniers qui forgeaient les plaques de cheminées à l'usage des maisons paysannes. A côté d'autres toiles en cadres, qui représentaient des échevins de la ville, on y voyait le portrait d'Ernest Alexandre de Croy, prince de Chimay, duc d'Arenberg, gouverneur du Luxembourg.

«La salle des nobles, éclairée de trois croisées, était la plus vaste de cet étage; elle était tapissée de damas cramoisi; les dessus des portes étaient peints par Weiser, que Merjai qualifie dans d'autres passages de «barbouilleur».

A gauche du corridor se trouvait la salle du tiers État, ornée de portraits que Merjai n'était pas arrivé à identifier, et les blasons des quinze villes du duché, qui étaient représentées aux États.»

Ce corps de bâtiment, historique et imposant, a été aménagé en résidence grand-ducale en 1891-1894, et les ajoutes de 1741 à 1780 furent modifiées à cette occasion.

La Chambre des députés, contiguë au palais, fut construite en 1858-1859.

*

L'ancienne Église Saint-Nicolas

sise au Nouveau Marché

Cette très vieille église, paroisse principale de la nouvelle ville haute, fut détruite en 1771 parce qu'elle menaçait ruine.

Elle fut probablement bâtie en 1120. La première chapelle était petite, c'était un «sacellum», ayant son choeur du côté sud, et son entrée probablement sur le côté ouest; en étudiant le plan Guiccardini (1581), on peut la deviner sur le nouveau forum: «capella in novo foro in Luselburg», est-il dit dans un acte de 1166; elle se trouvait devant les bâtiments actuels de la Chambre des députés et de la partie sud du palais grand-ducal. La chapelle, devenue trop petite, reçut un premier agrandissement par l'ajoute d'un choeur (1250) et d'une sacristie latérale. Sur le choeur s'appuyait une tour: «chorus cui campanile insistit» (Origines). Elle fut probablement construite vers la date de la construction du nouvel hôtel de ville, c'est-à-dire vers le milieu du XVI^e siècle. La tour était très haute, la plus haute de la ville. D'après Merjai, elle avait à l'intérieur 15 pieds d'un côté et 13 pieds de l'autre. Elle avait une hauteur de 72 pieds. A cette hauteur, une «maisonette abritait le veilleur d'incendies». Les «Origines» disent qu'en 1352, Baudouin, archevêque de Trèves, frère de l'empereur Henri VII, institua auprès de l'église Saint-Nicolas, la confrérie du Saint-Sacrement. D'après van Werveke, l'horloge, qui avait été installée à la «Achtporte» fut, après la démolition de cette porte, transportée avec la «Bannglocke» à la tour de Saint-Nicolas.

Le nombre des paroissiens s'étant toujours accru, l'église fut considérablement agrandie par l'Alsacien Hoecklin, secrétaire de l'empereur Maximilien, et de son épouse Marie de Bourgogne; probablement en 1497. Quant au prénom de Hoecklin, il s'agit sans doute de Henri Hoecklin de Steinhart, qui avait épousé en premières noces Catherine de Eissbruck, et en secondes, Jacqueline de Busleide veuve de Claess Haltfast d'Arlon. Hoecklin allonga d'abord le ne vers le côté nord et munissait cette nouvelle partie d'une façade (frontispicus). La porte d'entrée principale fut ainsi reportée au côté nord. Il ajouta ensuite des fenêtres plus grandes, pour donner plu

de lumière à l'intérieur; de plus il construisit un ossuaire, pour dégager le cimetière. Entre l'ossuaire et l'église, il y avait une ruelle, ou «Laube», qui constituait certainement une servitude en faveur de la maison qui se trouvait au coin de l'actuelle rue de l'Eau.

La chapelle de Saint-Adrien qui avait vu beaucoup de fidèles défiler et prier dans son sanctuaire, parce que Saint-Adrien était un des saints qu'on invoquait contre la peste (Luxembourg avait dû subir ses assauts en 1514, 1555, 1604, 1612, 1626 et surtout en 1636); cette chapelle fut abaissée au niveau du reste de l'église, en 1703, par l'intercession des métiers de la ville. En 1719, une nouvelle chapelle fut donnée, par la libéralité de Madame la comtesse de Gronsfeld, douairière, et veuve du gouverneur de la ville et de la province de Luxembourg; cette chapelle fut dédiée à Saint-Jean-Népomucène. Les confréries des métiers avaient également leur siège et souvent leur chapelle à l'église; ainsi les bouchers se réunissaient autour de leur patron à la chapelle Saint-Barthélemy; les forgerons, maréchaux-ferrants et orfèvres se groupaient autour de Saint-Eloy.

Enfin, en 1771, comme la vieille église de Saint-Nicolas menaçait ruine, on décida de l'abandonner et elle fut rasée en cette même année; la paroisse fut transportée à l'église des Jésuites.

Voici, d'après l'étude très intéressante et exhaustive de Paul Würth-Majérus, une liste des desservants de l'église Saint-Nicolas, remontant jusqu'au début du XIV^e siècle:

1. Reverendus Dominus Arnoldus (1324-1339)
2. Rev. Dom. Albertus (1339-1342)
3. Rev. Dom. Reinerus Haesz (1343-1364)
4. Rev. Dom. Nicolaus Demme (1365-1409)
5. Rev. Dom. Joannes Dietmarus von Reyss (1409-1432)
6. Rev. Dom. Thylmannus Reyners vel Reynart (1433-1448)
7. Rev. Dom. Thylmannus Rentmeister (1449-1459)
8. Rev. Dom. Joannes Synerecht ex Weydenbruch
(1460-1484)
9. Rev. Dom. Joannes a Ventingen (1484-1507)
10. Rev. Dom. Petrus Lapidica (1507-1516), mort de la peste
11. Rev. Dom. Mathias School, ex Echternach (1517-1528)
12. Rev. Dom. Aurifabry (1529-1551)
13. Rev. Dom. Nicolaus Scheckbart (1552-1565)
14. Rev. Dom. Petrus Wiltzius (1566-1570)
15. Rev. Dom. Severinus Colerius (1570-1580)

16. Rev. Dom. Henricus Eschinck (1581-1586)
17. Rev. Dom. Reinerus Haasius (1586-1594)
18. Rev. Dom. Bernardus Kreitgen (1594-1611)
19. Rev. Dom. Fack (1611-1614), mort de la peste
20. Rev. Dom. Gabriel Pallen (1615-1616), enlevé par la peste
21. Rev. Dom. Joannes Vignolius, bachelier ès lettres
(1616-1622)
22. Rev. Dom. Theodorus Sandt (1623-1649)
23. Rev. Dom. Jacobus Deisinck (1649-1673)
24. Rev. Dom. Anthonius Feller (1674-1716)
25. Rev. Dom. Joès Weylandt (1717-1743)
26. Rev. Dom. Paulus Feller (1743-1788)

C'est sous Paul Feller qu'eut lieu la démolition de l'église Saint-Nicolas, démolition qui avait été adjugée le 6 octobre 1778 à Jacques Post pour la somme de 490 florins, et qui était achevée presque entièrement le 19 mai 1779. Le 7 mai 1778 avait eu lieu le dernier baptême dans la vieille église, celui de Pierre-Modeste Baclesse, fils de Jean Baclesse et de Marie-Angélique Bourgeois.

*

Avant de continuer la description des demeures nobiliaires, religieuses ou bourgeoises, je propose au lecteur de faire une parenthèse, et de lui parler un peu des vieilles auberges et vieux cabarets de notre bonne ville. Car ceux-ci, au même titre que les hôtels particuliers, nous permettent de nous faire une idée de la vie aux temps reculés, qui ne se passait évidemment pas uniquement dans les maisons titrées, mais où l'élément bourgeois, artisan ou populaire jouait un grand rôle. Je ne voudrais pas être chargé du reproche de parti-pris et je me permettrai donc, dorénavant, d'intercaler la description des vieilles auberges de la ville, quand les documents le permettent.

Le recensement de la population, dressé en 1688, après la prise de la ville de Luxembourg par les troupes de Louis XIV, nous fait connaître un grand nombre de tavernes, de cabarets, d'estaminets et autres auberges, sans que nulle part ailleurs nous trouvions des détails plus précis sur l'emplacement de ces établissements et sur la vie de leurs propriétaires :

Rue de l'Hôtel de ville (le Nouveau Marché):

N° 344, Jean-Pierre Becker, auberge à l'enseigne St-Nicolas

N° 347, Jean Altenhoven, tavernier.

Rue appelée Knu'dlerlach:

- N° 352, Jean Nadin, cabaretier
- N° 364, Dominique Canointe, cabaretier
- N° 370, François Couppé, cabaretier
- N° 372, François Giselain, cabaretier
- N° 401, Christoffe Benner, cabaretier
- N° 408, François Barblé, tavernier.

Rue du Conseil (Paroisse St-Michel):

- N° 414, Marc Anthoine, «Auberge du Cheval Blanc» (nous en reparlerons)
- N° 420, Jean Madert, aubergiste
- N° 429, Jean Jost (vend du vin)
- N° 432, Gabriel Roger, cabaretier.

Marché-aux-Poissons et rue de la Loge:

- N° 439, Pierre Altzinger, tonnelier (vend de l'eau-de-vie)
- N° 441, Claude Herman, tonnelier (vend de l'eau-de-vie).

Rue de «Wassergasse»:

- N° 450, Nicolas Keil, tonnelier (vend de l'eau-de-vie).

Rue du Rost:

- N° 458, Martin Immeren, tonnelier
- N° 462, Jean Mersch, tonnelier.

Probablement cette liste est encore incomplète, et ne cite pas les hôtels et maisons de logement où l'on débitait également les boissons alcooliques; de plus, elle ne se rapporte qu'à deux quartiers de la ville, c'est-à-dire l'ancien marché (Marché-aux-Poissons actuel) et le nouveau marché.

★

Hôtel du Lion d'Or, depuis le XVI^e siècle (1595)

L'hôtel qui avait enseigne «Au Lion d'Or» nous permet de suivre l'ascension d'une famille d'hôteliers bien connue de la ville, les Niedercorn, qui a fourni pendant de nombreuses générations des tenanciers d'auberges et des patrons d'hôtels de notre ville.

Il y a déjà un acte de 1595, où Georges Plettscheidt, bourgeois de Luxembourg, cède la mi-part de sa maison «Au Lion d'Or», entre la chancellerie et la pâtisserie Laurent Vignol, à sa soeur, Anne

Plettscheidt, épouse de Théodore Niedercorn, pour la somme de mille cent écus et trente sols.

En mai 1597, Catherine Plettscheidt, épouse Colen, cède le quart de ladite maison à son beau-frère Niedercorn, et cela moyennant mille six cents mauvais florins de Luxembourg. Ce dernier devint donc le propriétaire exclusif. Il doit être mort avant l'année 1618, car à partir de cette date, sa veuve est l'épouse d'un certain Jean Veell, «Hôtelier du Lion d'Or». Or, ce deuxième mariage demeure sans enfants, car nous voyons encore que la vieille auberge revient aux anciens possesseurs: en 1623, Anne Niedercorn, épouse d'Augustin Stumm, la reçoit en partage, mais dut s'acquitter envers ses deux frères. En 1628, Augustin Stumm est toujours hôtelier du Lion d'Or; en 1633, il y a un acte qui dit: «Anne Niedercorn, veuve de Stomm, tenancière du dit Lion d'Or à côté de la maison municipale».

Or, en 1635, Nicolas Aldringen, qui reçut du margrave de Bade Herman Fortuné, un congé d'adieu comme «cornette d'une compagnie à cheval», puis comme capitaine d'infanterie, figure comme second mari d'Anne Niedercorn, qui lui apporta en dot l'Auberge au Lion d'Or. Vers cette époque, le Lion d'Or était le cabaret le plus spacieux et le mieux fréquenté de la ville, situé en face du refuge d'Echternach, à côté de l'hôtel de ville.

Plus tard, nous trouvons comme propriétaire une demoiselle Masius. C'est aujourd'hui le N° 15 du Marché-aux-Herbes.

★

«À Saint-Nicolas», au Nouveau Marché, vers 1684

Cette vieille enseigne de Saint-Nicolas nous fournit l'occasion de parler encore de la famille Niedercorn, hôteliers de père en fils.

C'est Sébastien Hartmann et son épouse Françoise Niedercorn qui exploitaient vers 1684 une auberge à cette enseigne, située au Nouveau Marché, à gauche de l'entrée de l'ancienne église paroissiale de Saint-Nicolas, abattue vers la fin du dix-huitième siècle, pour faire place à l'agrandissement de l'hôtel de ville. Le siège de 1684 avait, paraît-il, assez gravement endommagé l'immeuble et déjà en 1688 la maison change d'exploitation: on cite à cette époque un certain Jean-Pierre Becker, tailleur d'habits de son métier, mais qui probablement continuait la vente des vins.

Puis, en 1736, c'est Jean Didier, bourgeois de la ville et aubergiste, qui avait épousé la fille du tailleur.

Mais la maison, assez caduque, fut vendue comme telle à l'administration communale en 1741; c'est à cette place qu'après la démolition de l'immeuble (et qui précédait d'une trentaine d'années la démolition de l'église Saint-Nicolas) la ville fit exécuter des travaux d'agrandissement de l'hôtel de ville, et qui allait former le corps de bâtiments longtemps appelé «La Balance».

*

Le Marché-aux-Herbes

Ce vieux quartier contient quelques demeures intéressantes pour l'histoire de la ville; nous allons donc les mentionner au gré de leur importance.

Descendons, en partant de la Grand'rue:

*

La maison Beffort-Bandermann

L'immeuble N° 6 du Marché-aux-Herbes, la *Maison Beffort-Bandermann*, de style quelconque, ne trahit pas par son extérieur les faits très intéressants qui le caractérisent, et qui sont d'ailleurs connus de très peu d'habitants même de la rue!

Alphonse Rupprecht a si bien décrit les particularités de cette très intéressante maison que je me vois forcé de lui faire des emprunts nombreux.

1° Ce fut pendant de nombreuses décades le siège de la pharmacie Hochhertz.

«Hochhertz Jodoc-Frédéric, pharmacien, veuf en premières noces de Henneco Suzanne, contracta mariage en 1746 avec Behm Barbe-Françoise. Il mourut à Luxembourg en 1786, âgé de 80 ans. Il eut deux fils, dont Jodoc-Frédéric-Théodore, né à Luxembourg en 1748, et qui succéda à son père comme pharmacien.

Après l'entrée des Français à Luxembourg, le pharmacien avait fait partie comme notable du Conseil général de la commune,

et avait affirmé devant la municipalité qu'il avait sans interruption, depuis sa naissance, résidé dans sa maison au N° 455 (numéro des Logements Militaires) du Marché-aux-Herbes. Il eut deux fils et une fille:

Jodoc-Frédéric, receveur municipal, époux de Marie-Ange-Lucie de Papigny, était né à Luxembourg en 1776, et y décédé en 1820.

Hochhertz Théodore-Nicolas, également pharmacien dans l'officine paternelle, né à Luxembourg en 1778, et y décédé célibataire en 1853.

L'officine des Hochhertz était enseignée «Au Cygne», désignation qui émane d'un hôtel de la Porte-Neuve, et que nous retrouvons au cours de notre promenade. Le dernier exploitant connu de cet hôtel, Jacques ou Jacquemin Brasseur, ancien justicier à Luxembourg, y est mort en 1690.

La pharmacie du Cygne fut transférée, le dernier Hochhertz étant mort sans descendance, par Fischer Frédéric-Georges en 1839 à la rue de la Boucherie, où nous la retrouverons.

Les lecteurs qui s'intéressent à l'histoire de la pharmacie dans notre ville, pourront lire dans ma petite étude: Vieilles Officines, Vieux Apothicaires de la ville de Luxembourg, le texte d'un certificat que Hochhertz Jodoc-Frédéric avait établi pour Seyler Jean-Guillaume, qui allait plus tard reprendre la pharmacie du Puits-Rouge.

«Ich Jodocus Fridericus Hochhertz, Bürger, Stadt- und Garnisons-Apotecker der Haupt-Stadt und berühmter Vestung Luxembourg . . .» etc.

Ce document, sur parchemin, avec des enluminures et garni d'un sceau en cire rouge, se trouve encore aux Archives Gouvernementales.

2° Lors de la démolition en 1905 se perdirent malheureusement des restes précieux d'une construction monumentale remontant à une époque très reculée. Fischer-Ferron, dans ses Excursions archéologiques à Luxembourg («Indépendance Luxembourgeoise» 1895) en fait cette relation: «En passant nous signalons un balcon à consoles dans le genre de celui du palais grand-ducal qui se trouve au premier étage au-dessus de la cour de la maison Oppenheim-Schloss.» J'ai vu, lors des démolitions en 1905, les restes de l'ancienne façade, entre autres un magnifique balcon de l'époque bourguignonne sem-

blable à celui du palais grand-ducal», écrit Charles Schaack, de Diekirch à Rupprecht.

Or cet intéressant immeuble contient encore un autre vestige historique:

3° Cet immeuble appartenait anciennement aux Templiers, commanderie de Roth (Vianden) et dans la cave on remarque les derniers vestiges d'un ouvrage militaire: fortes murailles avec tranchées et meurtrières dirigées vers l'ancien fossé de la seconde enceinte, c'est-à-dire l'actuelle rue du Fossé. D'après Engelhardt, la commanderie des Templiers à Roth a été fondée sous la comtesse Ermesinde, et c'est cet ordre mi-religieux, mi-militaire, qui avait son refuge à Luxembourg au moyen âge.



L'ancien Refuge d'Echternach

Le N° 14 est *l'Ancien Refuge de l'Abbaye d'Echternach*. Il se signale par son portail de style baroque, qui montre encore aux passants où se trouvait cette vieille demeure citadine des Bénédictins d'Echternach.

Le chronogramme au-dessus du portail, MDCCLI (1751), indique l'année de construction. A l'intérieur de la cour, on a encore l'impression de calme religieux.

L'abbaye d'Echternach fut déjà dévastée au IX^e siècle, par les Normands et également pendant les XVI^e et XVII^e siècles, les hordes militaires qui passaient par notre pays, lui imposèrent de graves dommages, dévastations, incendies, vols et exactions: ainsi en 1598, des bandes des Pays-Bas, les Pollaques de Collorédo en 1635-1636, en 1683 les soldats de Turenne.

«Dès que les soeurs de Bonnevoie, de Differdange, celles du Saint-Esprit, de Clairefontaine et de Marienthal, les moines d'Orval et d'Echternach regagnaient leurs refuges à l'intérieur de la ville, alors les bourgeois savaient que quelque chose se préparait au temps où il n'y avait pas de journaux.» (P. Medinger.)

A l'intérieur de la cour du refuge, on remarque les particularités de style que l'abbé Grégoire Schouppe, qui avait fait construire ce bâtiment, a fait également appliquer à l'abbaye d'Echternach, et aux

pavillons qu'il a fait élever, les lignes si caractéristiques du baroque un peu tardif. A l'intérieur, malgré les dépravations que l'immeuble a dû subir en raison de sa destination actuelle (magasin et réserve de magasin) on peut admirer un bel escalier à rampe tournante et en fer forgé.

Au premier étage on remarque des peintures murales dans la salle principale, qui contient surtout une fresque de plafond «l'Apothéose de l'impératrice Marie-Thérèse». Un autre appartement du premier étage est décoré de panneaux peints à l'huile qui montrent la «Conversion de Saint-Paul» et l'«Ange Gardien».

Au rez-de-chaussée, dans une salle servant aujourd'hui de magasin, il y a encore des peintures à l'huile, en forme de tapisseries, et qui présentent l'Enfant prodigue et d'autres sujets bibliques.

Ces peintures sont probablement l'oeuvre d'un des frères religieux, Anselme ou Philippe, que le constructeur de l'abbaye, l'abbé Schouppe, avait envoyé à l'abbaye d'Orval, pour y apprendre la peinture.

Jadis le refuge, bien plus étendu, avait issue sur quatre rues, mais les empiétements des immeubles qui l'entourent l'ont considérablement rogné.

Un jardin se trouvait également réuni au refuge. Il longeait la rue Guillaume en face de la maison de la Fontaine, et a fait place, en 1890, à des bâtisses nouvelles. Il était clôturé par un mur surmonté d'une grille. Jusqu'en 1884, le marché aux friperies (Krempelmât) se tenait devant ce mur, le mercredi et le samedi. Pour l'octave, cet emplacement était réservé aux marchands d'articles de dévotion et d'images.

★

L'ancienne Maison Hoecklin de Steinhart

Le N° 20 (Maison Platz) est une maison bien intéressante. Elle fut construite en 1500, donc 70 ans avant le palais grand-ducal, probablement par Hoecklin de Steinhart, et les Busleyden. Le premier étage présente des voûtes d'arêtes sur nervures gothiques, qui montrent, dans une clef, les armes de Hoecklin de Steinhart, dans l'autre, un écu parti de Steinhart et Busleyden.

Henri Hoecklin, seigneur de Bertrange, greffier du Conseil provincial, avait épousé Jacqueline de Busleyden.

Fischer-Ferron (Plaques de Foyer et de Fourneau) relate que «la maison a en tout cas été construite vers 1500, que c'est une des plus anciennes constructions de la ville pour laquelle on peut, à quelques années près, préciser l'origine.» Martin Blum dit «que cette maison avait été la chapelle du séminaire attachée au collège des Jésuites et que ce séminaire se trouvait dans la maison Cary (4, rue de la Reine)», ce qui est en contradiction avec l'exposé qu'Alphonse Rupprecht fait dans les Logements Militaires, d'après lequel donc c'étaient les maisons situées derrière la maison Cary, y compris l'Hôtel de l'Ancre d'Or qui avaient appartenu au séminaire des écoliers des Pères Jésuites. Henri Hoecklin paraît avoir légué la maison à Lux Nefen, et à Marie, sa femme, d'où difficultés avec ses héritiers, c'est-à-dire avec les enfants de son frère Appolinaris Hoecklin. Comme tuteur de ses fils Hans-Jacob et Hans-Christoffel; il fait le transport, le 27 janvier 1520, de la maison à Lux Nefen et à Marie, sa femme, devant les échevins Jean Goldschmit et Hans von Keyzersberg. Le 13 juillet 1518, il avait déjà conclu un accord avec les mêmes intéressés, ainsi que cela a été déclaré par Claude d'Orley, justicier des nobles, et Henri de Schauwenburg, seigneur de Preisch.

Hans-Jacob Hoecklin avait épousé Kungollt de Schönow, et Hans Christoffel, Elisabeth de Scherin zu Schwartzenburg. Hans-Jacob Hoecklin a dû se marier une seconde fois. En effet, van Werveke donne dans un article intitulé: «La ville de Luxembourg il y a cent ans», l'épithèque de Françoise de Naves qui se trouvait sur un mausolée de l'église des religieuses du Saint-Esprit et dont la traduction est donnée par Blanchart; elle est ainsi conçue: «L'an de la Vierge 1532, le 30^e jour de juin, trépassa honeste damoiselle Françoise de Naves, femme du noble damoiseau Jean-Jacques Höclin de Birtringen (Bertrange), fille de Nicolas de Naves, Président du Conseil de S. M. I.»

Citons encore une fois Fischer-Ferron. Dans ses études précieuses qui ont paru à la fin du siècle dernier, dans l'«Indépendance Luxembourgeoise», il dit (et c'est partiellement vrai encore aujourd'hui): «Cette maison semble être une de plus anciennes de la ville. Outre la disposition archaïque des fenêtres du deuxième étage, la façade présente une chapelle gothique d'un goût rare et élégant. (Vierge-Reine, tenant son enfant; en pierre polychrome.) Le premier étage présente une voûte en ogive, qui descend tellement bas qu'il est impossible de placer les meubles contre les murs.»

Enfin et c'est important pour l'histoire de la pharmacie, dans notre ville, en 1795 Gilles Dargent, né à Liège, fit acquisition de la maison. Son fils François-Joseph Dargent succéda à M. Noppeney, pharmacien en 1834, et vendit son officine à M. François Heldenstein.

★

Le N° 22 de cette rue appartenait, lors de la réquisition de 1795, à un sieur de Bette, François-Louis, capitaine du régiment du comte d'Arnberg, au service de l'impératrice d'Autriche. Il avait épousé du Prel Angélique et habitait Luxembourg de 1783 jusqu'à son décès en 1808.

La dame Charlotte-Ursule de Zorn, née en 1748, habitait cette maison avec sa fille Louise, baronne de Zorn. Comme dans l'immeuble précédant, il existe encore des voûtes en ogives, ce qui fait présumer de sa date de construction.

★

La Maison natale des Wiltheim

Le N° 26 du Marché-aux-Herbes, demeure du chirurgien Dr René Pauly, et maison natale des frères Alexandre, Guillaume et Eustache Wiltheim, comme vient de le prouver l'historien Mgr Albert Steffen, cette vieille demeure, du moins la partie antérieure, date du milieu du XVIII^e siècle. En effet, en visitant la maison et les larges caves de celle-ci, on remarque une vieille pierre taillée, scellée dans un des murs de la cave, qui porte la date de 174... , dont le dernier chiffre du millésime manque. On peut donc en induire, et le style de la façade permettait déjà cette conclusion, que la partie antérieure de cette belle maison de maître fut construite les années quarante du XVIII^e siècle.

J'avais récemment l'insigne chance d'être conduit par l'épouse du propriétaire actuel, Madame Pauly-Lamarque, à travers ce bloc important en profondeur et dans les caves extrêmement étendues de ce vieil immeuble qui suscite encore de nombreux problèmes archéologiques. Il se compose de deux parties, dont l'antérieure date donc du XVIII^e siècle, la postérieure, contiguë et reliée directement à celle-ci par une petite courette et par des chambres latérales où l'on passe de plein pied du corps antérieur au postérieur. Cette maison postérieure,

de par son style archaïque et l'énormité de ses murs, semble dater de 1500, exactement comme la maison de Hoecklin de Steinhart (maison Platz) que je viens de décrire. Grandes chambres lambrissées. Le rez-de-chaussée est voûté d'arêtes et regarde sur l'ancien fossé de la seconde enceinte, de sorte qu'il y a lieu d'admettre que les soubassements énormes et formés de murs qui ont souvent deux, ou même deux mètres et demi d'épaisseur, remontent à l'époque de la construction de la deuxième enceinte de Luxembourg, ou un peu après (XI^e ou XII^e siècle). Un ensemble de constructions, de grande étendue, voûté d'arêtes, et que l'aimable maîtresse de céans, qui fut mon guide dans les sous-sols d'une maison particulière, la plus intéressante que j'aie jamais visité dans cette ville, aime à appeler «la chapelle», est de facture si archaïque que je pense qu'il s'agit d'ouvrages de retranchement allant sur l'enceinte du vieux fossé, qui effleure la place et la rue du Fossé. Le mur mitoyen de cette partie va sur l'ancien séminaire des Jésuites (Hôtel de l'Ancre d'Or). Peut-être s'agit-il d'une véritable ancienne chapelle, comme Martin Blum en avait déjà admis la présence dans la maison du Dr Cary, l'ancien hôtel des de Raville, qui était également limitrophe au séminaire des Jésuites?

De toute façon, cette maison postérieure construite en 1500 ou avant, qui subsiste parce qu'elle a passé inaperçue du dehors (combien d'immeubles ignorés dans ce vieux quartier sont dans le même cas?), ce vieil immeuble du «Novum Forum» offre un champ d'investigation très intéressant pour les techniciens de la construction.

Revenons donc à la maison antérieure, baroque, visible du dehors par sa belle façade bien proportionnée, ses baies régulières et son portail d'entrée richement sculpté.

C'est là, à en croire les archéologues allemands, la particularité des maisons lorraines et luxembourgeoises de cette époque, d'orner richement par des sculptures et des voussures l'huis d'entrée d'un hôtel particulier:

«D'après une communication bienveillante du professeur Dr Reiner de Fribourg en Suisse, des linteaux et portails d'entrée si richement sculptés sont la particularité du XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècle en Lorraine et au Luxembourg» (Ernst Wackenroder, *Die Kunstdenkmäler des Kreises Bitburg*, in «*Kunstdenkmäler der Rheinlande*», Stuttgart 1927).»

Comme nous l'avons déjà mentionné, cette vieille maison de maître fut la demeure d'Eustache de Wiltheim, et la maison natale d'Alexandre Wiltheim (1604) et de son frère Guillaume.

C'est le professeur Mgr Albert Steffen, qui a redressé une erreur séculaire de nos historiens, dans sa communication faite lors de la séance commémorative du centenaire de la Section Historique en 1945. Ce n'est donc pas l'ancienne maison «A l'homme Sauvage» du Marché-aux-Poissons, depuis longtemps disparue, qui a vu naître le plus grand savant dont le Luxembourg puisse s'enorgueillir, mais bien le bel immeuble du N° 26 de la rue du Marché-aux-Herbes. Le Dr René Pauly a ainsi la chance d'être le propriétaire de deux maisons historiques de la ville dont la seconde, située au boulevard de la Pétrusse, d'un historique plus récent, évoque plutôt des souvenirs désagréables.

Une plaque commémorative, fixée dans la façade du N° 26 de la rue du Marché-aux-Herbes, commémore la naissance des deux frères Wiltheim:

DOMUS NATALIS
ALEXANDRI WILTHEIM . . .

Rappelons à cet endroit historique et important pour l'histoire culturelle de la ville de Luxembourg, quelques données généalogiques sur la famille Wiltheim:

La famille Wiltheim

Comme la localité de St-Vith, dont la famille de Wiltheim est originaire, appartenait au duché de Luxembourg, les Wiltheim sont à considérer comme d'origine luxembourgeoise. On admet généralement qu'ils sortent d'une localité Oberbach, dans le comté de Juliers, d'où ils se seraient déplacés à St-Vith.

A St-Vith nous trouvons déjà en 1390 un Nicolas Wiltheim, qui paraît avoir été assez riche. Il avait un fils également appelé Nicolas, qui vivait vers 1440 et avait épousé une dame Marie de Belvaux. Ils eurent deux fils, Frédéric et Guillaume. Frédéric était mentionné comme écuyer dans la suite du fils du duc de Bourgogne, et il s'est rendu à Paris pour le mariage du Dauphin (1461). Il est mort célibataire.

La famille Wiltheim a fourni au pays de Luxembourg des hommes d'état fameux, des fonctionnaires, des savants extraordinaires,

*L'ancienne Eglise Saint-Nicolas,
d'après une reconstitution de Robert
Gisouka*



*Portail du Refuge d'Echternach,
milieu du XVIII^e siècle*

(C. Mooser in l'Etat)

*Escalier et rampes en fer forgé
du l'ancien Refuge d'Echternach*





*Plafond du premier étage de l'ancien
Refuge d'Echternach, représentant l'Appa-
rition de l'Impératrice Marie-Thérèse.*

*L'ancienne chapelle de l'Hôtel Mohr
de Wuldt, Marché-aux-Herbes.* ♥



*Porte de la maison natale
d'Alexandre Wulffheim
(26, rue du Marché-aux-Herbes).*

*Courtoie de l'ancien hôtel de Ro-
ville, XVI^e siècle, 9, rue de la Ra-
pée (cf. Musée de l'Art)*



*La Pharmacie du Cygne
4, rue de la Boucherie*



*«Am Lentzen Eck»,
ancienne maison des chevaliers de Hollenfeltz*



Pierre inscrite en belles capitales,
mentionnant l'année de construc-
tion - 1775 - de l'Hôtel de Raville
(écrite du N° 2 de la rue de la Reine)



«A Saint-Christophe»
10, rue de la Boucherie

mais également des militaires et hommes d'action. Par le mariage ils se sont liés à la plupart des familles nobles du duché.

Jean Wiltheim est né à St-Vith en 1558 comme fils de Nicolas Wiltheim et de Catherine Flade. Une dame de Samré s'occupa du jeune Jean, orphelin dès l'âge de 12 ans. Il fréquenta les écoles de Huy et de Liège. C'est alors que l'adolescent doué trouva un protecteur dans la personne de Jean de Naves. Il fut employé dans la chancellerie du Conseil provincial de Luxembourg. Comme le greffier de ce conseil, Remacle d'Huart, fut nommé conseiller en 1585, Jean Wiltheim lui succéda dans ses fonctions de greffier.

C'est le premier membre de la famille Wiltheim qui allait s'installer définitivement dans la ville de Luxembourg. Plus d'un demi siècle il remplit les fonctions de greffier du Conseil provincial et de secrétaire du prince. Comme il était bien situé du point de vue matériel, et comme il avait su gagner de l'argent à Luxembourg, il lui était assez facile, se rapportant à ses mérites dans sa fonction, de briguer la noblesse. Par patentes du 13 novembre 1627 l'empereur Ferdinand II accorda la noblesse héréditaire à Jean Wiltheim, à son frère Guillaume, à ses propres fils Jean et Eustache, ainsi qu'au petit-fils de Guillaume, Christophe. Les fils du greffier Jean, qui étaient entrés dans la compagnie de Jésus, ne furent pas anoblis.

Jean Wiltheim fit l'acquisition de plusieurs propriétés terriennes dans le pays de Luxembourg, ainsi Waldbredimus en 1629; en 1585 il avait épousé Marguerite Brenner, au château de Vianden. De ce mariage naquirent treize enfants, dont Eustache de Wiltheim, qui plus tard devint président du Conseil provincial; Alexandre Wiltheim, le savant archéologue. Jean de Wiltheim mourut à Luxembourg en 1636 (de la peste?) et fut inhumé dans l'église Saint-Michel.

Les trois Wiltheim célèbres, Guillaume, Alexandre et Eustache se distinguèrent par leur érudition, leur connaissance approfondie de l'histoire et des antiquités du pays de Luxembourg.

Il est impossible dans un essai comme celui-ci de faire l'histoire complète de la famille de Wiltheim. Le Dr Neyen a établi une table généalogique énorme, qui ne comprend pas moins de 240 numéros.

Des épouses de cette famille célèbre, beaucoup sortent d'Allemagne, mais davantage de familles wallonnes. La famille était si bien située que même la moniale Catherine Wiltheim, morte au cloître,

avait laissé par testament 10.000 écus carolins pour des fondations pieuses, à part de ce qu'elle laissa à ses frères.

Alors que les mariages des Wiltheim se distinguaient longtemps par une fécondité remarquable, il y eut un déclin à la fin du XVII^e siècle: Martin-Ignace de Wiltheim, né en 1675, marié en 1699 avec Anne-Marguerite de Simony, habitait le château de Senningen, s'appelait chevalier et haut-justicier d'Altwies et justicier d'Anven (dont il n'était que le co-seigneur). Ils avaient 9 enfants, dont Jean-Henri était de 1742 à 1765 desservant de la paroisse de Weiler-la-Tour.

La ligne masculine de la famille Wiltheim s'éteignit à la fin du XVIII^e siècle, ou au début du XIX^e. Tony Kellen croit que la fin rapide de cette célèbre famille était due surtout au fait que la plupart de ses membres étaient entrés en religion, et également par le fait prouvé par l'expérience, que les familles de savants ne survivent pas longtemps.

Des filles, il y eut une nombreuse descendance, et il suffit de consulter les cases du tableau généalogique d'A. Neyen, pour y remarquer les familles suivantes: Wellenstein, de la Fontaine, Dutreux, Tesch, Metz, Laurent, Laeis, Bernier, Bocholtz, Servatius (Servais), Flesch, Schwartz, Warin, Reuter, de Cressac, de Waha, Forschler, de la Gardelle, comtes d'Imécourt, etc.



L'ancien Hôtel Mohr de Waldt

Sis au N^o 34 de notre rue, *l'ancien hôtel des Mohr de Waldt* fut construit, à en croire les historiens, par Eustache de Wiltheim, au milieu du XVII^e siècle. Les soeurs de Wiltheim l'échangèrent au baron de Mohr de Waldt, seigneur de Leudelange, de Peterswald et d'Olingen, conseiller secret de Sa Majesté, époux de Marie-Françoise de Warsberg. Les chartes de Reinach font remonter les ancêtres des Mohr de Waldt au XII^e siècle; la lignée était d'origine tréviroise, comme les d'Autel, de Metzenhausen, de Metternich et était propriétaire de terres assez étendues dans le duché de Luxembourg. Le grand-père de l'acquéreur de la maison nobiliaire, François Guillaume Mohr de Waldt, était colonel au service de l'Autriche. Il avait été fait prisonnier par les Hongrois, en 1621, et vendu aux Turcs. Plus tard il fut créé général de l'armée de Wallenstein, et c'est lui qui signa le revers de Pilse en février 1634. Après la mort de Wallenstein il était

en prison pendant deux ans, et mourut en 1643 comme commandeur de l'ordre teutonique.

Vers le milieu du XVIII^e siècle Philippe-Evrard Mohr de Waldt, troisième des 12 enfants de Lothar-Ferdinand Mohr de Waldt, fut le chef de la noblesse luxembourgeoise. Il était le porte-parole principal de la noblesse indigène contre les prétentions de l'impératrice Marie-Thérèse, qui avait demandé l'établissement d'une assiette pour le cadastre, en foi de quoi chaque propriétaire terrien était forcé, sans égard à ses privilèges, de déclarer ses revenus et l'étendue de ses terres. C'était là, du point de vue du juge-justicier Mohr de Waldt et de ses nobles, la première attaque virulente contre les privilèges de la noblesse luxembourgeoise. A la suite de ces agissements de la couronne, il y eut un grand mécontentement dans les rangs des propriétaires nobles. Le conseiller aulique de Sa Majesté, le comte Cobenzl, était chargé de mener à bien cette délicate affaire dans les Pays-Bas autrichiens. Le 15 mai 1767 il arriva à Luxembourg et le juge-justicier des nobles, Mohr de Waldt, l'avait retenu à déjeuner. A table, une discussion envenimée eut lieu, entre le conseiller aulique et Mohr de Waldt. Cela finit par un duel qui eut lieu dans le jardinet de la propriété Mohr de Waldt; le maître de céans, Philippe Evrard Mohr de Waldt succomba après un coup mortel que le conseiller de l'impératrice lui avait porté; il était âgé de 63 ans.

La pénible affaire fut tenue au grand secret, puisque le duel était puni de la peine de mort. Le caractère diplomatique de Cobenzl l'eût d'ailleurs couvert. Ainsi finit ce dernier rejeton de la lignée des Mohr de Waldt, une famille, qui avait depuis de longues générations, rendu les plus grands services au duché de Luxembourg.

La fille unique du justicier-juge épousa le baron J. Antoine Ch. de Reinach, seigneur de Hirzbach en Alsace.

Depuis cette fin tragique du dernier héritier mâle, l'ancien hôtel changea souvent de propriétaire. En 1795, par exemple, ce fut l'Hôtel de la Croix d'Or.

Caché derrière une grille qui montre un jardinet anémique, le grand hôtel des Mohr de Waldt aux lignes simples qu'on est habitué de trouver dans les vieilles maisons nobiliaires luxembourgeoises, est à peine modifié malgré les siècles. Il montre une façade assez régulière, lézardée maintenant; cette façade est ornée d'une niche contenant un petit lion sculpté. Une annexe du corps de bâtiment principal nous montrait, il y a encore quelques mois, une vieille chapelle, sanctuaire

de la famille des maîtres, avec deux consoles sculptées qui menait dans un petit oratoire à voûte gothique ogivale. Elle vient d'être détruite récemment. Selon les historiens de la ville, le deuxième mur d'enceinte de la ville passait à travers l'arrière-bâtiment. Or, la quatrième tour (des douze de 1050) de la vieille enceinte se trouverait emmurée dans l'appareil de maçonnerie de l'arrière-bâtiment.

Par l'action concertée de plusieurs amis du vieux Luxembourg, il a été possible de sauver de la pioche cet immeuble vénérable (qu'on voulait muer en garage). L'État s'en est fait récemment acquéreur.



L'ancien N° 8 de la rue de la Trinité, le N° 32 du Marché-aux-Herbes, propriété de Madame Mathias Goerens-Koner, était habité en 1794 par Jean-Henri-Népomucène de la Chapelle, fils de Pierre, avocat à Luxembourg; il épousa à Luxembourg en premières noces en 1756 Marie-Victorine Dumont, et en secondes noces Anne-Claire-Walburge de Wolter; il est mort à Luxembourg en 1766, et fut inhumé dans l'église des Capucins. Il fut sa vie durant, contrôleur des Postes, d'après Reis. Son fils Antoine-Ignace de la Chapelle, né à Luxembourg en 1759, épousa dans cette même ville, en 1795 Anne-Catherine Hencké, fille de Henri-Ambroise Hencké (voir maison d'Osbourg, rue Chimay). Il fut juge de paix, et trésorier du Canton de Luxembourg, et est mort dans sa ville natale en 1815. Gérard de la Chapelle, son fils, fut incorporé en 1813 dans le deuxième régiment des gardes d'honneur à cheval de la garde impériale, caserné à Metz. Il fit la campagne de 1813-1814 en Saxe, avança au grade de brigadier. Du second mariage, il eut une fille Anne-Caroline, qui épousa le pharmacien Nicolas Lechen, né à Oberpallen, mort à Luxembourg en 1845. Rappelons que les Hospices civils de Luxembourg se firent acquéreurs de l'installation complète très bien achalandée du pharmacien Lechen, achetée aux héritiers pour la somme de mille florins.

Henri-Ambroise-Antoine, marié à Joséphine-Françoise Recht, était domicilié à Ixelles. Il fut autorisé à se nommer de la Chapelle, en vertu d'un arrêté de 1825. Il fut percepteur des Postes, à Louvain, et y est décédé en 1844. Recht Emilie, autre fille des époux Recht-Seyl, épousa à Luxembourg en 1799 Jean-François-Alphonse-Gislain Chapelle, né à Namur. Il nous semble que le lien de famille entre ce Chapelle et les de la Chapelle n'est pas douteux. Ce Jean-François Chapelle était inspecteur des contributions à Luxembourg

et conservateur des hypothèques; il est mort en 1854, à Eisenborn, où cette famille possédait une maison de campagne qui est aujourd'hui la propriété de la Congrégation des Soeurs de Notre-Dame.

Dans une pièce de l'ancienne maison du Marché-aux-Herbes, une cheminée est garnie d'une plaque de fourneau, mentionnée par Fischer-Ferron dans son étude sur les vieilles taques de cheminée: platine fort mal modelée, qui montre «La flagellation du Christ», 1582.

*

L'ancienne Maison des Chevaliers de Hollenfeltz

Le N° 9, la maison dite «Um Lentzeneck» et qui fait le coin avec la rue de la Boucherie, fut très anciennement la demeure de ville des *chevaliers de Hollenfeltz*. Par son toit et sa disposition, c'est une maison bourgeoise typique du XVIII^e siècle. Par son élévation, ses baies larges et hautes, ses ornements, sa belle toiture à mansarde, elle présente un aspect vaste et aisé. Le pan coupé est orné, à environ la hauteur du 2^{me} étage, d'une niche avec la statue de la Vierge. Celle-ci y a été placée vers 1857 par les époux Lentz-Funck et a remplacé une autre statue, enlevée par les prédécesseurs pour des motifs inconnus. Des ancrs de construction aux façades forment, à celle de la rue de la Boucherie, le millésime 1731 et à celle du Marché-aux-Herbes, les initiales J. M. J.

A l'intérieur, deux escaliers anciens, l'un tournant, en pierre logé dans une tourelle emmurée; l'autre à rampes, alternantes, le premier est condamné à l'heure actuelle. Il est presque inutile de dire que ces éléments architecturaux dépassent de loin en âge la date de 1731, qui est sans doute une date de reconstruction ou de restauration de l'immeuble. L'escalier de pierre aura été établi avec la première, celui de bois avec la seconde construction.

Les murs d'une chambre du rez-de-chaussée sont revêtus dans toute leur hauteur de plaquettes de dessins bleus, remontant au genre de fabrication de la faïencerie de Septfontaines, à la fin du XVIII^e siècle (camaïeu bleu cobalt). D'autres souvenirs d'un passé lointain ornent les appartements des étages, tels les boiseries sculptées, panneaux représentant des paysages, cheminées.

Donc cette maison fut pendant le moyen âge l'immeuble des chevaliers de Hollenfeltz; la cave est curieuse par son dispositif, et

dépasse la rue, atteint le trottoir en face et les bastions épais et fortifiés de l'*ancien refuge des Templiers de Roth*. Cette cave, aux murs épais, d'une solidité à toute épreuve, a servi, selon la tradition d'abri en cas de siège. On y reconnaît une porte cintrée, munie des deux côtés d'espaces vides en forme de meurtrières. Ces vides se rétrécissent vers l'ouest, c'est-à-dire vers l'intérieur de la ville, supposition qui nous permet d'ouvrir un champ très vaste sur leur destination ancienne. (Voir Maison Beffort-Bandermann.) [Paul Medinger.]

Le 10 avril de l'année 1766, les restaurateurs de cette vieille maison médiévale, probablement la famille des échevins Jolliot, d'après Rupprecht, vendirent la maison à Jean Baclesse, négociant à Luxembourg; les héritiers de Jean Baclesse la vendirent de nouveau, en 1810, à Pie Namur, drapier-marchand. C'était un fils du sculpteur Barthélemy Namur, dont il nous reste mainte sculpture artistique en bois, dont nous devons parler au cours de notre promenade. Son descendant, Nicolas Namur, est le fondateur de la Confiserie Namur, que nous connaissons bien, comme vieille maison renommée de la ville. En 1838 la maison des chevaliers de Hollenfeltz fut adjugée à un drapier Fix, de Bruxelles, puis en 1854 à la famille du boulanger Lentz-Funck, dont elle reste encore l'héritage, toutefois exploitée maintenant comme café «Um Lentzeneck».

★

L'ancien Hôtel de Chanclos

L'immeuble faisant le coin de la rue de la Boucherie, et le pendant à l'ancienne maison de Hollenfeltz, le N° 7 de notre rue, n'est pas moins intéressant par son passé. Ce fut autrefois la maison des confréries des bouchers et des boulangers; c'est l'ancien étal de viande et de pain; la «schîr», dont nous nous permettrons de reparler au sujet de la rue de la Boucherie.

Au XVI^e siècle déjà, probablement plus tôt, ce fut la maison syndicale de ces deux confréries.

De cette demeure provient également la statue sculptée style renaissance, la «Pietà», datée de 1570, et qui orne actuellement le pignon de la maison Conrot. La statue porte encore les emblèmes des deux métiers, bouchers et boulangers, une hachette (couperet) et un cornet ou bretzel.

Pendant le moyen âge, l'immeuble appartenait à une famille de chevaliers, probablement aux seigneurs d'Esch-sur-Sûre.

Vers le début du XVIII^e siècle, nous y trouvons la famille de Chanclos; Charles-Urbain de Chanclos, comte de Retz-Brisuila, né à Namur en 1686, avait épousé Marie-Ludvine-Philippine du Bost-Moulin, fille de Charles-Bernard du Bost-Moulin, baron d'Esch-sur-Sûre, à qui la maison avait appartenu.

Charles-Urbain de Chanclos était d'abord capitaine au régiment du duc d'Argenteau, puis colonel du régiment du prince Claude de Ligne, «feldwachmeister» lieutenant-feldmaréchal et gouverneur de la ville et du port d'Ostende. Il occupait ce dernier poste lorsqu'il fut désigné comme commandant à Luxembourg. Il est mort à Bruxelles en 1761.

Son nom avait été donné à une partie des ouvrages de défense du front de la plaine de la forteresse de Luxembourg, les escarpements de Chanclos. (Jean-Pierre Biermann, Notions sur la ville de Luxembourg.)

★

Le N^o 1, situé au coin de la rue du Marché-aux-Herbes et de la Grand'rue, a été anciennement la propriété de la famille Conrot-Lenoël. C'est le pharmacien Albert Lenoël, qui, dès 1803, date du nouveau régime des pharmacies du pays de Luxembourg, y avait établi son officine. Il avait encore été ancien élève de l'abbaye d'Orval, et fut reçu pharmacien à Luxembourg en 1803. En 1887, M. Conrot a transformé l'immeuble de façon à lui donner son aspect actuel, mais suivant Rupperecht, le corps de l'immeuble date du XVI^e siècle. La façade en style renaissance refait ne permet donc pas de dater l'immeuble; les caves sont larges et d'après les suppositions de certains historiens, c'est ici, dans cette maison qu'auraient travaillé pendant longtemps les bouchers; les caves voûtées se prêteraient très bien à l'installation d'abbatoirs.

Nous avons déjà parlé de la belle statue de la Vierge et de son Fils, de style renaissance, qui orne le pignon de cette maison. Elle a certainement été rapportée de l'ancienne maison de Chanclos, possiblement par le pharmacien Lenoël.

RUE DE LA REINE

Ce nom lui a été donné en 1840. Auparavant, elle était connue sous le nom de «Krempelmârt», et plus anciennement, rue Neuve. C'est sous ce nom qu'elle figure dans les actes de 1430, 1452, 1476 et d'autres. Le cartulaire de 1631, p. 124, nous apprend qu'un nommé Stumm tenant l'Hôtel du Lion d'Or, devait annuellement 24 patards à Sa Majesté pour octroi d'une fenêtre ouverte dans un «héritage joindant la nouvelle rue devant la maison de ville (aujourd'hui palais grand-ducal) vers l'entrée des Cordeliers.»



L'ancien Hôtel de Raville

Le N° 4 de la rue de la Reine abritait l'*ancien hôtel de la famille de Raville* (Rollingen). Cette famille, originaire de la Lorraine, du château de Raville sur la Nied, à l'est de Metz, avait fait acquisition dans le duché de Luxembourg, des seigneuries de Septfontaines, d'Hollenfeltz, d'Ansembourg et de Koerich. Leur blason primitif, de gu. à trois chevr. d'arg. fut réuni à partir de là avec la croix ancrée de Septfontaines.

La façade de cette maison est quelconque et de date récente, mais si l'on a la curiosité d'entrer, une surprise agréable nous attend; c'est, sans que le moindre changement soit survenu au cours de quatre siècles, l'aspect typique d'un patio espagnol de la fin du XVI^e siècle, donc contemporain du palais grand-ducal. La courette, les façades sud et ouest de l'arrière-bâtiment donnent une idée de ce que fut jadis cette demeure seigneuriale, une des plus remarquables du Vieux Luxembourg. Le bâtiment est à deux étages, les pans des portes sont entourés d'ornements sculpturaux en pierre, encore très bien conservés. La façade ouest présente, à la hauteur du premier étage, un balcon long de 11,60 m, soutenu par des consoles reposant sur des pilastres hauts de 2,50 m; au-dessus des deux pilastres, on voit une tête de lion, respectivement une tête de bélier, le tout en pierre. Une balustrade ajourée, en pur style plateresque, haute de 90 cm, également en pierre, occupe toute la hauteur du balcon.

Comme l'on sait, les immeubles formant le coin n'existaient pas au XVI^e et XVII^e siècles, de sorte que le côté est de cet hôtel regardait le palais Mansfeld. Or, celui-ci fut bâti en 1572-1573,

l'hôtel des Raville en 1575, comme le relate d'ailleurs une plaque trouvée dans la cave, parmi d'anciens décombres de construction et qui fut fixée dans un mur de la courrette:

IN GOTTES NAMEN. AMEN. IST DIESER BOV ANGEFANEN.
IM 1575 JAR IST DISER BOV GEMACHT VOR. VAR DISEN
BOV HALT GOT IN GVDER GOVT VND GVNST SOVNST IST
VNSEER BOVEN VMB. SVNST. BETER KORET VAN BENVELT.

Aux appliques transversales des fenêtres on peut remarquer encore les supports centraux (départs des menaux) de style gothique. A la fin du siècle dernier, et au début du XX^e, le Dr Cary habitait cette belle demeure; c'est pourquoi les historiens l'appellent encore également la maison du Dr Cary.

Mais reprenons les destinées de cette belle vieille maison de patriciens au moment où les de Raville, pratiquement ruinés, durent la céder. (Rappelons que le nom de Rollingergrund (Raville = Rollingen) provient également de cette famille, qui était titrée dans cette partie du voisinage de la ville de Luxembourg. C'est donc le «Fond-de-Raville».) De la famille de Raville, elle parvint dans les mains de la famille de Cassal de Bomal, probablement par alliance.

Cette famille, que nous avons déjà beaucoup rencontrée au cours de notre promenade, appartient également à la vieille noblesse luxembourgeoise. Ils étaient apparentés avec les Anethan de la Trapperie, les de Biber, les de Brias et Hollenfeltz, les de Gaillot, etc.

Mais déjà en 1756 le beau logis changea de propriétaire et parvint dans les mains d'un tanneur, Nicolas Loutz-Eydt; les héritiers le vendirent en 1810 à Joseph-Antoine Neu, dit «stull»; puis les époux Blum-Scheidt figurent aux registres de la ville, en 1852 et 1858. Ils y exploitèrent une taverne. Le suivant acquéreur fut le ferblantier Cary; dont un héritier avait installé dans la belle maison un négoce de tabacs. Le successeur en fut le Dr Cary, dont nous avons déjà parlé, et qui habitait l'immeuble au début de ce siècle.

III^o

Quartier du Vieux-Marché

(Marché-aux-Poissons avec les rues attenantes)

La place devant l'église Saint-Michel servait anciennement de marché. On l'appelait «âle Mât» pour la distinguer du nouveau marché, devant l'hôtel de ville.

Un acte de 1625 et un autre de 1679 le désignent sous le nom de «Keesmart». Je suppose que c'est de cette place que parle un acte de la veille de Toussaint de 1296, par lequel: «Jehans, dit le Roux, fils de Gilet li monoier; qui fut... vend à maïstre Conrait le fysicien de Trèves une maison deleis sous marcheit à Luxembourg». Une grande partie de cette place était autrefois occupée par l'hôtel, où le Conseil provincial tenait ses séances depuis sa réorganisation par Charles-Quint, jusqu'en 1736, époque à laquelle il dut quitter le bâtiment, qui menaçait ruine, pour aller habiter la maison du Roi, qui se trouvait à l'emplacement où s'installait plus tard le Génie Militaire (rue Monterey, hôtel des Postes actuel).

Devant l'hôtel du Conseil, qu'on appelait la Chancellerie, il y avait une place connue sous le nom de place de la Chancellerie. Elle était fréquentée par des merciers qui y avaient leurs étaux ou boutiques. Au fond de la place du Marché-aux-Poissons, il y avait une vieille tour qui servait jadis de dépôt aux archives du Conseil provincial, et plus tard de prison. Cette tour fut vendue en 1814 et démolie. Le Marché-aux-Poissons, formant le centre du quartier connu sous le nom de «Alstât», et la large rue devant l'église Saint-Michel, était la principale place publique de nos aïeux.

L'ancienne maison sous les arcades («ënnert de Steiler») était probablement le Corps de Garde. La place devant les arcades a été témoin d'un acte héroïque, raconté par Olivier de la Marche: Lors de la prise de la ville par les Bourguignons, dans la nuit du 22 novembre 1443, le prévôt de Luxembourg, Jean Chalop, s'élança sans vêtements sur les Bourguignons, dont il pourfenda un grand nombre avant d'être tué lui-même.

C'est également sur cette place que s'élevait la maison de l'Homme Sauvage, qui fut détruite au début du dernier siècle, mais dont le Musée conserve l'emblème en pierre sculptée.

Près du Marché-aux-Poissons est encore le lieu dit «Sche'esch-lach». Une ordonnance du Conseil provincial, du 4 mars 1637 relative à la propreté des rues, en fait mention en ces termes: «bey dem Scheersloch». D'après la tradition c'est à cet endroit que débouchait le vieux chemin romain qui venait de Niederanven, remontait en ville par la côte de Pfaffenthal, pour se diriger sur le Marché-aux-Poissons, la rue de la Boucherie et la Grand'rue (Acht) vers Strassen et Arlon.

RUE DE LA BOUCHERIE

Cette rue tient son nom, comme nous l'avions déjà dit, de la «Fléschschîr», de l'étal de viande et de boulangerie qui était depuis de longs siècles installé dans la maison des corporations de bouchers et de boulangers, que nous avons décrite.

D'après une hypothèse intéressante, formulée par divers historiens, au moyen âge les diverses professions étaient strictement limitées à certaines rues, ainsi les bouchers à la rue de la Boucherie, les rôtisseurs à la rue du Rost (?), les marchands de denrées périssables (fromage, puis poissons, au «Käsmarkt», qui ensuite fut dénommé Marché-aux-Poissons), les jardiniers et cultivateurs au Marché-aux-Herbes, qui anciennement était le Marché-aux-Grains.

Dans le règlement de police accordé aux corporations de Luxembourg, par le margrave Christophe de Bade, en date du 12 décembre 1590, le commerce des viandes est strictement réglementé:

«Item das metzler Ambt soll ein jeder von jedem stuck Rintviehes sie uber vier gulden kauffen werden, nicht uber zwentzig lützenburger neue groiss (gros) winnung haben, desgleichen von kelber, Schaff oder Schweine, von jeglichem stuck eins vernutz, das ander sollen sie nicht uber vier Lützenburger groiss winnung nehmen wie sie das un gereidt gelt kauffen zur zeit und ein ieglicher mag und allerlei fleisch schlassen, verkauffen und uff seiner Schirren feille haben als ime gelibt . . .»

«Item die becker von Dommeldingen sollen im sommer nicht lenger unter der schirren feille halten, dann bis zwölf uhren . . .»

Le Cartulaire de la ville de Luxembourg cite des ordonnances pareillement limitatives et strictes pour les autres corps de métiers,

drapiers, tisserands, tanneurs, confrères de la corporation de St-Eloy, etc. Mais, d'après Edouard Oster (En attendant le Millénaire... Le recensement de 1541, Cahiers Luxembourgeois) la règle de la répartition n'existe plus au XVI^e siècle: «Il est vrai que nous constatons encore des survivances du vieux temps; c'est ainsi que les aubergistes sont établis dans le quartier «die Acht», les trois teinturiers logent dans la «Byssergasse», les filateurs de laine sont particulièrement nombreux dans la rue St-Ulric, les cordonniers préfèrent habiter le «Breydenweg»; dans la rue St-Jost il y a d'importants groupes de maçons et de tisserands; il en est de même pour les boulangers et les maréchaux-ferrants dans l'Acht, les orfèvres sont restés fidèles à l'«âl Stât», les journaliers se recrutent surtout parmi la population de Clausen et de Pfaffenthal. Quant aux bouchers, dont d'après la vieille tradition, les étaux auraient autrefois occupé l'emplacement de la rue actuelle de la Boucherie, nous les trouvons répartis (en 1541, au moment du recensement) sur cinq quartiers qui n'ont rien à voir avec la dite rue.»

Le N^o 11 de la rue de la Boucherie est l'ancienne demeure des *de Blanchard*.



La Maison des de Blanchard

Elle avait jadis logé le dépôt de sel, le «Salzstappel». Elle était, au commencement du XVIII^e siècle, la propriété d'Antoine Blanchard, substitut-greffier du Conseil provincial, de 1611 à 1645, puis receveur des exploits du Conseil.

Dans l'histoire généalogique du baron d'Huart, concernant la famille Blanchart, il figure comme suit: Antoine II de Blanchart d'Ars, seigneur de Tallange, d'Arloncourt, de Belvaux, d'Elby, du Châtelet, de Morfontaine et de Bastogne, fils d'Antoine I^{er} de Blanchard d'Ars, seigneur de Crespy, de Sorbé et de Linden. Ce dernier, vivant à Metz en 1535, est venu se fixer à Luxembourg en 1552, et avait épousé Jeanne Brenner de Nalbach, fille de Jean Brenner, greffier du Conseil provincial. Antoine II épousa en 1617 Catherine d'Everlange, de Vitry et mourut à Luxembourg en 1688, âgé de 85 ans.

Son fils, Gaspard-Antoine de Blanchard, né à Luxembourg en 1630, époux en premières noces de Louise de la Cour, en secondes de Catherine-Sidonie des Champs, dite Van der Veld, eut du second lit:

Sébastien-François de Blanchard, l'auteur de la Chronique Luxembourgeoise. Né au Châtelet, en 1674, et y décédé en 1752, il était seigneur du Châtelet, de Belvaux, de Hachiville et de partie de Brandebourg, président d'âge et vice-maréchal des États du pays et duché de Luxembourg.

De sa seconde femme, il eut une fille qui épousa Chrétien-Antoine d'Arnould de Soleuvre, seigneur de Differdange; des enfants nés de ce mariage, Paul-Antoine-Népomucène baron d'Arnould de Soleuvre contracta mariage avec une dame de Prouvy de Pressigny.

Sébastien de Blanchard mentionne sa maison dans sa chronique: «l'armée de France ayant environné la ville de Luxembourg, sans déclaration de guerre précédente, en 1683, commence à la bombarder et jeter des bombes, et les maisons qui ont échappé le feu se sont en grande partie trouvées les toits enfoncés, les murailles et les cheminées abattues ou ruinées; il a même tombé trois bombes dans la maison qui m'appartient, joignant celle du Conseil, et lui a causé grand dommage . . . »

Ensuite la *Famille Pescatore* s'est établie dans cet immeuble au cours du XVIII^e siècle, qu'elle paraît avoir acquis des héritiers des de Blanchard.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, un Pescatori était venu d'Italie, probablement de Lombardie, et s'était installé comme négociant à Luxembourg. Il paraît certain aux historiens qu'il ait fait immédiatement acquisition du vieil hôtel particulier des de Blanchard, où antérieurement se trouvait l'estaple de sel. Joseph-Antoine Pescatore épousa à Luxembourg en 1748 Marie-Barbe Doyé, et en secondes noces en 1755, Marie-Catherine Buysson, ou Bysson; de ce dernier mariage naquit Dominique Pescatore, qui, en 1788 épousa à l'église Saint-Michel Marie-Marguerite Geschwind de Luxembourg. De ce mariage sont issus trois fils:

1^o *Antoine Pescatore*, qui épousa Marie Beving de Grevenmacher. Il fit, dès 1814 partie de l'administration communale de Luxembourg et devint bourgmestre en 1817. De plus, il était membre des États provinciaux, sous le régime hollandais, faisait partie de la Chambre des députés, et mourut en 1858 à la ferme Scheidt, près de Hamm.

2^o *Louis, dit Ferdinand Pescatore*, né en 1791 à Luxembourg, épousa Marie-Jeanne Claus. En 1844, il devint bourgmestre de la ville,



Ally Kischmütz, 1903

(Photo: Betty Tschon)



Le magasin de J. Pennel, au 10, rue de la République, à Paris.
 (Photo par l'auteur.)



*Eglise paroissiale de la rue de
la Loge*



*Eglise de Steilex
Marché aux Poissons*

(Photo, Harry Taylor)



« Am Schrebbelack »

(Album: Barry 2.12.1961)



Portail de l'Eglise Saint Michel

(1961-1970)

(Album: Barry 2.12.1961)



Statue de la Vierge Marie, et porte

(1961-1970)

(Album: Barry 2.12.1961)

comme successeur de Scheffer; mais à la suite d'une manifestation séditieuse de la population en l'année agitée et révolutionnaire de 1848, il résigna ses fonctions de bourgmestre le 12 mai 1848, tout en continuant à faire partie du Conseil communal jusqu'à sa mort, en 1862.

3° *Jean-Pierre Pescatore*, le « bienfaiteur de la ville », né à Luxembourg en 1793, épousa Marguerite Beving. Il fut le chef d'une florissante maison de commerce, et d'une fabrique de tabacs. Il devint consul du Luxembourg à Paris, en 1852, et mourut en 1855 dans sa propriété de La-Celle-St-Cloud. Par testament, cet homme magnanime dota la ville de Luxembourg de la maison de retraite qu'on a ensuite appelée Fondation Pescatore. De plus, il fit cadeau à la municipalité de sa collection de tableaux de maître, qui malheureusement, reste toujours invisible au public.

La propriété du N° 11 de la rue de la Boucherie passa, à la mort de Dominique, à ses fils. Dans un des arrière-bâtiments de cette vieille bâtisse, on peut encore lire sur des ancrs de fixation: F. P. (Ferdinand Pescatore).

Le vieil immeuble passa en 1876 à Balthasar Vallentini, qui exerça la profession de fumiste dans cette maison. Depuis 1892 Charles Praum-Vallentini (1865-1917) y exploita une imprimerie, qui se fit une spécialité de publications luxembourgeoises.

L'ancienne imprimerie Praum, à la mort du fondateur, fut continuée par Linden & Hansen, qui en 1920 transférèrent leur officine à la Grand'rue, dans l'ancienne imprimerie Brück, où M. Pierre Linden l'exploite toujours.

*

Le N° 9 de la rue de la Boucherie (ancienne chapellerie Walens-Troquet) fut acquis en 1794 par Venant Schleider, négociant originaire de Pölich (Trèves) qui figure dans les almanachs de poche de Luxembourg pour les années 1796-1816 comme ayant reçu en dépôt les lettres et paquets destinés au messager extraordinaire de Remich, qui arrivait les mercredi et samedi, et celui de Wiltz, d'Esch-à-Fossé (sic, dans l'édition allemande de l'almanach, il est dit Esch-im-Loch) et de Feulen qui arrivent toutes les semaines . . .

*

L'ancienne Hostellerie «À la Cloche d'Or»

La maison dite «*La Cloche d'Or*», maison à parties très anciennes, tire son nom d'un hôtel à la même enseigne qui existait dans cette maison.

Jean-Pierre Namur, qui possédait et habitait la maison à la fin du XVIII^e siècle, était né à Luxembourg en 1734. Fabricant de flanelles, de molletons, de couvertures de laine, il avait également rempli les fonctions de baumaître, c'est-à-dire de receveur des contributions de la ville. Il fut même le dernier titulaire de cette charge au moment de la capitulation de Luxembourg en 1795. La maison dite Cloche d'Or semble se réunir de plusieurs bâtisses jointes à une époque inconnue, peut-être en l'année 1736, millésime formé par les ancrs de construction.

Un ancien escalier «hors-oeuvre» à sept marches conduisait jadis de la place à la maison. Un perron de 2 mètres de haut, supprimé en 1901, lors des travaux de réfection, y donnait accès du côté ouest, en face de l'ancienne maison Praum. L'escalier tournant, à l'intérieur est logé dans une tourelle aujourd'hui emmurée en partie, comme cela est l'habitude.

Les plus anciens plans de la ville indiquent un corps de bâtiment au même emplacement. M. De Muyser, d'après le plan Deventer, antérieur à 1554, et celui de Guiccardini, daté de 1586, dit: «la place du marché actuel n'existait pas encore, la maison signalée sous le nom de «Gëlle Klack» n'était pas isolée, d'autres maisons s'avançaient sur l'emplacement du marché actuel; entre ces maisons et celle de M. de Scherff (Musée National) il existait une ruelle étroite, indiquée encore aujourd'hui, qui fut appelée rue de Hünsdorf.» Thilman de Hünsdorf possédait, d'après les actes, vers 1578 une maison au Marché-aux-Poissons où demeurait un certain Georges le Cranequier. La Cloche d'Or actuelle n'aurait-elle pas été la propriété de ce Thilman?; de toute façon, la façade nord est assise sur une construction très ancienne, présentant les soupiraux en grille de fer forgé, également très anciens.

★

L'ancienne Pharmacie «du Cygne»

Le nom de la dynastie des pharmaciens Hochhertz, qui depuis de nombreuses générations exerçaient à Luxembourg la profession

d'apothicaires, est intimement lié à l'ancienne enseigne «du Cygne». Nous verrons que déjà au XVII^e siècle l'on rencontre une auberge, sise à la Porte-Neuve qui portait l'enseigne du Cygne. Il paraît que le premier des Hochhertz, qui s'installa à Luxembourg, Hochhertz Jodoc-Frédéric, et qui contracta mariage avec une demoiselle Behm Barbe-Françoise, adopta, alors encore à la Porte-Neuve, l'enseigne du Cygne. Nous avons suivi ses successeurs dans l'ancienne maison des templiers, jusqu'au début du XIX^e siècle. (Logements Militaires N° 435.) En 1799, un Jodoc Hochhertz pouvait affirmer qu'il avait vécu depuis sa naissance quatre-vingts ans, dans la même maison de la rue Marché-aux-Herbes. Le pharmacien Hochhertz eut deux fils, dont l'un fut receveur municipal, et l'autre, Théodore-Nicolas, naturellement, apothicaire. Il fut reçu comme pharmacien en 1803, date de la réforme. Célibataire sa vie durant, il mourut en 1853.

Le successeur de la vieille famille des Hochhertz, qui vint de s'éteindre, fut Frédéric-Georges-Alexandre Fischer, dit Frédéric Fischer junior (pour le distinguer du successeur des pharmaciens de l'ancienne pharmacie Seitz, puis Schommer, à la place d'Armes). Il était né à Trèves, qui alors était la capitale du département de la Sarre. Il épousa en 1837 à Luxembourg sa petite nièce, Catherine Fischer, et devint par le mariage possesseur d'une vieille maison de la rue de la Boucherie (Logements Militaires N° 252) qui avait appartenu à son beau-père depuis 1824, et où ce dernier avait exploité un commerce et une fabrique de tabacs.

Fischer junior transféra donc en 1839 l'enseigne du «Cygne» dans la maison de la rue de la Boucherie, et c'est celle dont nous nous entretenons.

Le pharmacien Fischer était un esprit curieux et actif; il publia de nombreux travaux scientifiques. Il fut surtout un des promoteurs du gaz d'éclairage dans la ville, d'abord directeur, puis propriétaire de la fabrique de gaz que Seywert et Harcourt avaient installé aux N°^s 15-19 de la rue du Saint-Esprit. Il en fut le seul propriétaire à partir de 1857. (Paul Würth, Hundert Jahre Gas in Luxemburg, O. H. 1938.)

Il eut deux fils, dont l'aîné J. Fischer-Ferron, fut négociant chapellier à Luxembourg, et surtout archéologue et historien incomparable. Nous nous reportons souvent sur ses publications d'une teneur scientifique exceptionnelle. Fischer junior mourut en 1879, et ce fut son fils puîné Jean-Pierre-Frédéric qui lui succéda dans l'officine.

Né à Luxembourg en 1839, il épousa une fille du médecin militaire Dr Louis Würth, il mourut en 1902.

M. Küborn-Lassner succéda déjà en 1896 dans la vieille officine du Cygne; il fit faire de nombreuses transformations à la façade de la maison: elle fut recouverte de majoliques, représentant des cygnes et des fleurs; il orna la porte d'un beau cygne doré; et il fit de grandes transformations à l'intérieur, surtout techniques, puisqu'il fit installer un laboratoire.

La vieille maison du N° 4 présente encore d'autres particularités plus anciennes. Au premier étage, il y a de nombreux décors archaïques en stuc, représentant des anges, etc., aux écoinçons du plafond. De plus, les fenêtres des deuxième et troisième étages, sont garnis d'appuis en fer forgé artistiques, qui proviennent de l'ancienne maison des merciers, rue de la Loge.

Dans les vitrines «du Cygne» le chercheur peut encore voir des bocaux et céramiques provenant de l'ancienne pharmacie Hochhertz.

Malheureusement, il en est allé de l'ancienne enseigne du Cygne comme il va de toutes les enseignes; elle a disparu depuis longtemps, avec l'avant-dernier propriétaire.

Actuellement, la pharmacie est exploitée par M. Pitz, pharmacien.

★

«À Saint-Christophe»

Les N°s 14-16 de la rue de la Boucherie, immeuble double, appartenait en 1794 à Nicolas Samson, marchand de tabacs. Ce bourgeois figurait parmi les habitants de la ville qui faisaient annuellement une quête au profit de la maison des orphelins à Luxembourg.

La maison forme deux propriétés distinctes, dont la famille Urbany, vieille famille de bouchers, dont on trouve les ancêtres nommés fréquemment dans les vieux recensements de la ville, occupait longtemps la partie ouest; la porte d'entrée, les corridors et l'escalier, celui-ci construit en hors-oeuvre dans une tourelle, sont communs. L'immeuble, de type vraiment archaïque, compte trois étages; la façade régulière présente six paires de fenêtres à joli encadrement en pierres sculptées, à refends.

*Saint-Christophe, bas-relief
du XVIII^e siècle, apposé au
N° 16 de la rue de la Bou-
cherie*

(Dessin: Jean Henzig)

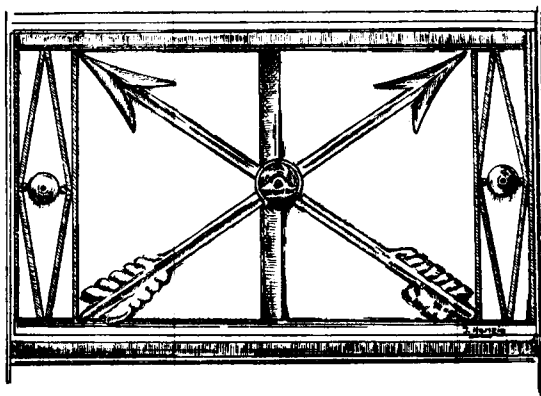


Au-dessus de la porte d'entrée, la lucarne est décorée d'un signe de grande valeur folklorique dans le pays de Luxembourg et surtout dans la ville de Luxembourg (Hess): deux flèches croisées en fer forgé (Croix de Peste) espèce de talisman protecteur contre la contagion, que nos ancêtres apposaient pour des raisons religieuses et, il faut le dire, également superstitieuses, sur la porte de leurs maisons, dans les décorations intérieures (taques, appliques, stucs, etc.). Il en reste seulement deux autres exemples à l'intérieur de la Ville Haute, que je mentionnerai au cours de ma promenade.

Enfin, entre les fenêtres du premier étage se trouve, adossé au mur, un superbe bas-relief, haut de 0,94 m et large de 0,55 m, représentant Saint-Christophe, portant l'Enfant-Jésus sur son dos, et passant une rivière. Au bord de ce cours d'eau se trouve un ermite, probablement Saint-Jean-Baptiste, ou le donateur qui s'est fait représenter, comme cela est usuel au cours des XVI^e ou XVII^e siècles.

La sculpture est abritée par une sorte de dais en fer-blanc; le petit chef-d'oeuvre ne porte ni millésime, ni nom d'auteur. Alphonse Rupprecht croit pouvoir placer son origine au XVI^e siècle, et il serait alors contemporain de la belle «Pietà» de la maison Conrot.

Ce furent probablement les premiers propriétaires de la maison qui l'ont vouée à Saint-Christophe ou Christophore. Il y avait bien à Luxembourg, pendant le XVII^e siècle, une famille Saint-Christophore, mais tout ce qu'on en sait, c'est que les registres baptismaux de la



La Croix Fléchée (Croix contre la Peste), comme elle est encore visible aux lucarnes de trois immeubles: 16, rue de la Boucherie; 11, rue du Nord; 35, Grand'rue
(Dessin: Jean Henzig)

paroisse de Saint-Nicolas mentionnent sous la date du 4 août 1688 le baptême de Marie-Thérèse Saint-Christophore, fille de Pierre, dit «la Pierre» Saint-Christophore, chirurgien. On ne sait pas si cet homme de l'art habitait la maison, mais cela nous paraît probable qu'il la construisit.

LA RUE DE LA MONNAIE

Cette rue a été ainsi nommée, parce qu'anciennement, l'hôtel de la Monnaie s'y trouvait.

On lit dans le Cartulaire de 1651, p. 110: «... que dans la ruelle derrière la boucherie, et vis-à-vis de celle-ci, était l'hôtel de la

monnaie, occupant tout le côté de cette rue», et, p. 109: «... le 24 mars 1632 est comparu le notaire Berchem Jean, lequel a déclaré que la maison où il loge, est celle où souloit être ci-devant la maison de la monnayrie de Luxembourg, qui fut brûlée avec plusieurs ustensils servant à celle-ci, étant icelle située à la rue derrière la boucherie faisant un coin de la rue allant à la Chancellerie et de l'autre la rue passant par devant la maison du Gouverneur (Palais de Justice actuel).»

La ruelle figure dans les anciens actes sous le nom de «onckisgâss», ou Onkelsgâss. En 1625, on la connaissait encore sous ce nom. La relation du Monastère du Saint-Esprit, p. 332, dit: «Le jardin des frères mineurs conventuels s'étendait jadis par delà la nouvelle rue (rue du Curé) jusqu'à celle que l'on appelle «Onckisgâss», où les anciens comtes et ducs de Luxembourg avaient une maison et en icelle faisaient battre monnoye. Ladite rue est étroite et on y voit peu de maisons qui restent, les autres sont en ruines, ou changées en étables.» Il me semble qu'ici, la relation du monastère du Saint-Esprit fasse plutôt allusion à la rue Génistre, où la monnaie se trouvait antérieurement.

L'Atelier monétaire de Luxembourg, réouvert lors de l'avènement des archiducs Albert et Isabelle, puis tombé en chômage en 1619, fut réouvert en 1632, sous le règne de Philippe IV. L'office du maître de la monnaie fut occupé par Liévien van Craywinkel, d'origine anversoise. Mais après son décès, en 1638, l'exploitation fut poursuivie jusqu'à la fin de l'année 1644 par sa veuve et son fils Gilles de Craywinkel. Nous connaissons, par les comptes conservés aux Archives de Bruxelles, la quantité exacte de la production de l'Atelier de Luxembourg.

Nous connaissons également, par ces archives, les noms des autres officiers de l'Atelier, à cette époque: Jean Bosch était «wardein» (gardien de l'atelier-contrôleur), Nicolas Gref, puis Nicolas Florentin furent contre-wardeins, Hans Theuillier, son fils Jean, puis Antoine Ogier exerçaient l'office d'essayeur; enfin Pierre Steynemeulen occupa la charge de graveur de coins.

A partir de 1644, sauf la monnaie obsidionale coulée pendant le siège de 1795, aucune monnaie ne fut plus frappée sur le territoire du Luxembourg.

Sur la Place du Marché-aux-Poissons,

La Maison «À l'Homme Sauvage», disparue

Les historiens se plaisaient à admettre, jusqu'il y a une vingtaine d'années, que les membres les plus importants de la célèbre famille Wiltheim avaient habité une maison appelée «A l'Homme sauvage», sise sur le vieux marché; mais M. l'abbé Steffen vient de prouver récemment qu'ils logaient au nouveau marché, dans la maison déjà décrite du N° 26 du Marché-aux-Herbes.

La famille de Wiltheim est originaire de St-Vith, où elle a rempli pendant plusieurs siècles des fonctions municipales.

Jean de Wiltheim, né à St-Vith en 1558, décédé à Luxembourg en 1636, était greffier du Conseil provincial, il avait épousé Marguerite Brenner de Nalbach, dont il eut une nombreuse postérité. Trois de ses fils entrèrent dans la Compagnie de Jésus, et s'illustrèrent par leurs savants ouvrages, Alexandre, Jean-Guillaume et Jean-Gaspard. Un fils, Eustache, fut président du Conseil provincial, un autre, Jean, avocat près le même corps; deux de ses filles, Claude et Catherine, se firent religieuses, et trois autres, Marie, Marguerite et Dorothée, s'unirent par le mariage à Christophe de Binsfeld, conseiller, à Roger de Bergerot, également conseiller du Conseil provincial, et à Jean de Busbach, assesseur à la diète de Spire. (cf. Neyen, Biographie luxembourgeoise, T. II, pp. 246-256.)

A l'emplacement de l'hôtel de Collart-de-Scherff, et formant le coin de la rue Wiltheim, se trouve aujourd'hui le Musée National. L'ancien hôtel a fourni le noyau central, autour duquel se groupent les dépendances, nouvellement construites. Cet hôtel fut construit à la place de la maison «À l'Homme Sauvage», abattue en 1840.

Du côté opposé, derrière la «Gëlle Klack», il y avait une vieille tour, la 6^e de la première enceinte de 963, qui servait en 1531 et jusqu'en 1736 de dépôt aux Archives du Conseil provincial, puis de prison, jusqu'à sa démolition en 1814. (Würth-Paquet, Engelhardt.)

★

Le Pilori (de Stillchen) au Marché-aux-Poissons

Rappelons que c'était à cet endroit, probablement près de l'ancienne chancellerie, que se trouvait le Pilori. C'était une sorte

d'échafaud (Nic. Majérus) où les criminels étaient exposés en public en signe d'infâmie. Un écriteau faisait connaître au passant le nom de l'accusé et son crime (ou délit). Le peuple l'appelait d'une expression pittoresque «de Stillchen». Il est mentionné dans un certain nombre de records. Les délinquants devaient généralement y rester exposés pendant deux heures.

Le cancan était un collier fixé à un mur généralement pour attacher le criminel au poteau d'exposition.

Les deux piloris de la ville de Luxembourg se trouvaient entre les deux portes de la ville, en direction de l'hôtel de ville, et sur la place du Marché-aux-Poissons.

L'exposition infâmante se pratiquait généralement sur les places du marché, afin que les jours de grande affluence la peine devînt plus pénible pour le délinquant.

Un rapport de l'administration communale, sous le régime français, du 2 ventôse an IV, à l'administration centrale, nous renseigne encore sur les *locaux d'emprisonnement* de la ville:

1° Les «Trois Tours» de la descente de Pfaffenthal servaient à la garde des délinquants en instruction, qui avaient commis des crimes entraînant la peine de mort. Il y avait cinq chambres humides et malsaines.

2° La vieille tour «de la conciergerie», sise à la place du Marché, ne servait plus, après la révolution, comme pénitencier, mais comme demeure des guichetiers. Il y avait une chambre au rez-de-chaussée, inhabitable à cause de l'humidité, et une chambre au premier.

3° Au rez-de-chaussée de la maison communale (maintenant palais grand-ducal) il y avait six chambres ou plutôt réduits humides (cachots) qui servaient de lieu d'emprisonnement des délinquants de la ville et des faubourgs, et qui avaient commis des infractions contre le droit commun. Les chambres formaient trois groupes: Hollande, Neulande, Friesland.

4° Les deux tours carrées du Pfaffenthal, la porte d'Eich et celle des Bons-Malades, ainsi qu'une casemate du fort Olizy étaient réservées aux indigènes, qui avaient résisté aux soldats français et étaient poursuivis comme rebelles.

5° La tour Dinsel, au plateau du Rham, qui, plus tard, fut réservée aux prisonniers de guerre.

Une formalité judiciaire qui trouvait son accomplissement également au Marché-aux-Poissons, et qui a subsisté jusqu'en 1890, c'était la publication des arrêts contumaciaux rendus par la Cour d'Assises. L'arrêt était affiché entre 11 heures du matin et midi à un poteau planté au milieu de la place du marché, par l'exécuteur des hautes-oeuvres et gardé par deux gendarmes.

*

La Maison van der Noot

Le N° 2 de la rue Wiltheim, faisant corps aujourd'hui avec la clinique Saint-Joseph, appartenait jadis à la *famille Van der Noot*.

Les frères Van der Noot, Jean-Laurent et Jean-Nicolas, marchands de draps, furent les fils de Jean-Baptiste-Lambert Van der Noot, originaire de Frisange et de Marie-Barbe Ruter. Dans les registres des anciennes paroisses de la ville de Luxembourg, Jean-Baptiste-Lambert Van der Noot figure comme ayant rempli la charge de maître du métier des drapiers et de foiremaître (les drapiers avaient l'honneur de marcher à la tête des métiers; d'exercer une prépondérance sur les autres corps. Ils fournissaient le foiremaître qui, avec les jurés du métier, exerçait la police et une certaine juridiction à la foire de la «Schobermesse», où il se promenait fièrement portant l'épée et la canne, et suivi de sergents de ville armés de haliebardes.) De nombreux dossiers administratifs municipaux des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles sont remplis de différends et de litiges entre le magistrat de la ville et le métier des drapiers, qui fournissait le foiremaître. Vers 1756, les drapiers prétendent que la juridiction non seulement de la foire, mais de toute la ville est en main du foiremaître. Ils croient pouvoir prouver cette assertion par la lecture de leurs anciens statuts, qui ont été confirmés par tous les souverains du Luxembourg, Jean l'Aveugle, Charles IV, Wenceslas II et leurs successeurs. Il y eut d'innombrables contestations, et il en résulta un procès qui ne se termine réellement qu'à la suppression des corporations, en 1797.

Jean-Laurent Van der Noot, né à Luxembourg en 1754, y est décédé en 1806. Il avait contracté mariage en 1768 avec Marie de Verniolles, fille des époux Marc-Antoine de Verniolles de Krackelshof.

Jean-Nicolas Van der Noot, né à Luxembourg en 1759, épouse en premières noces en 1784 Marg.-Thérèse Namur et en secondes

noces en 1801 Marie-Madeleine Namur, filles de Jean-Pierre Namur, marchand et baumaître, décédé à Luxembourg en 1822.

Les frères Van der Noot furent les proches parents de Jean-Théodore Van der Noot, vicaire apostolique, né à Luxembourg en 1769, et y décédé en 1843. Les descendants Van der Noot ont laissé des alliances dans les familles suivantes: Débické, Keuker, Maréchal-Hencké, Servais-Bailleux, Settegast, Wirion de Luxembourg. (cf. Adam-Even, Généalogie de la famille Van der Noot.) Après la famille Van der Noot, les familles suivantes habitèrent cette maison, aujourd'hui transformée et englobée: Vincent Coster et Jeanne Schlinck, négociants; Augustin-Alexandre Moreau, auparavant bonnetier à Troyes, qui y exploitait une fabrique de tricots; Jean Holbach; les époux Schmit-Gronimus, et Mademoiselle Constance Michaélis. (A. Rupprecht, L. M.)

★

Le N° 4 de la rue Wiltheim subsiste aujourd'hui entièrement dans son apparence baroque du XVII^e siècle. Oeils-de-boeuf, porte d'entrée avec le fronton caractéristique rompu du style baroque, tout porte l'empreinte d'une époque reculée.

Les propriétaires successifs furent: Charles, puis Antoine Larue, tanneurs, Henri Hintgen, Guillaume Schmitz.

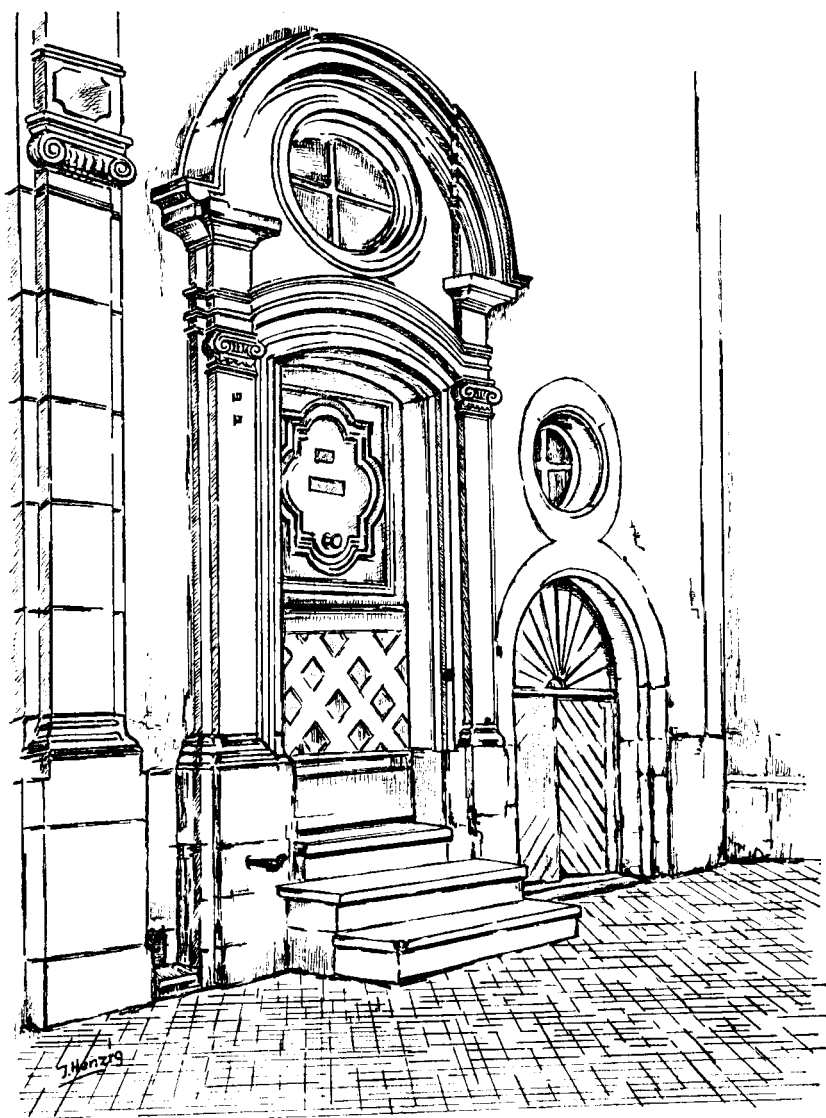
Entre ce vieil exemple du style baroque à Luxembourg, et la maison contiguë, le N° 6, se trouve l'entrée du «Sch'ésslach».

Une ordonnance du Conseil provincial de 1637 relative à la propreté des rues, fait mention dans les termes: bey dem Scherersloch. Selon la tradition, c'est à cet endroit que débouchait l'antique voie romaine, le «Kiém».

Dans la cour, une arcade et deux têtes de forme antique, encastrées des deux côtés dans les vieux murs, appellent l'attention.

★

Le N° 8 de la rue Wiltheim présente également quelques particularités: Jean-Baptiste Reis, y était en 1794 aubergiste et marchand de tabacs. D'après les almanachs de poche, pour la période de 1796-1816, les messagers des services de diligences de Vianden, d'Echternach, de Neuerbourg et de Bitbourg y descendaient. Catherine Reis,



Façade baroque du N° 4 de la rue Wiltheim

(Dessin: Jean Henzlg)

fille de J.-B. Reis, épousa en 1810 M. Charles-Borromée Simonis, originaire d'Arlon, géomètre et vérificateur de cadastre, juge de paix à Luxembourg; de ce mariage naquirent Jeanne-Marie-Françoise Simonis, qui épousa en 1839 Jean-Pierre Michaélis, professeur, puis directeur de l'Athénée. Il est décédé à Luxembourg en 1867; et Mathias-Charles Simonis, avocat, membre de la chambre législative de 1854-1856, conseiller communal, échevin et bourgmestre de la ville de Luxembourg de 1848 jusqu'à sa mort en 1875.

Un bel ornement en fer forgé, au-dessus de la porte d'entrée, montre les initiales K-M, Kauffmann-Michaélis, d'après la famille à qui appartient l'immeuble jusqu'au 1^{er} février 1893, où M. Mathias Kauffmann, receveur de l'enregistrement, y est décédé.

Une tradition de la famille Kauffmann-Michaélis rapporte que l'immeuble appartenait anciennement comme refuge à une congrégation religieuse.

★

L'ancienne Maison Würth-Paquet

Une des vieilles maisons de ce quartier, qu'on imaginait volontiers interchangeable, s'est vue restaurer récemment; on a abattu l'escalier hors-oeuvre, qui empiétait sur le trottoir et qui était encore l'unique témoin de la différence de niveau qui existait jadis sur cette place, fait qui la rendait pendant longtemps inaccessible aux voitures.

On a rejeté la porte d'entrée à l'arrière du bâtiment, et il faut dire que ces transformations ont changé favorablement l'aspect de la vieille bâtisse, tout en gardant ses dispositions primitives.

La tourelle à l'arrière, visible maintenant, qui forme escalier, donne une note archaïque à la vieille demeure, et il est très possible qu'Alphonse Rupprecht ait raison en admettant que sa construction doit remonter au XVI^e siècle.

Elle possède encore aujourd'hui une cuisine spacieuse et une belle cheminée ancienne à colonnes massives au premier étage.

De nombreux auteurs se sont intéressés à cette vieille demeure: citons J.-P. Biermann: *Notices sur la ville de Luxembourg*; De Muyser: *Les rues de Luxembourg au XVI^e siècle*; et surtout M. Würth-Paquet, qui habitait cette maison vers le milieu du siècle dernier.

Il est certain que Mathias Birthon l'occupait au cours du XVI^e siècle. Ce fut lui qui avait établi la première imprimerie à Luxembourg, suivant permis d'imprimer lui octroyé par lettre patente du roi Philippe II, en date du 10 avril 1598. Birthon, échevin de Luxembourg en 1598 et 1599, né probablement en cette ville comme fils de Hubert Birthon, lui-même échevin en 1572, est décédé à Luxembourg en 1603 ou 1604. La Bibliothèque Nationale possède heureusement encore quelques uns des produits de la presse de Birthon, de cette première officine de la ville, dont la veuve continua l'exploitation, probablement jusqu'en 1618. (Cf. Neyen, *Biographie luxembourgeoise*; Würth-Paquet, *Notes relatives à l'introduction de l'imprimerie dans la ville de Luxembourg*, P. S. H. 1846.)

Au début du XIX^e siècle, notre immeuble fut habité par Mathieu-Lambert Schrobilgen, avocat et pamphlétaire habile, puis vers le milieu du siècle, par M. François-Xavier Würth, dit Würth-Paquet, qui avait contracté mariage en 1827 avec Catherine Paquet.

Docteur en droit, avocat au barreau de Luxembourg, régent de langue hollandaise à l'Athénée, Würth-Paquet est surtout connu comme historien et fondateur en 1845, de la Société pour la Recherche et la Conservation des Monuments Historiques, plus tard (1867) Section Historique de l'Institut Grand-Ducal. Auteur de nombreux ouvrages d'érudition et d'histoire, il convient de citer particulièrement la «Table Chronologique des Chartres et Diplômes relatifs à l'Histoire de l'Ancien Comté de Luxembourg», qui s'étend sur de nombreux volumes des Publications de l'Institut, Section Historique.

Mais les activités de ce grand homme ne se bornaient pas à son travail inlassable de pionnier, de père de l'histoire luxembourgeoise. Il fit une carrière rapide et brillante dans la magistrature: nomination aux charges de directeur de la Justice, en 1853, puis de directeur général de l'Intérieur, en 1857. M. Würth-Paquet cumula ces charges absorbantes avec celle de président de la Société Historique, dont il fut un des membres les plus enthousiastes. Il est mort le 4 février 1885 dans cette maison qui est encore aujourd'hui appelée maison Würth-Paquet d'après un de ses habitants les plus illustres.

*

La Maison «Ennert de Steiler», «Maison des Arcades»

2, rue de la Loge

M. Henry de la Fontaine, dans une étude publiée en 1916, lui donne la dénomination de «maison des piliers». Le porche voûté qui

y donne accès se compose de 4 piliers massifs et de cinq arcades simples, dont trois de front et une de chaque côté. La pierre de voûte de l'arcade latérale porte le millésime 1691. Une terrasse avec balustrade aménagée sur la voûte, trois étages, dont les fenêtres du premier sont au nombre de trois, à deux compartiments chacune, partagées par des meneaux en pierre, sont juxtaposées et ont des linteaux en pierre munis de motifs d'architecture de style gothique (tardif) d'un travail très fin. A droite et à la hauteur des fenêtres se trouve une «chapelle gothique», avec des sculptures à jour abritant un groupe de trois, représentant Sainte-Anne, la Vierge et l'Enfant, dit en allemand «Selbdritt-Gruppe». La partie de la maison tournée vers la rue de l'Eau montre une grande fenêtre à meneaux et croisillons en pierre et d'autres baies qui portent le cachet d'une époque lointaine. — Tout cet immeuble a été restauré de la façon la plus intelligente, vers le milieu du siècle dernier par l'architecte de l'État, Charles Arendt. —

La maison passe pour être la plus ancienne de la ville et pour avoir servi d'hôtel de ville du temps de Sigefroi. (Engling-Engelhardt.) M. de la Fontaine, dans l'étude signalée au début, doute qu'elle ait passé les temps désastreux des XV^e et XVI^e siècles sans subir de sérieux dommages. Les Français, après le siège de 1683-1684 y avaient logé un corps de garde, et ce seraient eux qui auraient construit la colonnade actuelle. Mais bien avant, la maison portait le même nom qu'aujourd'hui. La colonnade en a donc remplacé une autre, peut-être tombée de vétusté. — Nous avons déjà signalé que Jean Chalop, prévôt de Luxembourg, a succombé en héros devant la maison des arcades, alors qu'armé d'un pieu, il fonçait sur les Bourguignons de Philippe le Bon, en 1443.

De nombreux autres événements mémorables pour la ville se sont passés devant les arcades.

★

Et voici des documents sur deux très anciennes auberges du vieux marché:

Auberge «À l'Ange»

rue de la Loge, citée dès 1456

On cite assez tôt déjà la maison «A l'Ange» (Zum Engel). Dans un document du 1^{er} avril 1456, nous lisons: «syn grosses hauss uff dem alden mart, genannt zu dem Engel».

Cette auberge était située dans la rue de la Loge actuelle (entre «l'enfer», descente du Grund). N. van Werveke cite un document du 20 février 1491, où une auberge à l'ange est nommée: «gelegen auff dem Markt zwischen dem neuen Haus unter den Arkaden, und dem Weg, in den Breitenweg führt».

A cette auberge appartient également une étable, que cite un autre texte de 1469: «Nicklaiss von Bourscheydt, ältester Sohn von Herrn Johann von Bourscheydt, verzichtet auf... neben Heinrich Lulches husse und des wirtz stalle in der hellen...»

★

Auberge «Au Cheval Blanc», au vieux marché

Déjà dès 1541 les actes démontrent l'existence d'une auberge «Au Cheval Blanc», située sur le vieux marché. En 1655 l'hôte en était un italien, Antoine «Ramschan» (Ramciani).

Le recensement de 1688, que j'ai déjà mentionné, riche en renseignements sur les anciens immeubles et habitants de la ville, indique comme sise «à la Paroisse St-Michel» l'«hostellerie du Cheval Blanc», et tenue par Marc-Antoine Via (gendre de Ramciani) avec ses neuf enfants, sa femme, son valet, ses deux servantes «et la chèvre à l'étable». L'emplacement de cette ancienne et respectable taverne correspond au café appelé aujourd'hui «Beim Misch» (L. Wirion), d'ailleurs, tradition et rappel historique, le café avait adopté il y a quelques années une belle enseigne «Au Cheval Blanc», mais l'a de nouveau abandonnée pour des raisons inconnues. C'est là un fait regrettable.

★

RUE DE LA LOGE

Certaines vieilles bâtisses de la *rue de la Loge*, ruelle qui permet encore de se faire une idée de l'étroitesse des rues au cours du moyen âge dans ce quartier de la vieille ville, ont conservé leurs particularités et, sinon restaurées au cours des années, ont conservé dans l'intérieur de leur corps beaucoup de parties très anciennes.

Citons par exemple la *maison à la tourelle*, dite «am Tîrchen», qui est le N° 8 de notre rue:

Henri Schambourger l'avait acquise dans la première moitié du XIX^e siècle, et y avait installé un débit de boissons, qui a été maintenu par sa famille et ses descendants pendant de nombreuses décades. Thérèse Schambourger, sa fille, avait épousé Jean Knebgen; veuve elle continua longtemps l'exploitation d'un restaurant où nos ancêtres allaient déguster le «gras-double» et de nombreuses autres spécialités luxembourgeoises. Une soeur de Madame Knebgen avait épousé M. Henri Funck, brasseur à Neudorf; un frère, Louis Schambourger, s'était établi à Luxembourg comme libraire et imprimeur; il est mort à Strasbourg en 1890. Un autre frère Jérôme-Jean-Baptiste, entra en 1813 dans le corps des chasseurs luxembourgeois; nommé lieutenant en 1853, il commanda ensuite pendant plusieurs années le détachement des chasseurs à Walferdange.

Des deux côtés de l'ancienne maison Schambourger se trouvaient jadis des passages libres, qui formaient cul-de-sac; la belle tourelle (aujourd'hui c'est une échaugette, pour parler au sens de l'architecture, puisqu'une tour prend son départ à partir du sol) fut emmurée en partie; elle se dressait à l'angle du bâtiment et avançait dans le passage. En entrant dans le couloir, on voit les masses de maçonnerie qui englobent un quadrant de l'ancienne tourelle; ces châgements durent être opérés pour permettre aux maisons voisines qui sont venues s'apposer à l'immeuble N° 8, de bâtir un mur mitoyen. (P. Medinger.)

*

Le N° 3 de la rue de la Loge fut anciennement habité par la famille Tandel.

Daniel Tandel, marchand, fut le père de Charles-Nicolas Tandel, celui-ci époux d'Anne Couturier, fille du pharmacien Couturier.

Neyen cite les deux fils des époux Tandel-Couturier: Charles-Antoine, né à Luxembourg en 1801, professeur à Echternach et à Bréda, puis inspecteur principal de l'enseignement primaire dans le Luxembourg belge. Nicolas-Emile Tandel, né à Luxembourg en 1804, décédé à St-Trond-lez-Paris en 1850.

Du côté du «Breitenweg», l'ancienne maison Tandel recèle encore quelques particularités; elle porte entre le premier et le second étage taillée dans un parpaing, l'inscription: D. Tandel, année 1784.

Les propriétaires suivants avaient fait poser, entre le deuxième et le troisième étage, l'inscription: Renouvelé en 1901. Des ancrs de construction forment le millésime 1862.

Rappelons à cette place, puisque nous nous sommes proposé de faire un peu l'histoire de la profession médicale dans la ville de Luxembourg, que les docteurs Dutreux habitaient la maison Tandel, au cours et vers la fin du XVIII^e siècle:

Dutreux Georges, né à Grevenmacher en 1745, chirurgien, domicilié à Grevenmacher, vint tous les vendredis à Luxembourg; il repartit le dimanche après et logeait «Au Duc de Lorraine»; il décéda à Grevenmacher en 1813.

Son fils, Dutreux Jacques, né à Grevenmacher en 1767, docteur en médecine, exerça d'abord à Grevenmacher, puis vint s'installer à Luxembourg dans la maison Tandel; il fit gratuitement le service de médecin des pauvres, à Luxembourg, jusqu'en 1813. Il y est décédé en 1823.

Dutreux Charles-Dominique, né à Luxembourg en 1795, fit ses études de médecine à la faculté de Louvain; il habitait d'abord à Remich, puis il transféra son cabinet à la rue de la Loge à Luxembourg. Il est décédé à Wiesbade, en 1835.

*

L'ancienne Maison Corporative des Merciers

La maison qui abrite aujourd'hui la loge maçonnique, fut l'ancienne *maison corporative des merciers*.

Dans ce très bel immeuble du XVII^e siècle était logé le Dr Guillaume Labbe, qui, au début du XVIII^e siècle, fut, d'après le Dr Neyen, premier médecin des pauvres de la ville de Luxembourg et qui fut nommé à ces fonctions par les États du pays d'archevêché de Luxembourg. Le Dr Neyen se trompe certainement, puisque nous avons des documents officiels des XVI^e et XVII^e siècles, où des médecins de la ville furent appelés officiellement médecins des pauvres:

1667, 22 décembre: «Ordonnance du Conseil provincial de Luxembourg commettant la direction et l'inspection de l'hôpital de Luxembourg, à trois procureurs, savoir, le conseiller Louis de la

Neuveforge, l'échevin André Bauer, à l'adjonction du médecin Dumont:

L'Hospital de cette ville . . .

à l'adjonction de Lambert Dumont, docteur en médecine, et autorise avec l'inspection et direction dudit hospital, de voir les pauvres de la ville . . .

Et 1679, 22 septembre:

Nomination de Pierre Viten, docteur en médecine, aux fonctions de médecin ordinaire de la ville et de médecin des pauvres.

. . . que comme par le trépas de feu Dr Lambert Dumont, médecin ordinaire de cette ville et médecin des pauvres, la dite charge est venue à vaquer . . .

nomme le Dr Pierre Viten . . . depuis vingt ans en deçà qu'il en at fait ici la pratique et en donne des marques . . . comme médecin ordinaire et des pauvres de cette ville . . . traicter les pestiferez . . ., les pauvres suivant leurs moyens, et facultés, ou par charité . . . etc.»

Qu'on me pardonne cette parenthèse, mais j'ai dû fournir les preuves que l'office de médecin des pauvres existe dans cette ville au moins depuis le XVII^e siècle.

Le fils du Dr Labbey, Jean-Baptiste Labbey, fut conseiller au Conseil provincial et procureur général à Luxembourg. Sa veuve, née Marie-Catherine Bénus, née à Luxembourg en 1723, y est décédée dans cette maison en 1811. Jean-Baptiste Labbey avait épousé en 1728, en premières noces Angélique Eyden, fille de l'avocat J. P. Eyden; 8 enfants étaient nés de ce mariage, suivant les registres paroissiaux de la paroisse St-Michel. L'acte de naissance de Charles-Antoine-Joseph Labbey cite comme parrain le baron du Prel d'Erpeldange. C'est probablement lui qui avait été nommé curé-doyen de Wiltz, le 13 nivose an XI (3 janvier 1803), mais qui mourut avant de reprendre ses fonctions.

La façade de l'ancienne maison des merciers se signale aux regards par ses contours réguliers; deux portes d'entrée, dont une est aujourd'hui condamnée. Ses larges baies à petites vitres, un cartouche en pierre et des traces d'autres ornements, font de ce bel ensemble très bien conservé un des plus beaux hôtels du XVII^e siècle qui sont restés à la ville.

Les appuis de fenêtre en fer forgé ont été transférés au N° 4 de la rue de la Boucherie.

Une ordonnance du 12 décembre 1675, en parlant de la rue où cette maison est située, dit: rue du Kramerhaus. Ce document nous permet donc, si ce n'était déjà pas si évident par le style, de conclure que la construction en remonte au XVII^e siècle.

Parmi les anciens corps de métiers de la ville de Luxembourg, la corporation des merciers fut une des plus aisées, et fut la seule à posséder une maison de réunion propre. Les autres, plus modestes ou moins bien situées, se réunissaient généralement près des remparts, ou aux cloîtres des Cordeliers ou des Dominicains.

Ce n'est que vers la fin de l'ancien régime, donc vers la fin même de l'existence et de la légalité des maîtrises, qu'il fut accordé à toutes les corporations de se réunir au deuxième étage de l'hôtel de ville, où une salle était réservée pour les assemblées et les sessions des treize maîtres.

L'ANCIEN COUVENT DES DOMINICAINS

L'ordre des Frères-Prêcheurs de Saint-Dominique fut appelé à Luxembourg, en 1292, par Henri VII, comte de Luxembourg, et sa mère, la comtesse d'Avesnes.

D'abord établis au pied du château des comtes de Luxembourg, à Clausen, où se trouve la propriété Wilhelm, le couvent y construit ayant été mis en ruines, en 1543 par les Français, d'ailleurs en même temps que le château et l'ancienne abbaye de Munster, les Dominicains allèrent habiter d'abord une petite maison qui avait été mise à leur disposition, près de l'église Saint-Michel. Ce fut là une période très difficile pour l'ordre, car ils n'avaient pratiquement rien sauvé de leur ancien prieuré de Clausen, sauf quelques objets de culte.

Ils réussirent, de 1596 à environ 1630, de devenir desservants de l'église de la Trinité, qui appartient alors à la Congrégation de Notre-Dame. Entretremps, en 1627, les Dominicains firent acquisition de la maison de Wiltheim (A l'Homme Sauvage), située sur la place du vieux marché; de plus, ils reçurent en dotation deux immeubles au-dessus de l'église Saint-Michel, dont l'un appartenait aux Soeurs

Dominicaines de Marienthal, et l'autre était probablement la maison citadine du seigneur d'Useldange.

Ils devinrent desservants de l'église Saint-Michel en 1633, et quarante ans plus tard, le prieur de l'ordre Lucas Neunheuser, put faire construire, à l'endroit des deux maisons mentionnées, le nouveau cloître des Dominicains (Kreizgank).

Les ancrs de construction, aux divers corps de bâtiment, semblent indiquer les dates successives du redressement matériel de l'ordre des Frères-Prêcheurs. Ils forment, au corps de devant, situé du côté de la cour, les millésimes 1630 et 1695; à l'aile droite du même côté, celui de 1761. Le couvent fut agrandi en 1658 et 1670. Le cloître (dit Kreizgank) date de cette même époque de 1670.

Nous avons déjà mentionné que le 3 avril 1633, les Dominicains reçurent des archidiacres de Trèves l'investiture de la paroisse de Saint-Michel, desservie par eux jusqu'à la suppression de l'ordre en 1795. La paroisse et l'église de Saint-Michel en ont conservé jusqu'à ce jour les dénominations de cloître et de l'église des Dominicains.

En 1795, nos religieux, comme tant d'autres frères en religion, durent abandonner le couvent qui fut assigné comme dépôt au douzième régiment des hussards, puis vendu par le gouvernement républicain à divers particuliers. En 1861 le corps des bâtiments ayant formé l'ancien couvent fut acquis par l'Association des Soeurs de Charité de Saint-François-d'Assise, fondée à Luxembourg en 1850 par Mademoiselle Anne-Elisabeth du Faing d'Aspremont.

L'ÉGLISE SAINT-MICHEL

Le 5 septembre 987, l'archevêque Egbert de Trèves consacra solennellement à la demande de Sigefroi II (Kunuz) et de son épouse, une église et une chapelle au château de Luxembourg. «... rogatu illustris viri comitis Sigifridi, deoque devote Hathawych, eius coniugis».

Cette église se trouvait à l'emplacement de l'actuelle église Saint-Michel, au pied du plateau de l'ancienne ville haute.

Il n'y a pas de doute qu'il s'agisse là des origines de l'église dont nous parlons.

Pendant que les Dominicains habitaient Clausen, jusqu'à la fin du XV^e siècle, on ne trouve pas de relations certaines de l'église. Son nom est cité seulement en 1509, alors qu'avec 180 maisons de la ville, elle fut la proie d'un incendie. Cyprien Merjai, dans son «Voyage Curieux», relate un dystique barbare qui avait rapport à ce fait:

«Anno millesimo quingentoque nonoque
Lutzemburg Juni fine cremata fuit.»

La reconstitution de l'église fut parfaite seulement en 1519, et sans doute la peste, qui avait sévi en 1514, et qui réclamait journellement de 40 à 50 victimes, fut la cause du retard de cette reconstruction.

Ce millésime de 1519 se trouve dans une pierre angulaire de l'église, située dans la voûte, environ au niveau de la seconde travée de la nef. Avec l'incendie de 1509, les temps malheureux semblent avoir commencé pour l'ancien sanctuaire. En 1541, il y eut une guerre entre Charles-Quint et le roi de France, François premier. Le duché de Luxembourg connut tous les affres de la guerre. La ville de Luxembourg fut à deux fois prise et reprise par les Espagnols. Charles Quint, sous le prétexte de fortifications plus efficaces de la ville, ordonna de détruire le château, le cloître des Bénédictins d'Altmünster ainsi que le couvent des Dominicains à Clausen.

En 1633, reprise de l'église par les Dominicains. En 1679, le toit du sanctuaire fut détruit par un incendie, et la partie ouest (entrée actuelle) fut sérieusement endommagée. Reconstruction presque immédiate, dont la tour actuelle est encore le témoin.

Vers 1683, pour la Noël, la ville fut bombardée par les troupes de Louis XIV, sous Créqui; nouvel endommagement sérieux, dont il reste des traces. De 1798 à 1803 l'église avait été affectée par le gouvernement de la République sous le nom «d'Edifice destiné aux réunions publiques, et de temple décadaire», et fut rendue au culte le 28 mars 1803.

Grâce à la sollicitude du curé-doyen Haal, la maison presbytérienne et la sacristie ont été construites en 1886-1887. La statue de Saint-Michel, qui ornait autrefois le portail, fut remplacée par vétusté, en 1880. Lors de l'entrée des républicains à Luxembourg, en 1796, les signes extérieurs du culte furent supprimés, mais curieusement la statue de Saint-Michel ne fut nullement dérangée. Les Républicains y voyaient l'image de la révolution: la balance tenue par le Saint

symbolisait pour eux l'égalité, le dragon sous ses pieds la noblesse terrassée et le clergé, le glaive dans ses mains la vengeance de la République, la coiffure, le bonnet phrygien des républicains.

L'intérieur de l'église, de forme irrégulière, offre un spécimen typique du gothique tardif, avec nefs à multiples nervures.

Rappelons encore que le maître-autel et les deux autels latéraux proviennent de l'église de la Congrégation (temple protestant actuel) tandis que le tableau au centre du maître-autel provient de l'ancienne église des Jésuites, qui est la cathédrale actuelle. D'après P. Medinger, ce tableau a été exécuté par un père jésuite dans le style de Rubens. Les statues en bois de Saint-Augustin et de Saint-Pierre-Fourier, qui se trouvent à côté du maître-autel, proviennent également de l'église de la Congrégation et ont été exécutées par le sculpteur luxembourgeois Barthélemy Namur (XVIII^e siècle).

L'orgue, enfin, provient de l'ancienne église des Récollets ou Cordeliers, qui se trouvait sur la place Guillaume.

L'église possède encore des ex-voto du XVIII^e siècle.

Rappelons enfin qu'après la guerre, la façade de l'église a été restaurée, et que l'appareil visible, non recouvert par un crépi quelconque, accentue le cachet d'ancienneté de ce vénérable sanctuaire.

COMMENT L'ANTIQUE CHÂTEAU DE LUXEMBOURG ET DEUX CLOÎTRES CÉLÈBRES DISPARURENT AU COURS DU XVI^e SIÈCLE

Une place forte du renom de la forteresse de Luxembourg a dû subir, au cours des siècles, des remaniements incessants, des «modernisations» répétées; l'antique castel bâti probablement par l'empereur romain Galien, au III^e siècle, puis repris par Sigefroi-le-Fondateur, a dû céder aux exigences stratégiques vers le milieu du XVI^e siècle, ainsi que d'ailleurs deux établissements religieux de renom, blottis aux flancs du vieux manoir de Luxembourg.

Ces «exigences stratégiques» ont coûté à la ville de Luxembourg un des monuments historiques les plus vénérables de son passé! Charles-Quint, empereur, roi d'Espagne et duc de Luxembourg, mena

de nombreuses guerres, surtout contre la France, les Turcs et les Protestants.

Cinq grandes entreprises militaires opposèrent le bloc de Habsbourg à la France. Le Luxembourg ne fut sérieusement touché qu'au cours de la quatrième de ces entreprises, en 1542 et 1543, où François Premier, revendiquant le titre de duc de Luxembourg, nom qui avait jadis été attribué à son rival lors du baptême, visait, en occupant le Luxembourg, de faire une jonction avec les Protestants, ses alliés de l'heure. L'entrée du prince Charles d'Orléans dans la capitale, en 1542, s'effectua sans coup férir; les querelles entre les légions françaises et les auxiliaires allemands le forcèrent de se retirer tout aussi rapidement, à la venue de René de Nassau, lieutenant de Charles-Quint.

Mais, l'année suivante, en 1543, le duc d'Aumale amena une formidable artillerie pour réduire la place, qu'il dut recéder quelques mois plus tard aux impériaux.

C'est au cours de ce second siège qu'un fait regrettable entre tous se produisit: le vieux manoir des comtes et ducs de Luxembourg fut détruit et ruiné complètement, manoir bâti sur le rocher du Bock, qui, depuis l'accès au trône du Saint Empire allemand de ses propriétaires, n'était devenu qu'un simple pied-à-terre, puis le siège des gouverneurs du pays, après l'extinction de la vieille dynastie et l'occupation par la Bourgogne et l'Espagne.

Toute la situation topographique du Bock s'est modifiée après cette catastrophe de 1543, qui a marqué une recrudescence des luttes acharnées entre Charles-Quint et François Premier.

Voyons ce que le vieil historien du Luxembourg, le Père Berthollet, raconte sur cet incident dans son style châtié et parfois emphatique.

«On représenta à l'empereur (qui était sur les lieux) que pour conserver la capitale, il fallait détruire le faubourg de Clausen, l'abbaye de Notre-Dame (Vieux-Munster) et l'ancien château, dans la crainte que les ennemis ne s'en emparassent, pour se rendre plus facilement maîtres de la ville. Charles-Quint ayant approuvé ces raisons, on chargea Georges de Larochette d'en exécuter le projet, ce qu'il fit en mettant le feu à l'abbaye et aux faubourgs. Ils furent réduits en cendres, et, en peu d'heures, on fit sauter les murs du château.»

Voilà Clausen, le château et l'opulent monastère de Munster convertis en un immense amas de décombres, et ce en peu d'heures.

C'était un commencement bien lugubre de la guerre (Ulveling). Les Français, en faisant bientôt après le blocus de la ville, sous la conduite des ducs de Guise et d'Orléans, y mirent également du leur, en détruisant de fond en comble l'ancien couvent des Dominicains, installé aux pieds du château (à peu près à l'emplacement du jardin Wilhelm à Clausen).

Les décombres de 1543 ont servi, puisqu'il fallait bien de nouveau utiliser un emplacement si favorable au point de vue stratégique, à la construction de nouveaux ouvrages défensifs établis sur le Bock, en 1547-1549, sous le gouvernement de Marie d'Autriche, soeur de Charles-Quint.

Cet ancien fortin, réalisé par l'art militaire des Espagnols, avait subsisté jusqu'en 1684; il fut alors détruit en grande partie par les attaques de Vauban; mais, au lendemain de la prise de la ville par les armées de Louis XIV, Vauban répara le Bock en s'inspirant des nécessités nouvelles. C'est à cette époque que l'on fit sauter les rochers à la mine, ce qui en fit une falaise abrupte.

La plus grande puissance du Bock et de ses fortifications fut rétablie sous le règne de Marie-Thérèse. De 1737 à 1746 on exécuta d'énormes travaux souterrains, sous la direction du général de Bauffe, avec la construction du pont du château, et des trois autres ponts du Bock, qui devaient remplacer les anciens pont-levis en bois, dont l'entretien était très coûteux. Ainsi encore, la construction des casemates fut amorcée en 1744, et terminée quelques années plus tard.

Enfin, tous ces ouvrages significatifs ont été, en partie du moins, détruits et démolis aux mois de juin, juillet, octobre et décembre 1874, lors du démantèlement forcé de l'ancienne forteresse de Luxembourg, pour satisfaire à la lettre de l'avenant du Traité de Londres de 1867, et pour enlever tout caractère stratégique et guerrier à la place.

La valeur militaire des anciens bastions et fortins de Luxembourg, en 1867, était d'ailleurs depuis longtemps devenue problématique, et une soumission moins stricte et moins timorée à la lettre du traité de neutralisation, eût pu sauver à la ville et au pays entier un joyau touristique de première grandeur!

Quelles furent les destinées des deux établissements religieux détruits par la rigueur de la guerre, en 1543?

L'abbaye bénédictine de Vieux-Munster, établie durant des siècles sur le plateau qui conserve encore aujourd'hui ce nom,

s'installa, après la destruction, au faubourg du Grund. Elle y fut entièrement reconstruite en 1620 et adopta dorénavant le nom de Nouveau (Neu-) Munster.

Lors du siège de la ville en 1684, par Louis XIV, le monastère fut de nouveau détruit, et les moines se retirèrent dans leur refuge de la ville haute (établissement plus tard cédé aux Dames Chanoinesses de Notre-Dame (Sainte-Sophie). Les conventuels de la règle bénédictine demeurèrent dans leur refuge jusqu'à ce que les nouveaux bâtiments fussent achevés et consacrés (1691). En 1720, encore, le monastère fut considérablement agrandi. Pendant la révolution française, l'abbaye fut sécularisée et ensuite vendue, pour devenir enfin l'hôpital de la garnison.

En 1863, on érigea le nouvel hôpital, le grand bâtiment disgracieux situé à côté de l'ancien couvent, qui, depuis, est devenu la prison des criminels.

Les Dominicains, délogés de leur ancien cloître qui leur appartenait depuis 1292, allèrent habiter, jusqu'en 1594, une très modeste bâtisse située près de l'église Saint-Michel. (Voir en haut.)

★

L'ancienne demeure de Marie Zorn, bienfaitrice

La vieille maison qui vient d'être abattue, tout près du promontoire du Bock, pour y loger les bâtiments destinés au Conseil d'État, maison qui contenait naguère la Banque Werling & Cie, et était la propriété de la famille Dumont, avant son acquisition par l'État en vue de destruction; cette maison est riche de souvenirs et de faits touchants concernant l'histoire de la ville.

L'avant-dernier propriétaire, M. Ferdy Werling, m'avait confié des notes et plans, desquels il résultait que les substructions du terrain du jardinet adossé à la maison cachaient les vestiges d'une des premières tours d'enceinte de la ville. Cette hypothèse, si intéressante qu'elle soit, est devenue complètement invérifiable par le remous du terrain et la construction d'un immeuble à trois étages.

Voici la note de M. Ferdy Werling: «Dans les soubassements de l'annexe à cette maison, on a découvert, vers 1890, un reste bien conservé d'une tour servant de réservoir d'eau pour une pompe.»

Or, d'après N. van Werveke, une tour de la première enceinte se trouvait à peu près dans le jardin Werling. Vers 1895 on procéda au nettoyage du puits (A sur le plan); à cette occasion on trouvait un couloir et une tour. D'après van Werveke: l'enceinte faisait un coude, pour remonter la côte du Pfaffenthal, au-dessus du «Neuenweg». Sans toucher les trois-tours, elle suivait, à partir de celles-ci, les bords du rocher jusqu'au pont du château, flanquée sur ce parcours de 4 tours, dont la dernière se trouvait près de la maison Werling. (van Werveke, Finances de la ville sous Philippe le Bon, P. S. H.)

Malheureusement cette importante trouvaille de M. Ferdy Werling est devenue invérifiable par les constructions.

Cette maison très ancienne, maintenant détruite, avait aux XVI^e et XVII^e siècles servi temporairement de refuge aux soeurs hospitalières du Grund. Elle avait été léguée à ces religieuses, par testament de Marie Zorn, en date de 1672 et 1678.

Marie Zorn, née à Luxembourg comme fille de Jean Zorn, avocat au Conseil provincial, et de Louise de Marche, possédait une fortune assez considérable, et, ce qui est mieux, l'employait bien.

Elle en utilisa la majeure partie en faveur de l'hospice civil de sa ville natale. Pour porter à Luxembourg une organisation hospitalière efficace elle fit venir d'Aix-la-Chapelle en 1671 des soeurs hospitalières de Sainte-Elisabeth et leur abandonna sa maison au Marché-aux-Poissons.

L'année suivante, elle offrit également de charger les soeurs du service intérieur de l'hospice du Grund; cette offre fut acceptée par les pouvoirs publics et en 1672, la congrégation s'installa dans cet établissement, qu'elle dessert encore aujourd'hui. L'hospice Saint-Jean, fondé en 1309 par l'empereur Henri VII, a été transféré en 1843 dans l'ancien couvent des Urbanistes, bâti en 1690, après que le cloître des Clarisses eût été détruit par Louis XIV. D'abord, on n'y soignait que les maladies repoussantes, gâle etc. Mais bientôt il devint un service de clinique générale.

Marie Zorn est décédée à Luxembourg, en 1691, et a été inhumée dans la tombe familiale à Saint-Michel.

La prison des femmes est aujourd'hui installée dans les bâtiments de l'ancien hospice du Grund. Une inscription au-dessus de la porte d'entrée rappelle la fondation par Henri VII, et les bienfaits de Marie Zorn.

*

L'ancien Hôtel des de Feller

L'autre maison en face de l'église Saint-Michel est aujourd'hui la clinique Saint-Joseph. C'est l'ancienne demeure des de Feller.

Un escalier en pierre, très vieux, en son origine, mais modernisé en 1911, conduit à l'entrée principale, de style baroque, formée de deux pilastres avec fronton rompu, décoré des armes de la famille de Feller. Dominique Feller, à qui appartenait la maison au début du XVIII^e siècle, et qui l'a probablement construite, fut secrétaire-greffier au Grand Conseil de Brabant, capitaine et prévôt de la ville d'Arlon. Il est né à Septfontaines en 1696 comme fils de Michel Feller, official. Il avait été annobli pour services rendus par lettres-patentes de l'impératrice Marie-Thérèse, en 1741. Il fut le père de trois enfants, dont Marie-Elise de Feller, née à Luxembourg en 1733, François-Xavier de Feller, né à Bruxelles en 1735, et Antoine-Xavier de Feller, né à Luxembourg en 1736.

François-Xavier entra dans la compagnie de Jésus et il a illustré son nom par un grand nombre de publications; il est mort à Ratisbonne en 1802.

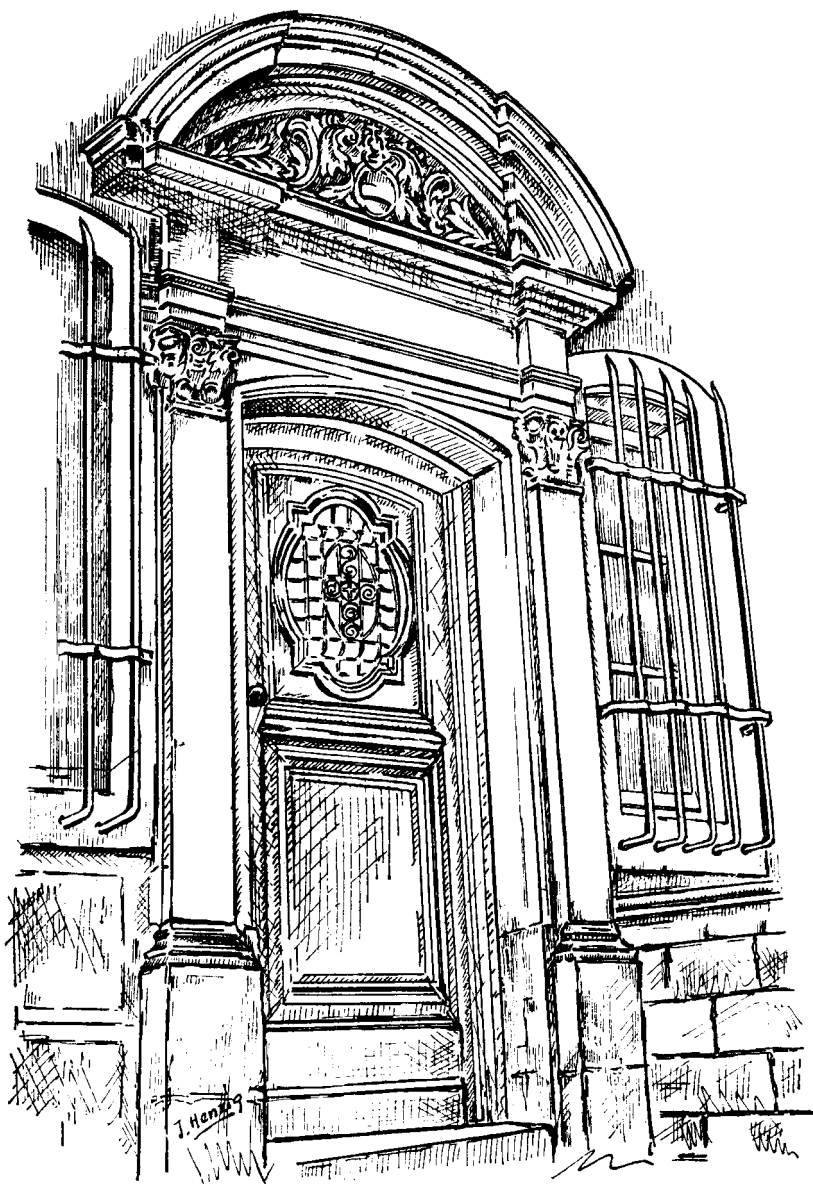
Antoine-Xavier, secrétaire du Conseil, épousa à Luxembourg en 1758 Marie-Joséphine Broucq, fille d'un notaire.

Dominique de Feller avait convolé en secondes noces avec Marie-Claire d'Olimart, qui lui donna 3 fils dont Pierre-Ernest de Feller, décédé à l'âge de 16 ans; Jean-Antoine-Adolphe de Feller, reçu avocat à Luxembourg en 1791, plus tard commissaire de district à Arlon, décédé à Autelhaut en 1837.

LA RUE DU ROST

Au moyen âge, elle s'appelait rue des Tonneliers. En effet, d'après une étude de Nic. an Werveke, cette rue s'appelait anciennement «Bendergasse». Elle a, comme tant d'autres, reçu son nom du métier qu'on y pratiquait, de celui des tonneliers, car en 1291, époque à laquelle elle paraît pour la première fois, il est question de la maison de Nicolas «ligator», dans la rue appelée vicus ligatorum.

«Je ne sais pas, continue le même auteur, jusqu'à quel temps la «Bendergâss» a conservé son nom; dès la fin du XVI^e siècle, elle



Portail de l'ancienne maison des de Feller (Clinique Saint-Joseph)

(Dessin: Jean Henzig)

est appelée «uff den Rost». Il m'est impossible d'indiquer l'origine de ce nom; on pourrait peut-être admettre que la rue avait été habitée par un rôtisseur ou des rôtisseurs, qui se servaient de préférence du gril. En 1592 est mentionnée une écurie, ou étable sise «auf dem Salzstappel», «beym Rost». Elle est appelée de ce nom par le Cartulaire de 1631.» En 1638, année où les dernières vagues de la grande peste de 1636 sévissaient encore dans la ville, les habitants du Rost se plaignirent de ce que la rue était devenue impraticable et dangereuse à cause des monceaux de fumier et autres immondices qui s'y amoncelaient.

En 1697, on signale: une place de quatre tombeaux sur le cimetière de Saint-Nicolas, le long de la maison de Martin Immeren, «beim Eingang uff'n Rost». En 1738, mention est faite d'une maison sise «auf dem Rost», qui a pour enseigne un tonneau d'or. Est-ce peut-être une de ces maisons de tonneliers qui avaient donné leur nom à la rue primitive?

Le Rost se composait en 1807 et 1821 de 12 maisons; ses dernières habitations furent détruites entre 1891 et 1894. Celles situées à gauche furent englobées dans le jardin grand-ducal.

Donc, toutes les maisons dont je vais rappeler quelques traits intéressants n'existent plus depuis 1894 ou sont englobées et devenues méconnaissables par leur modification architecturale comme partie intégrante du palais grand-ducal.

Un document que j'ai cité a fait allusion au «Salzstappel». Je me vois conduit à donner quelques explications:

Nous avons déjà vu que la maison des de Blanchard occupait pendant un certain temps l'«estaple de sel». Et nous allons à la suite décrire la maison Michaélis du Rost, qui le détenait également pendant un certain temps. Le sel était au moyen âge une denrée contingentée, que les pouvoirs publics grevaient d'une certaine taxe, appelée en France «gabelle». Luxembourg avait également sa régie du sel, et on en réglementait la vente et le stockage. Ces «stocks de sel» se trouvaient donc dans les deux maisons que nous avons citées. Les impôts sur le sel furent utilisés chez nous pour l'entretien des portes, des ponts et des voies de la forteresse. La vente du sel n'était donc nullement libre, mais s'effectuait sous le contrôle de fonctionnaires spéciaux, préposés aux estaples, les «facteurs du sel». Par l'intervention de la révolution française, la taxe sur le sel fut momentanément supprimée; mais bientôt après, en 1806 elle fut de nouveau réintro-

duite. En 1839 encore, une régie du sel fut introduite légalement, et on installa des estaples de sel dans toutes les grandes localités du pays. De nombreuses dénominations de lieux rappellent ce fait.

On nomma Jean-Mathias Fischer facteur de sel à Luxembourg; cela le fit appeler, en locution populaire «de Salzhâri».

Entretiens l'estaple de sel avait encore déménagé; il se trouva d'abord au Marché-aux-Herbes, puis à la rue Wiltheim, enfin à la Porte-Neuve, dans la maison du dernier facteur de sel Waldbillig.

La taxe sur le sel disparut définitivement en 1867, et avec elle les complications qu'entraîne une administration souvent trop pointilleuse.



Parmi les maisons détruites, celles du côté gauche de la rue du Rost étaient particulièrement intéressantes. Elles portaient les anciens numéros de recensement 482-485.

Une de ces maisons fut habitée en 1583 par les Jésuites Paroxylus et Ditzius, qui étaient venus pour préparer l'opinion publique (et celle du Conseil provincial) à l'introduction d'un collège des Jésuites. Les pères, originaires de Trèves, durent abandonner leurs efforts. Mais quelques années plus tard, survint Becanus de Groningue, le père Jésuite Théodore Beckx. D'après Neyen, «l'éloquence du père Théodore Bécane était si entraînante, disent les historiens contemporains, que l'église Saint-Nicolas n'était pas assez grande pour contenir tous les auditeurs qui accouraient pour l'entendre; aussi finit-il bientôt par se créer un ascendant immense tant sur la population en général, que sur le Conseil provincial, ainsi que le magistrat de la ville qui voulut que la mission devînt permanente. Deux ans après, les Jésuites obtinrent la cession provisoire, pour les services de leur ordre, de la chapelle dite de Saint-Clément, ou de Saint-André; ils achetèrent en même temps une maison dans la rue de l'Eau pour s'y retirer en attendant qu'ils eussent acquis les moyens pour construire un collège.»

Cette maison où les jésuites Paroxylus et Ditzius étaient descendus, ce fut l'ancienne demeure du banneret Guillaume Floensdorff; comme telle, elle avait certaines prérogatives, par exemple aux décorations nobiliaires qui montraient qu'ici demeurait le banneret du duché. A la reconstruction, on avait simplement gardé le dessus de la porte d'entrée, qui montrait la hure de sanglier. Guillaume de Floens-

dorff, banneret du duché à titre héréditaire, était seigneur de Lenthe, Wahl, Larochette, Moesdorff, Reckholtz et Eisdén. Il avait épousé Marie-Jeanne de Feltz (Larochette), qui était héritière de la charge de banneret. Les chartes de Reinach indiquent, sous les dates de 1577 et 1594, Guillaume de Floedorff (Fleensdorff) comme banneret héréditaire du duché de Luxembourg et comté de Chiny.

★

Mentionnons encore, en quelques courtes indications, d'autres maisons disparues du Rost, ou englobées.

C'est d'abord l'ancienne maison Dutreux, qui fait aujourd'hui partie du palais grand-ducal (Maréchalat de la Cour).

Elle a été habitée, en 1794, par Claude-Ignace Dutreux, négociant, conseiller municipal, juge au tribunal de commerce de Luxembourg. Il épouse, en 1737, Marie-Jeanne Baclesse, et est décédé dans cette maison en 1814.

Il eut un fils Jean-Pierre-Bonaventure Dutreux, fabricant de draps, né à Luxembourg en 1775, et époux de Marie-Fernande Boch.

Fait intéressant, il fut commandant de la garde d'honneur en 1804, lors de l'entrée et visite solennelle de la ville de Luxembourg par Napoléon I^{er}.

Représentant parlementaire du Département des Forêts en 1814, Jean-Pierre-Bonaventure Dutreux devint bourgmestre de notre ville en 1819; puis receveur général du grand-duché; il est mort en 1825.

La maison montre encore, malgré les transformations, des ancrs de construction formant les lettres A.C.C. et K., et les millésimes 1611 et 1671. Un ancien escalier hors-œuvre, rachetant la différence de niveau bien connue de cette place, a été remplacé par l'escalier actuel.

★

L'ancienne Maison de Breiderbach, du Rost, disparue

La maison des Breiderbach, seigneurs de Birtrange, dit Engelhardt, sise au Rost, fut d'abord vendue à un restaurateur, puis démolie sous le gouvernement Willmar, en vue de l'agrandissement de l'hôtel du gouvernement (palais).

de Breiderbach Gaspard-Florent, conseiller de courte-robe, en 1772 capitaine et prévôt de la ville d'Arlon, se fit inscrire au registre civique républicain au moment des réquisitions du 26 brumaire an IV (17 octobre 1795): «Florent Breiderbach, laboureur, né à Birtrange, 56 ans».

Il faut avoir un certain tour d'esprit pour se plier à tous les régimes! Et l'ironie de soi-même aide à passer les situations pénibles. Les Armes du baron de Breiderbach, originaire de Lorraine, étaient les suivantes: «de sinople à une rivière d'argent, dans laquelle nage un cheval bridé de même».

★

L'ancienne Maison Michaélis, du Rost, détruite

C'était donc l'ancien estaple de sel, avant que celui-ci ne fût transféré à la maison de Blanchard-Pescatore Praum (le N° 11 de la rue de la Boucherie).

Voici ce que porte le Cartulaire de 1651 à propos de cette très vieille maison disparue: «le 12 mars 1632, Henri Coelen, eschevin et justicier de la ville de Luxembourg, a déclaré posséder certaine maison sise sur la place devant la chancellerie, appelée la vielle «Salzstappel» ou marché-à-sel, laquelle maison fait le coing de la rue et est joingt vers la chancellerie à la maison de la veuve Birthon, et l'autre rue appelée auf dem Rost...»

Cette maison était large, spacieuse, avait des chambres voûtées au rez-de-chaussée; elle contenait 3 étages avec entrée rue du Rost.

Elle avait passé en 1794 à M. Jacques Mersch, qui l'exploita comme auberge jusqu'en 1814. Puis elle vint à M. Jean Michaélis, aubergiste, négociant, puis à son fils Michel, qui la vendit à sa fille Constance Michaélis, en 1881.

Après être acquise par l'administration des domaines grand-ducale en 1902, celle-ci la fit abattre pour dégager les abords du palais grand-ducal.

Le portail d'entrée des magasins, au rez-de-chaussée était orné d'un bas-relief en pierre, de style baroque, qui se trouvait dans la suite dans le jardin de la maison Kauffmann-Michaélis, 8, rue Wiltheim. Il s'agit d'un mascarón, représentant une clef dorée enrubannée, attachée à un médaillon entouré de figures allégoriques.

La provenance de ce beau vestige n'est pas connue; mais ne serait-ce pas un reliquat de l'époque où l'échevin et justicier Coelen habitait la maison?

★

Il y a lieu de citer encore une maison, qui est située sur le Marché-aux-Poissons, mais dont l'arrière-cour, qui donne sur la rue du Rost, mérite seule quelque attention. C'est le Café du Musée, mais les archéologues locaux préfèrent encore l'appeler Maison Heinesch, de son ancien propriétaire.

La façade postérieure de cette bâtisse a été fort heureusement restaurée, car l'architecte lui a donné la même apparence d'appareil laissé à découvert, et non enduit de badigeon, comme on l'a fait pour la maison contiguë, la maison Würth-Paquet.

Voyons donc cet arrière-bâtiment.

Dans la courette, qui est devenue plus dégagée après l'élargissement récent de la rue du Rost, se voit une statue de Saint-Jean-Népomucène, en pierre, à enduit polychrome, placée sur un socle, contre le mur, sous un auvent à couverture d'ardoise, et à côté d'un vieux puits à margelle en pierre. Le puits a été condamné après la restauration.

Ce saint, dont les représentations sont encore fréquentes dans le pays de Luxembourg (l'église Saint-Michel en possède une, et aussi le pont sur l'Our, à Vianden), a été souvent invoqué en cas de péril imminent. Le culte de ce saint, dont on connaît l'histoire, et qui s'est passée sous le règne de Wenceslas, roi de Bohême et duc de Luxembourg, nous vient certainement de Bohême, puisque notre pays avait de multiples attaches, dynastiques et autres, avec Prague.

La statue semble dater du XVIII^e siècle; il se peut que son auteur soit, tout comme pour les deux statues de bois que nous avons déjà citées à l'église Saint-Michel, Barthélemy Namur, sculpteur qui est né à Luxembourg en 1723 et qui y est mort en 1799. Les églises du pays de Luxembourg contiennent encore de nombreuses oeuvres de cet artiste. (Voir, Refuge de Saint-Maximin.)

RUE DE L'EAU

Dans une étude parue dans l'«Indépendance Luxembourgeoise», en 1923, Nicolas van Werveke remarquait que notre rue paraît en

1286 pour la première fois, mais sans nom spécial; que le nom primitif était «Wastelergasse ou Wastlergasse» du mot allemand Wastel, d'où le Français a formé «gastel, gasteau, gâteau», et que déjà en 1393 la rue est appelée par corruption «Wassergasse». Ce serait donc la rue des pâtisseries, ou simplement des boulangers. A partir de la seconde moitié du XV^e siècle, le nom de «Wassergasse» devient plus fréquent.

Würth-Paquet, dans le nom Wasteler, trouve plutôt une allusion à l'allemand Wechsler, et propose comme étymologie «rue des Changeurs». Dans les parages de cette rue, et probablement dans cette rue même, se trouvait au XIV^e siècle l'atelier monétaire luxembourgeois, et c'est peut-être là que demeurait Jehans dit Wisselaert, bourgeois de Luxembourg, cité par le Dr Wolff, comme ayant vendu le 26 janvier 1300 une rente sur une maison située dans la «Frevelgasse» (rue de Clairefontaine).

D'après Würth-Paquet, Jehan dit Wisselaert était probablement le maître de la monnaie: Maître Jehan, le vieil orfèvre, bourgeois de Luxembourg, demeurait «in Waisslergassen».

*

Cette vieille rue de l'Eau était très populeuse aux XVI^e et XVII^e siècles; de là sortent bon nombre de familles encore existantes aujourd'hui, dont les descendants sont connus; citons par exemple le N^o 12 de la rue, où habitait le Dr Probst Jean-Baptiste, né à Boulaide entre 1730 et 1735, qui d'abord s'était installé à Wiltz, puis à Luxembourg, où il épousa Marie-Barbe Arendt. Le Dr Neyen raconte que pendant les 10 ou 12 dernières années le Dr Probst n'eut pour ainsi dire aucune résidence fixe; le nombre des médecins étant à cette époque très restreint, dans le pays, chaque localité voulait le posséder. C'est pendant une de ses pérégrinations qu'il mourut à Wiltz.

Son fils Jean-François Probst, né à Luxembourg en 1776, fut avocat et membre des États provinciaux; il épousa Thérèse-Irmine de Seyl, fille de I. M. de Seyl; il est décédé à Luxembourg en 1842.

*

Le N^o 14 de la rue, que nous retrouverons, fut habité vers le milieu du XVIII^e siècle par Heynen Jean-Michel, conseiller et procureur au Conseil provincial, qui avait épousé à Luxembourg en 1764 Marie-Françoise Hildt. Le fils de ces époux Heynen Joseph, né à Luxembourg vers 1780, fut député pour les électeurs du canton de Grevenmacher.

Dans la même maison habitait de Feller Jean-Adolphe, reçu avocat à Luxembourg en 1791, époux de Georgette comtesse d'Aymery. Il fut pendant le blocus de 1794 à 1795 capitaine de la troisième compagnie des chasseurs volontaires de la ville de Luxembourg, puis prévôt du quartier d'Arlon, membre des États provinciaux; il est mort à Autelhaut, en 1832.

★

Rappelons enfin que du N° 2 de cette rue sort une famille également connue: la famille Küntgen. Les époux Küntgen-Fox, qui exploitèrent dans la maison un commerce d'ornements d'église, furent les parents des trois frères Küntgen Louis, Guillaume et Charles.

Küntgen Louis, né à Luxembourg en 1834, prêtre de la compagnie de Jésus, auteur de l'Histoire de Notre-Dame de Luxembourg, est mort à Gand en 1882.

Küntgen Guillaume-Mathias, né en 1836, zouave pontifical, puis militaire au service des Indes néerlandaises; il est mort en service à Padang en 1875.

Küntgen Charles, né à Luxembourg en 1840, docteur en sciences naturelles et journaliste. Il est mort à Luxembourg en 1879.

★

L'Hôtel de Geisen de Bettingen

La vieille demeure des de Geisen de Bettingen, maintenant assez délabrée, frappe par son portail typiquement baroque, à l'arcade rompue. Elle est sise au N° 14 de la rue de l'Eau, et doit être restaurée prochainement par l'État, dans son programme de réfection et de restauration des vieux hôtels de la ville.

C'est la vieille maison patricienne des de Geisen, qui fut durant les XVII^e et XVIII^e siècles une des familles nobles les plus représentatives du duché. Un certain René-Louis de Geisen, seigneur de Diekirch, de Reckange et de Hassel, conseiller du Conseil provincial de Luxembourg, s'éteignit à Luxembourg en 1771. Il avait épousé une damoiselle de Blochausen.

Son fils Jean-Henri-Charles de Geisen, chevalier du Saint-Empire, sire de Diekirch, Bettange, Sprinkange et Limpach, major

émérite et retraité du régiment prince Eugène de Savoie, était le dernier de la lignée; il mourut sans laisser d'hoirs; sa veuve, née comtesse de la Fonteyne d'Harcourt, laissa par testament sa maison de la rue du Curé, où nous la retrouverons.

La famille de Geisen, dont le nom s'est éteint avec Jean-Charles, descendait probablement de Valentin Strengé, secrétaire du roi et greffier du Conseil provincial, qui est mort dans la maison de la rue de l'Eau, en 1694.

En 1707, la demeure est occupée par le comte de Villers de Hofnagel, fils de Jean-Charles de Villers, marquis, seigneur de Grignancourt, lieutenant-colonel de sa Majesté, qui avait épousé Marie-Gisberte de Geisen, de qui la maison vint au marquis.

En 1807, l'ancienne demeure patricienne est habitée par Etienne Dumont, receveur provincial, dont la fille épousa un descendant de la famille bourgeoise des Baclesse. Etienne Dumont fit faire d'importantes restaurations à l'ancien immeuble, qui lui donnèrent le cachet qu'il présente encore actuellement.

Après les Dumont, la maison fut habitée par le directeur des Postes, Hennemet, puis par la veuve Deitz, jusqu'à ce qu'elle fut achetée par le bourgmestre Gabriel de Marie, qui l'habitait environ pendant une quinzaine d'années, à partir de 1848.

Aujourd'hui, ce vieil immeuble, aux destinées et locataires si changeants, est nommé la maison Richard, car en 1873 il fut acquis par Lucien Richard, originaire de Clervaux, qui avait fait une carrière administrative brillante, et s'était également occupé de travaux archéologiques et historiques. A sa mort, survenue en 1900, la maison parvint aux héritiers, qui la cédèrent en 1958 à l'État.

*

L'Hôtel de Luxembourg, ancienne maison patricienne

Les N^{os} 18 et 20 de cette même rue de l'Eau, étaient habités conjointement en 1794 par Graas Pierre et sa soeur Graas Marie-Jeanne-Antoinette, née en 1770, seconde épouse de Willmar Jean-Zaccharie, fils de Willmar Jean-Gaspard, gouverneur du pays de Luxembourg (1817-1831).

La maison Theisen actuelle a appartenu anciennement à une des familles patriciennes de la ville, sans que nous ayons des préci-

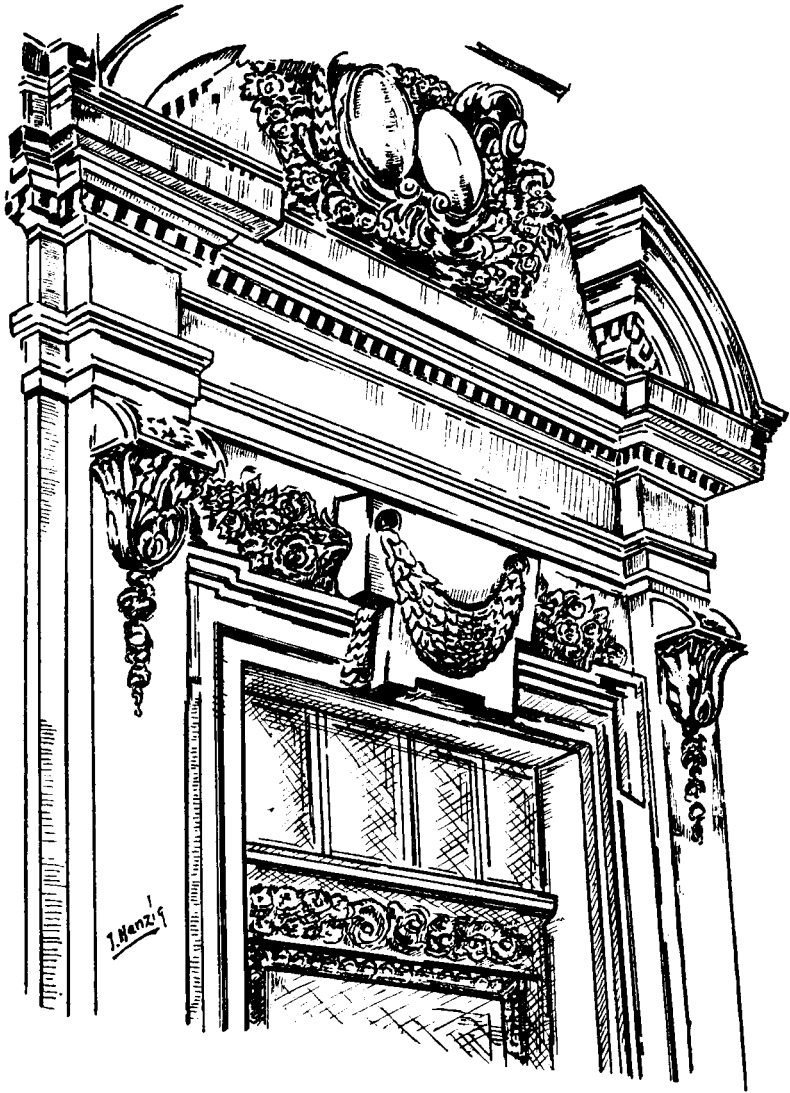
sions à cet égard. (A. Rupprecht.) Les armoiries qui décoraient le fronton de la belle porte d'entrée de la cour, ont été grattées et l'on ne voit plus que les contours des écussons. Le grattage a pu être opéré en 1795 par le propriétaire, pour prévenir les rigueurs des républicains, qui sévissaient contre les «signes extérieurs» de l'ancien régime.

Dans ce même ordre, en décembre 1918, à l'occasion des travaux pour l'installation d'un jeu de quilles, au sous-sol de l'hôtel, en soulevant une plaque de pierre, qui recouvrait une fosse d'aisance, on s'aperçut que le côté tourné vers la fosse portait des sculptures: bas-reliefs et figurations représentant la Sainte-Vierge dans un médaillon composé d'une couronne de feuillage et soutenu par deux anges, planant dans les nuages. Dans sa partie supérieure, le médaillon est coupé par deux têtes d'anges ailés. Il s'agit donc d'une Vierge en buste, en beau travail, sans enfant, composition du XVIII^e siècle, et provenant probablement d'un des sanctuaires de la ville, peut-être d'un des autels latéraux ou des chapelles de Saint-Nicolas, détruit en 1771.

Graas Pierre, décédé en 1767, père de l'occupant d'alors, qui était venu de Pratz, en Tyrol, comme nombre de ses compagnons maîtres-d'oeuvre, architectes et maçons, durant cette partie de l'occupation autrichienne, est désigné sur l'acte de décès comme «Civis et hujus fortalitii reparator lapidarius (bourgeois et maître-maçon restaurateur de cette forteresse).» Son fils également est désigné comme «Fortificationis reparator et architecta» (1773), «reparationis hujus fortalitii praepositus» (1778).

En 1796, se trouve une inscription au registre civique comme «Gérant des Travaux Militaires».

En 1916, le Cinéma Medinger a été reconstruit sur une partie de l'ancienne propriété Graas. Or fin mars de cette année, on a trouvé un vase d'argile qui contenait mille cent pièces de tournois noirs de Saint-Louis, Louis IX (1228-1270), donc du XIII^e siècle. Cette trouvaille, importante du point de vue historique, sinon matériel, prouve quel carrefour de commerce, et quel lieu de brassage représente pour nous l'antique voie dite rue de l'Eau. Je rappelle ici l'hypothèse de Würth-Paquet qui dit qu'aux XII^e et XIII^e siècles habitait ici Jean le Changeur, et qu'ici était probablement installée l'ancienne monnaie des comtes de Luxembourg, premier des quatre emplacements connus (Bernays et Vannérus).



Portail latéral de l'Hôtel de Luxembourg, ancienne maison nobiliaire

(Dessin: Jean Henzig)

L'ancien Hôtel de Brias de Hollenfeltz

Le N^o 12 de la rue de l'Eau, la maison Printz, appartenait anciennement à la *maison des de Brias*, connue, d'après Neyen, depuis la fin du XII^e siècle; elle portait d'or à la fasce de sable, surmonté de 3 coromans, de même, membrés et becqués de gueule.

Elle s'était, depuis le XVIII^e siècle, établie à Luxembourg, où elle possédait la seigneurie de Hollenfeltz, que le comte Louis-Antoine a vendue en 1819 à l'avocat Thorn. (Voir rue du Fossé.)

J. B. Dom. de Brias, seigneur de Hollenfeltz, fils de François-Marie et d'Anne-Marie de Bronhoven, épousa Anne-Marie de Breyer, fille de Jean de Breyer, échevin et justicier de la ville de Luxembourg, receveur des 3 États du duché. (Voir Livre d'or de la Noblesse luxembourgeoise par le Chevalier de Kessel.)

Il fut le père de J. J. Frédéric de Brias, créé comte de ce nom, lieutenant-colonel au 2^me régiment des carabiniers autrichiens, et membre de l'état noble de Luxembourg, époux de Marie-Françoise baronne de Cassal et de Bomal, fille de P.-Ant.-Joseph de Cassal, seigneur de Fischbach, Larochette et Racour.

Il eut deux fils: de Brias Ferdinand-Ch.-Marie, né à Luxembourg en 1781, qui se distingua à Austerlitz; lieutenant à cheval, il fit la campagne de Prusse sous Napoléon, blessé à Essling, il reçut sa réforme. de Brias Louis-Aloyse, né à Luxembourg en 1790, fit la campagne de Poméranie, celle de Guébora; puis la campagne de Saxe. Il se distingua à Lutzen et Leipzig. Sous le régime de la restauration, il passa aux Pays-Bas de 1815 à 1830 comme chef d'escadron. En 1830, lors de la révolution, il passa en Belgique, puis fut nommé général-major et est décédé à Bruxelles.

L'immeuble, massif, porte des arcs de construction formant le millésime 1634; une porte-cochère qui donnait accès à une cour a été détruite par les propriétaires actuels, pour faire place à des magasins et ateliers.

LE BREITENWEG (RUE LARGE, «BRÉDEWÉ», VIA LATA)

Quatre actes, tous de la première moitié du XIV^e siècle, font mention de cette rue sous le nom de «lata via». (Würth-Paquet, Noms de la ville.)

La descente vers le «Breitenweg» est connue vulgairement sous le nom de «Helle». Nombre d'actes en font mention sous le nom de «Helle» en allemand, d'Enfer en français, infernum en latin. Ce nom lui est peut-être venu de ce que la descente est très forte. La relation du monastère du Saint-Esprit, écrite en 1675 (Archives du Gouvernement) parle de philo et de Wautier «de Inferno», échevins de la ville de Luxembourg, morts en 1250. Jean «de Inferno», fils du précédent, vivait en 1270 et a été également échevin. Ces bourgeois demeuraient dans une maison sise au lieu dit «Helle». En 1388, un acte de la ville mentionne un bourgeois: «der Decker bey der Helle». En 1433, la veuve Fassbender fait donation au couvent des Dominicains à Luxembourg, «ein Haus stanende Aingang breidenwege allernest Bartholomaeus Koelche huis, genant die Helle». Dans un autre acte, daté de 1346, il est question d'une maison sise devant «la porte huael». C'est la porte à la descente du Breitenweg, dont il ne subsistait qu'une arcade.

D'après Alphonse Rupprecht (Logements Militaires) le nom viendrait de Halle, puisqu'il y avait une cave où l'on vendait des légumes.

Par analogie, les maisons de la descente, numérotées 5, 7, 9 et 11, s'appellent «Am Himmel».

★

La Maison de Cassal

Cet immeuble, qui vient d'être brillamment restauré par les deniers et également par le goût et le savoir-faire du ministre des Transports et de l'architecte de l'État, a été décrit par Fischer-Ferron en 1895 dans l'«Indépendance Luxembourgeoise»: En allant de l'église Saint-Michel vers le plateau du Saint-Esprit, on pourra jeter un coup d'oeil sur une partie de l'habitation des demoiselles Reuter, du «Breitenweg». Un balcon à consoles, ainsi que des fenêtres à meneaux en pierre, dénotent qu'il s'agit d'une maison du XVI^e siècle. L'ensemble ne manque pas d'un certain cachet et il est fort étonnant que la maison qui est située à une place aussi exposée ait été épargnée par le feu des batteries qui ont maintes fois bombardé Luxembourg, le chœur de l'église Saint-Michel entre autres, qui se trouve à 50 mètres de là, avait été complètement démoli par les canons de l'armée française en 1684.»

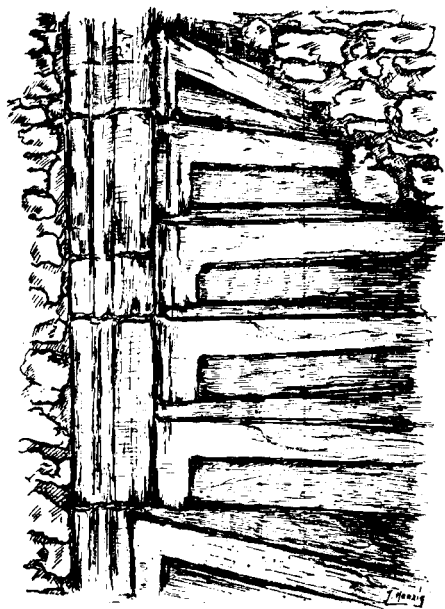
C'est la partie tournée vers la corniche, dont parle M. Fischer-Ferron; celle du côté du «Breitenweg» n'est pas moins intéressante.

Lors de la nouvelle inauguration de la maison dite maintenant de Cassal, il a été publié une superbe plaquette sur papier de Hollande, dont je voudrais emprunter le texte en entier, dû au professeur Joseph Petit, et les culs-de-lampe et dessins dûs à la plume de Lex Weyer.

«Tous les amateurs du vieux Luxembourg se réjouirent, que le 31 juillet 1956 une inauguration solennelle ait rendu à une nouvelle vie cet immeuble refait et restauré selon les règles de l'art avec beaucoup d'amour, de minutie et de respect.»

«Ce n'est pas que cette maison soit une demeure historique dans le vrai sens du terme. Non, son origine n'est même pas connue. En elle-même, elle ne présente qu'un intérêt historique et artistique relatif.»

(Remarquons toutefois que, d'après les archives de Fischbach, il est probable que Pierre-Mathieu de Cassal, huissier extraordinaire du quartier de Lignier, et greffier du Conseil provincial de 1573 à 1576, ait construit cette demeure, ou qu'il y ait demeuré pendant



*Départ d'escalier tournant,
à la maison de Cassal*

(Dessin: Jean Henzig)

qu'il exerçait ses fonctions à Luxembourg; nous pouvons donc admettre comme date de construction les années de 1573 à 1576, donc la fin du XVI^e siècle.)

«Depuis bon nombre d'années, le gouvernement grand-ducal s'efforce de sauvegarder l'aspect des immeubles qui longent ce côté du plateau sur lequel est bâtie la ville haute, soit en s'en assurant la propriété, soit en y logeant des services publics.»

Cet immeuble est d'ailleurs un des plus anciens de Luxembourg. Tel qu'il se présente aujourd'hui, il se compose de trois unités dont deux dateraient du XVI^e siècle. Les meneaux des fenêtres, les consoles du balcon de la façade et quelques autres détails architecturaux et sculpturaux de la façade ouest (donnant sur la rue Large) font conclure que cette maison a été construite au siècle de la Renaissance, durant cette période assez féconde en bâtiments, où furent construits la maison de Rville (rue de la Reine), l'ancien hôtel de ville (le palais actuel) et le château de Mansfeld «La Fontaine», dont il ne subsiste malheureusement rien. Les deux éléments du XVI^e siècle que les archéologues ont cru reconnaître, forment la partie nord de l'actuel immeuble et étaient vraisemblablement séparés par un mur mitoyen perpendiculaire à la rue Large et au chemin de la Corniche. Le troisième élément, situé en aval vers le sud, est une maison du XVIII^e siècle.»

«Les anciens registres et les recensements des Logements Militaires sont assez peu éloquents sur la maison et sur les habitants qui y ont vécu. Les historiens sont conduits à admettre comme habitants probables la famille du baron de Cassal de Bomal.» (Joseph Petit: La renaissance d'une vieille Maison Luxembourgeoise, plaquette éditée lors de la nouvelle inauguration de la maison dite Ancienne Crèche.)

D'après Paul Ruppert, la lignée des barons de Cassal est la suivante:

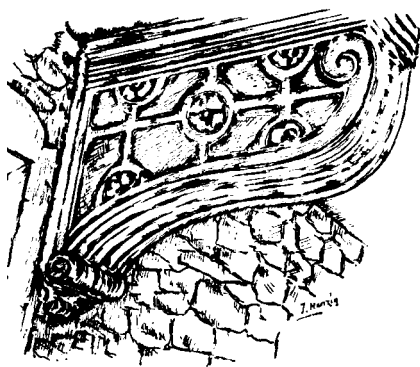
- I. de Cassal Pierre-Mathieu (cité en haut)
- II. de Cassal François (nouvelles?), lettres d'anoblissement, 3. 6. 1644
- III. de Cassal Jacques-Ignace, avocat, conseiller ordinaire, garde des chartes, patente de baron, 14. 5. 1716
- IV. de Cassal Jean-Baptiste, seigneur de Fischbach, conseiller de courte-robe, 29. 5. 1712
- V. de Cassal Pierre-Antoine-Joseph, prévôt d'Arlon, conseiller de courte-robe, 15. 11. 1753

VI. de Cassal Jean-Baptiste, avocat, 24. 1. 1771.

La famille de Cassal a été apparentée à la plupart des familles nobles de la capitale; il suffit de citer les de Biber, de Raville, de Brias-Hollenfeltz, d'Anethan de la Trapperie, etc.

Il faut admettre que les de Cassal de Bomal, à la suite de Pierre Mathieu aient habité pendant un certain temps la maison renaissance de la rue Large.

Pourtant, le recensement général ordonné en 1688, lors de l'occupation du duché de Luxembourg par Louis XIV, indique comme occupants du N° 536 du registre de logement (le N° 5 actuel) M. Henri



Console du balcon de la maison de Cassal, troisième quart du XVI^e siècle, présentant le « motif en bandeaux » de l'époque renaissance à Luxembourg

(Dessin: Jean Henzig)

Schartz, cordonnier de son métier. Est-ce que la famille de Cassal appartenait à ce groupe de nobles frondeurs, qui au début se tenaient à l'écart du nouveau maître de Luxembourg?

Les Logements Militaires de 1794 indiquent comme habitants Storck Jean, boucher, et Linger Marie, ancêtres de la famille Reuter, dont une descendante habita encore la maison en 1920, avant de la céder à l'État.

La maison a été savamment restaurée, en particulier une salle au premier étage, pourvue de piliers, d'une cheminée d'époque, qui a été apportée d'une autre maison contemporaine, de poutres en bois et de fenêtres plombées; la réfection partielle des consoles de pierre qui supportent le balcon, l'escalier tournant, tous ces éléments rappellent parfaitement l'atmosphère de la maison du XVI^e siècle. En sortant sur le balcon on a une vue superbe sur le faubourg du Grund et le plateau du Rham, en face.

L'ancienne Justice de Paix

Le N° 11, *l'ancienne Justice de Paix*, est la maison dont est sorti l'abbé Breisdorff, historien que nous avons l'occasion de citer. — Le ministre d'État Paul Eyschen avait fait apposer à cette maison la plaque avec l'inscription suivante: Ancienne Justice de Paix — Am Gericht.

Maintenant, pour les historiens, il est assez difficile de prouver que cette maison ait servi de justice de paix. Alphonse Rupprecht suppose que l'inscription a trait à la justice établie à Luxembourg après l'entrée des Français en 1795. On ne connaît aucune autre juridiction qui ait siégé dans cet immeuble. Jadis, l'ancienne propriétaire (1920) affirmait que la salle d'audience était au premier, les salles au rez-de-chaussée servaient de bureaux et de salle d'attente.

On voit encore une belle cheminée en pierre, ancienne, sculptée, et, au rez-de-chaussée une armoire à taques et des boiseries anciennes.



Les maisons des N°s 543-558 ont été démolies en 1897 et 1898, de sorte que la rue Large ne contient, sur un long parcours que des maisons d'un côté. Pour montrer le caractère populeux du quartier du «Breitenweg» au XVI^e siècle, et pour faire voir la diversité des professions artisanales qui s'y étaient installées, citons le dénombrement des feux établi en 1528; qui relate les contribuables; le nom indique souvent le métier ou l'occupation du détenteur, et la plupart de ces noms se rencontrent encore aujourd'hui dans notre ville:

Clemens Wüllenweber, Heinrich Cremers frauwe (Witwe), Nicolaes Kruper, Peter Leykopff, Wilhelm Snider, Claus Keszler, Johan in Boenderech (?), Thys Rosenkrantz, Thilman Schwartzgin, Peter Slosser, Johann Leyendecker, Johan Slosser, Johann Schocks, Johann Bremer, Johann Muller, Henrich Hudenmacher, Michel Peltzer, Reben Thys, shumacher, Thys Snider, Losens Pletzer, Georg Meler und sin son, Tjilman Kaempff, Claus Munespach, Peter Wullenweber, Peter Ortz, sloesser, Sondag (Dominique), Steinmetz, Kirstgen, Buwenmeister, Claus Hanenbecken, Johann von Macheren, Claus Peltzer, Thys Schumacher, Peter Glesner, Hans Pelzer und sin son, Wilhelm Pelzer, Lenhart Schumacher, Anthonis Schumacher, Thiel Nagelschmied, Claus Kemper, Schiltz Leyendecker, Claus snider, Claus Faszbenner, Jacop Schryner und sin son, Johann in der Hellen, Hermann Schumacher; en tout 44 feux imposables.

LA RUELLE «DERRIÈRE LES DOMINICAINS»

Cette ruelle, depuis longtemps disparue, mais qui laisse encore des traces qui permettent de reconstituer son parcours, et qui séparait le couvent de l'église Saint-Michel, et les deux des fortifications, fut incorporée au couvent des Dominicains par lettres patentes du roi Philippe IV du 17 mai 1646. Voici ce qu'en dit le frère dominicain Ranckendale, dans son livre: *fasti fratrum luxemburgensium ordinis Praedicatorum*, «1673: L'on sait que jadis se trouvait une petite rue, située immédiatement en-dessous du mur principal des fortifications, et qui était à l'usage des habitants de cette ville; mais comme les prieurs du couvent, qui avaient leurs habitations à côté du plateau où est situé le couvent (?), voulaient se rendre à leurs jardins, ils ont été sérieusement incommodés par l'odeur nauséabonde qui régnait dans cette ruelle, puisque les militaires de la garnison l'utilisaient à certains besoins... donc, on a proposé d'utiliser les jardins, aussi bien que la petite ruelle, à l'agrandissement de notre couvent.»

En entrant dans la petite cour qui sépare la façade sud de l'église Saint-Michel des bâtiments accessoires de la clinique Saint-François, on peut encore remarquer une porte à arcade voûtée, qui jadis donnait accès à la petite ruelle «derrière les Dominicains» et des embrasures de fenêtres, la plupart murées, du rez-de-chaussée de l'église Saint-Michel, qui donnaient sur la ruelle.

IV°

La Grand'rue
ancien quartier de l'Acht (Oicht)

Il est question ici de la partie de la rue qui s'étend depuis la rue du Palais de Justice jusqu'au Puits-Rouge. Cette rue s'appelait autrefois «Die Acht», Achtgäss. Elle reçut ce nom, parce qu'elle occupait une partie du terrain autrefois cultivé par les gens attachés à la maison du comte de Luxembourg.

Par extension, lors de l'agrandissement du territoire de la ville par la troisième enceinte, la rue prolongée s'appelait entièrement «Die Acht», jusqu'à la rue des Juifs (puis rue de l'Arsenal).

A la limite de la première «Acht» de 1050 se trouvait le fossé qui bordait la ville; elle contenait alors environ 5 hectares de superficie. Lors de l'extension jusqu'à la hauteur du boulevard Royal actuel (état qui subsista jusqu'au démantèlement en 1867), la ville eut une superficie de 23 hectares, mais de nombreux terrains vagues se trouvaient à l'intérieur de l'enceinte.

Revenons à notre «Acht» de la deuxième enceinte. Toute la partie du terrain comprenant la Grand'rue, les fortifications et les champs vers Hollerich (village assez éloigné de la ville, alors), s'appelait alors «d'Oicht».

La rue, ou peut-être le quartier d'Oicht était habité en 1540 (recensement) par 91 ménages.

Il y a peu de villages ou de localités dans le pays de Luxembourg où une partie du ban ne s'appelle «die Acht».

★

L'immeuble portant le N° 1 de la Grand'rue, «Café du bon Coin», offre une façade typique et régulière du XVIII^e siècle. De plus elle possède encore des ancrs de construction, formant à l'angle du Marché-aux-Herbes les lettres A 1 7, du côté de l'angle Grand'rue 2 3 (Anno 1723). Les fenêtres donnant sur le Marché-aux-Herbes sont jumelées, avec un fin meneau au centre.

Malheureusement, la maison de M. J. H. Welter, bijoutier, au N° 3, a été transformée, restaurée et modernisée tout récemment, et

on a fait disparaître la belle corniche en pierre ancienne sculptée qui était entrecoupée d'un écusson avec le millésime 1568. Pour celui qui sait la rareté de ces vestiges architecturaux du XVI^e siècle dans notre ville, la désintégration lente, mais inévitable de tout ce qui rappelle le vieux Luxembourg doit être navrante.

*

L'Hôtel à l'enseigne «Aux Trois Pigeons»

sis 6, Grand'rue, est de citation bien ancienne

Située près des remparts de la seconde enceinte, cette très vieille maison d'hébergement est déjà mentionnée dans un acte de 1313. Dans une charte de cette même année on apprend que Sire Jean d'Useldange opère un échange avec le tenancier de l'Hôtel des Trois Pigeons, en lui donnant un gage au lieu de Bredemus, qui avait été pris en titre par le cloître de Bonnevoie (P. S. H. T. XXII N^o 1861).

Les maisons actuelles Bové et Guillier, qui formaient partiellement l'ancienne hostellerie «Aux Trois Pigeons», ont subi, au cours des siècles, des transformations telles qu'il nous paraît difficile de nous en faire une idée aujourd'hui. L'hôtel devait avoir eu en sa possession des terrains étendus, qui allaient jusqu'aux bastions et à la vieille «Lamperspûrt». Ce complexe de terrains fut plus tard partagé et logea une multitude de petites habitations dites «le petit village» (Doerfgen). Lors de la construction du fort Berlaymont du bastion du Gouvernement, ainsi que du ravelin dit «des trois Pigeons», la plus grande partie du petit village disparut.

L'immeuble «Aux Trois Pigeons» semble avoir abandonné sa destination d'auberge pendant quelques dizaines d'années. Mais dès 1670, nous trouvons Jean-Baptiste La Montaigne, qui dispose d'une écurie pour douze chevaux, occupe trois servantes, et a deux soldats en quartier fixe. Il loge à la suite une bonne partie de la garnison espagnole de la ville; il ne reste guère que trois ou quatre chambres pour les hôtes de passage.

A la mort du patron des trois Pigeons, nous trouvons sa fille qui continue l'exploitation; elle épousa son cousin Pierre Hildt, en 1680. La fille de «Candelon la Montaigne, Hospes in Tribus Columbis», comme dit un document contemporain, héberge toujours les officiers espagnols de la garnison de Luxembourg, et l'hostellerie en

est tellement occupée qu'il ne reste plus guère place pour des passants et étrangers.

Voici par exemple un extrait du «Livre des Hôtes» du 21 janvier 1681: «Alferez Balthasar, avec femme et enfant; Capitaine Hermès Fricas avec deux enfants; Hans Adam de Honels avec femme et deux enfants; Frédéric de Bergem; Alferez Badan; M. le Moerlier avec cocher et deux serviteurs; etc. etc.»

Pour tenir autant de monde, et du monde tellement «huppé», le vieux «Trois Pigeons» ne doit pas avoir manqué d'un certain confort. Les extraits suivants donnent toujours la même impression d'hôtel confortable, «première maison de la place». Peu de temps avant le siège mémorable de la ville par le maréchal Créqui, je note: «L'Alferez Juan Martinez de la Compagnie Simon, marié; le «maistre de camp» réformé Don Daniel Onet, de la compagnie Santarin; le sergent-major réformé Antonio de Paz, compagnie Castro; le dragon célibataire capitaine Philippin, etc.»

Le siège a fait de gros dégâts à l'hôtel; le trafic des pensionnaires a cessé pendant un certain temps; mais malgré cela les notes portent qu'en 1688 la veuve Le Montaigne occupe encore deux valets et deux servantes. A l'écurie, il y a toujours trois chevaux et une vache.

Mais subitement, après 1680, les nouvelles nous font défaut sur les activités de cet hôtel renommé de la ville. Ce n'est qu'en 1712 que nous apprenons qu'on vient de changer l'enseigne de l'hôtel bien connu; qu'il s'appelle dès à présent «A l'écu du Roi d'Espagne» («oben dran das hauss von den drey Tauben, anjetzo zum Koenig von Hispanienschildt»).

En 1768, la veuve Triacca, propriétaire nouvelle de cette ancienne maison, annonce huit chambres à louer.

Marie-Catherine Seyler, veuve Triacca, belle-soeur du bourgmestre de la ville, François Scheffer, continue à exploiter la maison. A. Herrchen, dans son manuel d'Histoire Nationale, relate que le 31 mai 1781, l'empereur Joseph II, en visite à Luxembourg, serait descendu à l'«Hôtel des Trois Pigeons». (D'autres historiens prétendent pourtant qu'il fut descendu aux «Sept Souabes», à la Porte-Neuve.)

Puis il y eut de nouveaux changements: les héritiers Triacca (Pierre-Joseph Triacca et sa soeur Françoise, épouse de Jean-Bapt.-Fr. Muskeyn) firent deux lots de l'immeuble légué par leurs parents. La

part ayant son entrée dans la rue actuelle, Grand'rue, passa en 1849 dans les mains de Jean Klapdohr-Goebel, hôtelier, qui y exploita l'«Hôtel des Ardennes», en abandonnant d'une manière incompréhensible la vieille enseigne plusieurs fois centenaire. En 1875, la maison fut achetée par M. Claude-Gabriel Guillier, et depuis, cette partie de l'ancien immeuble est toujours en possession des héritiers Guillier. L'autre aile du vieil immeuble, transformée intégralement, passa aux mains d'un certain Clément, puis à la famille Bové, dont les héritiers la possèdent encore.

Aujourd'hui, la façade restaurée nous montre encore une inscription (mutilée) en latin:

OMNIS DIES O... HOR... QUA... NIHIL SVMV...
(OMNIS DIES OMNIS HORA... QVAM NIHIL SVMVS)

«Chaque journée, chaque heure (nous rappelle) que nous ne sommes rien»

Ce distique me semble l'inscription d'un ancien cadran solaire, qui a malheureusement disparu.

★

La «Croix de Bourgogne»

Grand'rue, mentionnée depuis 1675

L'établissement situé à côté des «Trois Pigeons», et qui ne le cédait pas beaucoup en rang et importance à cette autre vieille hostellerie de la ville, est déjà cité dès 1675, ou «Thierry Husson, dit la Cassine», en était l'hôte, y vivait avec sa femme, quatre enfants, deux valets et une servante, comme le rapporte le recensement de cette même année.

En 1682, le «Caupo in Cruce Burgundica» loge également ces messieurs de la garnison espagnole, clientèle exigeante, bruyante et parfois peu solvable: «Un Alferez d'Infanterie marié, ainsi que le cadet Don Martin Cicilio, les deux appartenant à la compagnie du capitaine Ossorio; de plus, du régiment d'Autel, le capitaine-lieutenant Seyfried, également marié, appartenant à la compagnie du capitaine Knepper.»

En 1712, on connaît un Jean-Baptiste Cassié, tenancier «à l'Ostel de Bourgogne».

Les ancrs de construction de cette très vieille maison, dont il faut sans doute rapporter la construction à la fin du XVI^e siècle, portent le millésime 1739, vestige peut-être des reconstructions après les calamités du siècle de 1684.

Encore en 1771 la diligence faisant le service entre Bruxelles et Luxembourg s'arrêtait tous les quinze jours devant l'hôtel à la «Croix de Bourgogne», d'où s'effectuait également le retour. En 1800 encore, un certain M. Meuf, cité déjà dans le recensement des Logements Militaires de 1795 (A. Rupprecht) déclare treize chambres; puis on n'entend plus parler de la «Croix de Bourgogne». Actuellement, ce très vieil immeuble, situé N° 2, Grand'rue, offre encore l'aspect d'une vieille bâtisse, qui n'a plus supporté de modifications architecturales depuis des siècles, sauf la façade.

D'après Jean-Pierre Koltz, l'emplacement de l'ancien «Hôtel de la Croix de Bourgogne» aurait été, en contradiction avec l'avis de Rupprecht, la maison Brasseur, N° 38, Grand'rue. (Baugeschichte der Stadt Luxemburg, T. I.) L'hypothèse de M. Koltz me semble bien plus plausible.

LES MAISONS AUTOUR DE LA PLACE DU PUIT-ROUGE

Les familles de Négociants Scheffer et Baclesse

La partie inférieure de la Grand'rue actuelle est caractérisée par la place du Puits-Rouge. Cette petite place triangulaire tire son nom d'un puits assez profond, qui se trouvait en son milieu, et dont jusqu'en 1867, à l'aide d'un dispositif à poulies et cordage on puisait de l'eau; sur de nombreuses illustrations jusqu'au début de ce siècle, on voit encore le Puits-Rouge.

Les maisons, autour de cette petite place archaïque, qui étonne un peu au milieu de la Grand'rue saisie par une vague de transformations et de modernisation, ont toutes subi des modifications architecturales importantes. Peu à peu l'ancienne «Acht» s'est imposée à la ville comme quartier et centre commercial principal, et il importe ici de parler des deux vieilles familles de bourgeois-marchands, les Scheffer et les Baclesse.

Le négociant François Scheffer est né à Luxembourg en 1766. Il s'est fait remarquer par une intelligence dépassant notablement la moyenne, par un savoir-faire exceptionnel, et réussit ainsi à monter rapidement. Bientôt il mit son ardeur et son activité au service de sa ville natale. Finalement, en 1827, il fut désigné comme bourgmestre, poste qu'il occupa jusqu'en 1844, en conduisant la ville par des périodes difficiles et délicates.

La famille de négociants Baclesse, connue à Luxembourg depuis au moins le XVII^e siècle, habitait pendant près d'un siècle les N^{os} 3 et 5 de la Grand'rue et l'immeuble qui faisait le coin de la rue du Fossé. Elle avait des alliances avec la plupart des familles bourgeoises-marchandes de la ville.

En 1803, lors de la réception de Napoléon I^{er} par la ville de Luxembourg, Joseph Baclesse, bourgeois-marchand de cette ville, et gendre du conseiller Pastoret, fit également partie de la garde d'honneur qui devait recevoir officiellement le vainqueur de Marengo dans la capitale du Département des Forêts.

Dans ce qui suit, nous aurons l'occasion de parler des alliances multiples que la famille des Baclesse fit à Luxembourg.



Le N^o 23 de la Grand'rue, la Pharmacie «Au Pélican»

est sise sur la vieille place du Puits-Rouge; elle porte depuis sa fondation l'enseigne «Au Pélican». (Il est dommage que les pharmacies commencent à abandonner les vieilles enseignes, qui furent d'ailleurs longtemps traditionnelles). L'officine du Puits-Rouge fut fondée en 1793 par Jean-Guillaume Seyler, né à Luxembourg en 1757, reçu pharmacien à Trèves en 1780, et personnage assez important de la ville d'alors. Il fut en effet membre du conseil municipal sous le régime français. Il céda son officine à son gendre, Jean-Pierre-David Heldenstein, qui était venu d'Echternach en 1817. Le bourgmestre et pharmacien Heldenstein s'acquitta de ses deux charges pendant une très longue période, et mourut à Luxembourg en cédant derechef l'officine familiale à son gendre Guillaume Weckbecker, né à Winningen et décédé en 1885. La pharmacie passa à son fils Raoul Weckbecker, né à Luxembourg en 1856; cette officine des gendres passa ensuite par mariage au mari de sa fille, Hubert-Louis Gusen-

burger, né à Remich en 1854, patenté pharmacien à Luxembourg en 1877.

C'est en 1920 que l'ancien propriétaire, Auguste Hippert, fit acquisition de cette vieille firme.

La pharmacie «Au Pélican», située au coeur de la vieille ville, dans un immeuble imposant, qui fut restauré à la fin du siècle dernier, est un jalon dans l'histoire des pharmacies de la ville.

★

L'ancienne Maison du Président Mathieu, 11, Grand'rue

Martin Mathieu, qui lors de la conquête du Luxembourg par les Français, en 1795, avait été procureur près de la justice prévôtale de Luxembourg, renonça à tout emploi sous le «régime usurpateur» du droit, comme il osa s'exprimer, ne voulant point servir les intrus et ne voulant rien recevoir d'eux.

Des descendants du président Mathieu vivent encore aujourd'hui dans notre ville.

★

L'ancienne Maison du Colonel Jamez, 17, Grand'rue

Nicolas de Jamez, colonel, ingénieur-en-chef de l'empereur d'Autriche, marié à Anne de Molinot, habitait avec sa famille cette maison depuis le 30 juillet 1763 et y est décédé en 1788, âgé de 74 ans. (Engelhardt, Histoire de la Forteresse... et registres de la paroisse de Saint-Nicolas à Luxembourg.)

Il avait fait opérer de très sérieuses améliorations aux différents ouvrages de la forteresse; un plan du XVIII^e siècle portant son nom, a été dressé par les soins de l'administration militaire.

★

La Maison de Schauwenbourg-de Soetern

actuellement Maison Reuter-Heuardt, sise au N° 22 de la Grand'rue, aurait été bâtie vers 1555, d'après M. Louis Wirion.

D'après des renseignements émanant de Mgr Schmit, chanoine et curé de Notre-Dame, la maison a appartenu au XVI^e siècle à la famille de Schauwenbourg, pour passer ensuite par alliances ou héritages à celles de Naves, de Schönbourg et enfin de Soetern.

Pendant la guerre de trente an, l'archevêque Christophe de Soetern ou Zoetern, prince-électeur de Trèves, s'étant lié à la France contre l'Espagne, fut arrêté le 25 mars 1635 par le comte d'Embden, gouverneur du duché de Luxembourg et comté de Chiny. Il fut détenu pendant quelque temps dans la maison de Soetern de Luxembourg.

Mais antérieurement, cette belle et vénérable bâtisse avait déjà joué un certain rôle dans l'histoire de la ville. En effet, en 1577, Pierre-Ernest de Mansfeld avait proposé aux trois États du duché de Luxembourg d'accueillir les Jésuites, pour s'installer dans la capitale et y ériger un collège. En 1587, le célèbre jurisconsulte et membre du Conseil provincial, Antoine Houst, est appelé au Conseil d'État à Bruxelles. Là, il appuya le plan de Mansfeld, d'appeler la Compagnie de Jésus à Luxembourg. Le 7 novembre 1583, le gouverneur général Farnèse charge Mansfeld d'acheter la maison de Soetern pour y installer le collège projeté des Jésuites.

Mais, à la suite d'un changement de plan, le collège n'occupa jamais l'immeuble susdit, et on acheta des terrains appartenant aux Cordeliers.

Le général baron de Bender, feldmaréchal des troupes autrichiennes à Luxembourg, acheta la maison entre 1785 et 1795 pour les usages de la forteresse, et y installa le Commissariat aux Vivres (Proviantamt).

Comme les de Schauwenbourg, anciens possesseurs de la maison, étaient entre autres seigneurs de Preisch, il s'en suit que l'immeuble fut appelé anciennement «Preischenhaus» ou «Preuschenhaus», désignations qui se retrouvent fréquemment aux XVII^e et XVIII^e siècles dans les registres de la paroisse de Saint-Nicolas (actuellement Notre-Dame), dans des écrits ou procès de redevances.

*

La maison où est logée actuellement la librairie Bruck, 33, Grand'rue, est intéressante, car au-dessus de la porte d'entrée privée, logée dans un angle, se trouve une croix fléchée (croix de peste). Il

y a lieu de signaler cette porte, car de ma connaissance, il n'y a plus guère que trois immeubles de la ville haute qui portent encore ce vieux signe et talisman contre les contagions d'antan.

★

Le N° 30 de la Grand'rue, qui loge la «Société Anonyme des Anciens Magasins Jules Neuberg», porte au-dessus de la corniche un chronogramme, conservé malgré la réfection entière de l'immeuble:

haeC DoMVs sanCtae VIrgInI In IVbILaeo VoVet

Ce chronogramme donne le millésime de 1781, jubilé de l'installation de l'Octave.

C'est en effet en 1666 que Notre-Dame, Consolatrice des Affligés, fut déclarée patronne de la ville par le gouverneur, le prince de Chimay. Ce patronage fut étendu à tout le duché, en 1678. — La date du chronogramme, 1781, commémore le centenaire-jubilé fêté à cette date.

★

Au «Cerf d'Or», Grand'rue, cité depuis 1631

Un document de l'année 1631 nous parle d'un Théodore Niedercorn, hôtelier à l'enseigne du «Cerf d'Or». Est-ce que ce Niedercorn, descendant de la longue lignée de restaurateurs-hôteliers de même nom, est le fils ou le neveu d'un autre Théodore Niedercorn, tenancier du «Lion d'Or», dont nous avons déjà parlé, et décédé dès avant 1618?

Comme l'établissement passa à la famille d'Eustache Duthier (ou Dussier, Didier), la chronique nous prive de nouveau des renseignements généalogiques sur notre famille Niedercorn. Il est pourtant établi que le tenancier du «Cerf d'Or», fut échevin-justicier de la ville, consécration bourgeoise et honneur que nous trouvons assez rarement dans les familles des aubergistes.

La veuve de Duthier, d'après un acte notariel passé devant maître Alberty en 1685, se décida à reconstruire l'hôtel, qui avait souffert de la tourmente et du bombardement de 1684.

Où était située cette auberge? D'après le même acte notariel, cité plus haut, les cours, dépendances et étables de l'hôtel communi-

quaient par derrière avec le Marché-aux-Blés, le «Kornmarkt», nom que portait à l'époque la place d'Armes. Il faudra donc le situer encore à la Grand'rue, et c'est très probablement l'actuelle maison Herzig-Kaempff, d'après l'hypothèse de M. Louis Wirion.

Le recensement de 1688 indique d'ailleurs un nouveau propriétaire, Jacques Gaspar.

Malgré que l'exploitation hôtelière eût depuis longtemps cessé dans cet immeuble, on continua encore en 1749 de l'appeler «Cerf d'Or» dans les actes.

De nombreuses autres auberges et «maisons à loger» sont signalées dans le quartier de l'«Acht», au gré des recensements et dénombrements de feux.

Ainsi en 1562, on cite une auberge «Zu den Drey Koenigen», «Aux Rois-Mages». Cet établissement est bien plus ancien, d'après Würth-Paquet. Il était situé près des remparts de la deuxième enceinte.

Les dénombrements de 1528 et 1541 nous offrent un choix intéressant d'auberges, toutes situées dans le même quartier; ainsi, si nous entrons par la porte des Juifs sur l'ancienne «Acht» dans la Grand'rue actuelle, c'est l'auberge «Au Lys», appartenant à un certain Johan, que nous remarquons pour la première fois (Vannérus, Population de Luxembourg). De plus on cite, Heinrich, «Zum Schaeff», sur «l'Acht»; Thys, «Zur Glocken», de même; Claus, «Zur Kertzen», de même; Gubel, «Zuem wissen Pferd», sur «l'Acht» (Vannérus, Population de Luxembourg; Edouard Oster, En attendant le millénaire; Recensement de 1541).

*

L'ancien Hôtel de la famille d'Olimart

Le N° 56 de la Grand'rue, appartenant aux héritiers Praum (Schaus-Arendt), fut jadis habité par Jean-Adolphe d'Olimart, Président du tribunal de première instance, époux d'une dame de Fiennes de Bauhan.

Sa maison échut en partage, en 1821, aux enfants du premier lit de J. A. Joseph de Martiny, né à Weiler-la-Tour, directeur du dépôt royal d'étalons, capitaine au service des Pays-Bas, et membre des États provinciaux. Il était marié en premières noces à Julie d'Olimart,

dont lui parvint l'héritage, et en secondes noces à Elisabeth de Neunheuser.

Après la mort du capitaine de Martiny, l'immeuble fut vendu aux enchères et parvint ainsi en 1826 au baron Charles de Reinach de Hirtzbach, ancien Pair de France, que nous avons déjà rencontré au cours de notre promenade, comme habitant de l'hôtel de Mohr de Waldt.

En 1872, elle parvint à M. Jean-Auguste Praum, négociant, puis fut habitée par le Dr Auguste Praum, premier directeur du laboratoire bactériologique de l'État, nouvellement créé à Luxembourg.

Par l'amabilité de la propriétaire actuelle de la maison du N° 56 de la Grand'rue, Madame Veuve Dr Gust. Arendt-Praum, j'ai pu prendre connaissance de l'acte d'adjudication de cette maison, passé le 12 juin 1872. L'acte mentionne une porte cochère sur la Grand'rue et une issue (comme pour la maison d'Autel, que nous mentionnons immédiatement), sur la rue Beaumont.

Ces documents authentiques nous permettent de nous rendre compte des modifications importantes qui se sont faites dans ce quartier de la Grand'rue: portes-cochères, communications avec les rues adjacentes, etc.

*

L'ancienne Maison d'Autel

la Pâtisserie Namur, le N° 60 de la Grand'rue, est une très vieille maison nobiliaire de la ville. Elle fut habitée et probablement construite à la fin du XVII^e siècle par le comte Frédéric d'Autel, gouverneur du pays duché de Luxembourg, de 1697 à 1716, date de son décès. Le gouverneur d'Autel, chevalier de l'ordre de la Toison d'Or, s'était fait inhumer à l'église des Capucins, qui a été désaffectée par les troupes de la révolution, et toutes les tombes détruites.

L'hôtel d'Autel passa ensuite dans la famille du Prel d'Erpeldange, et était habité en 1794 par Charles-Joseph du Prel, baron, chevalier, seigneur d'Erpeldange, membre du Conseil souverain de Luxembourg et président des États du pays, marié à Catherine de la Salle. (Voir également petit refuge Saint-Maximin.) Le baron du Prel accepta les fonctions de simple juge dans le premier tribunal civil, institué à Luxembourg en 1796 par l'administration française.

Ensuite, en possession d'un sieur Koch, qui y exploita une auberge, la propriété fut acquise par l'État, et occupée par les douanes, les bureaux de la poste et la chambre des comptes.

Remis en adjudication publique, une partie de l'ancien hôtel particulier tomba de nouveau en mains privées, tandis que le prolongement, situé dans la rue Beaumont hébergea pendant bien longtemps des administrations publiques, qu'il serait fastidieux d'énumérer. Enfin, en 1953, l'arrière-bâtiment dut être abattu et remplacé par un immeuble d'administration moderne de quatre étages.

Sur la généalogie de la famille Namur, voir l'article Barthélemy Namur, dont le propriétaire actuel de la confiserie, M. Georges Namur, est un descendant direct.

Lors des importantes transformations d'après-guerre, auxquelles fut soumise l'ancienne maison patricienne des d'Autel, il a été possible de découvrir, emmuré dans un bloc de maçonnerie, et de sauver ainsi de la destruction, un bas-relief en pierre, représentant les armoiries d'Autel, pièce précieuse qui fut acquise par un collectionneur privé.



La Maison du Dr Collart, maître de Forges

Le docteur Charles-Joseph Collart (ou Collard, suivant Neyen), né vers 1725 à Saint-Hubert, et qui est décédé dans son château de Fischbach, habitait la maison sise à côté de celle d'Autel.

Le Dr Collart avait épousé Marie-Françoise de Donnée, originaire du pays de Liège. Par lettres patentes de 1762, il fut nommé médecin consultant de S. A. R. le duc de Saxe-Teschen. Un ancêtre, Théodore-Joseph de Collar, né en 1678, fut créé chevalier du Saint-Empire en 1731 par l'empereur Charles VI. Son frère, Nicolas, quitta Vienne et s'en revint à Saint-Hubert. Le docteur est l'ancêtre de la famille Collart qui est actuellement encore établie au grand-duché.

Le Dr Charles-Joseph Collart fut un de nos premiers grands maîtres de Forges et il joua un rôle important dans l'histoire de la sidérurgie du Luxembourg. Il laissa, à sa mort, arrivée en 1812, à l'âge de 87 ans, outre de nombreuses propriétés terriennes, quatre châteaux: Fischbach, Dommeldange, Schengen et Bettembourg. Il les laissa respectivement à ses quatre fils. (Neyen, Biographie Luxembourgeoise.)



La Grand'rue d'aujourd'hui s'était poursuivie naguère jusqu'à la rue de l'Arsenal, et aujourd'hui elle est continuée jusqu'au carrefour du boulevard Royal.

Il y a peu d'années encore, ce tronçon s'appelait «d'Judegâss». Anciennement, c'était la rue de la porte d'Arlon ou de la porte des Juifs. Würth-Paquet prétend qu'elle fut appelée rue des Juifs, «puisqu'il y avait le cimetière des juifs se trouvait non loin des bastions».

Il est pourtant probable qu'au cours du moyen âge, la petite colonie des juifs habitant la ville de Luxembourg, fut obligée de se resserrer ici, tout près des bastions de la plaine.

D'après l'arsenal qui y fut construit par les Français en 1685 (Engelhardt), la rue a été baptisée rue de l'Arsenal. Le grand réservoir de matériel militaire fut détruit en 1872. De nombreuses maisons riveraines de l'ancien arsenal sont encore bâties sur les fondations de cet édifice. Ainsi, des caves voûtées énormes de la partie supérieure de la rue Aldringer et du côté nord de l'ancienne rue de l'Arsenal sont les seuls vestiges de l'édifice détruit lors du démantèlement.

Non loin de cette rue se trouvait encore, jusqu'à une date assez récente, la caserne d'artillerie, construite par les Espagnols en 1674. En quatre ailes, elle couvrait le terrain sur lequel a été construit en 1935 le pâté de maisons dit bloc Aldringer.

Après le démantèlement de la forteresse, le corps assez délabré de bâtiments que fut la caserne d'artillerie, servit aux destinations les plus diverses: école de musique, école supérieure de garçons, école gardienne, fabrique de gants, remise de pompes d'incendie, école de sourds-muets; elle fut enfin démolie, en 1913, après avoir servi de logis provisoire pour la nouvelle École des Artisans de l'État. Cet établissement alla occuper les bâtiments de l'ancienne maison des Jésuites, que ceux-ci s'étaient construits au Limpertsberg.

★

Parlons maintenant, en les énumérant l'une après l'autre, des cinq rues qui s'engagent, au nord, dans la Grand'rue:

LA RUE DU PALAIS-DE-JUSTICE

Cette rue tortueuse et toute en pente conduit au *palais de Justice*. En l'année 1565, Philippe II, roi d'Espagne et duc de Luxem-

bourg, fit acheter de son propriétaire, Nicolas Greisch, un immeuble sis dans ce quartier voisinant avec les remparts, où devait être installée la résidence du souverain, ou de son lieutenant, le gouverneur du pays de Luxembourg. L'hôtel fut agrandi sous le gouverneur comte de Berlaymont et est utilisé aujourd'hui comme palais de Justice.

Cet ensemble encore imposant, et qui porte dans certaines de ses parties des vestiges de l'architecture primitive, renaissance, fut donc érigé comme hôtel du gouvernement pour le plus remarquable des gouverneurs que le Luxembourg ait eus, le comte Pierre-Ernest de Mansfeld. Il offre, du côté des bastions, un aspect remarquable, rappelant la manière de construire des Espagnols au XVI^e siècle. Le jardin situé à l'arrière de l'immeuble s'étend jusqu'aux trois tours de la vieille porte de Pfaffenthal, que Mansfeld avait également fait transformer. (Il fit remplacer les créneaux par des tourelles pointues en pente.)

La façade de l'hôtel fut refaite en 1843, mais du côté sud on remarque encore des pierres de fenêtres du XVI^e siècle. Une plaque apposée au mur du second portail, à la descente, rappelle qu'ici le maréchal Bender, le dernier commandant autrichien de la forteresse, qui avait défendu en 1794-1795 la place contre les troupes françaises, avait choisi domicile. Aussi les habitants disaient-ils, jadis, pour ces jardins d'agrément, maintenant inaccessibles au public, parce qu'ils dépendent du grave palais de Justice: «de Generôlsgârt». Dans les terrains des alentours, il arrive que des terrassements ou des transports de terrain soient faits de temps en temps. Eh bien, chaque fois ces «fouilles» involontaires révèlent des boulets de canons, des pièces détachées d'artillerie, etc. En 1931, des pièces de mortiers furent découvertes à cette place. (Paul Medinger.)

★

Le N^o 4 de la rue du Palais-de-Justice vaut la peine d'être cité: La maison, d'apparence ancienne, fut achetée en 1843 par l'État pour servir de logement aux gendarmes, avec l'annexe du palais de Justice. Engelhardt donne sur cette maison les renseignements suivants: «le 15 mars 1632 le nommé Lucas Bosch a déclaré devoir annuellement au roi 15 patards (écus) pour la permission lui donnée de pouvoir bâtir deux arcades contre un côté de la maison du Roi, où demeure le gouverneur, „par-dessus la maison, pour soutien et appui de la maison”.

«Les deux constructions, reposant sur des voûtes qui surplombent la rue du Palais de Justice, existent encore aujourd'hui (Engelhardt). La maison achetée pour servir de gendarmerie est l'une des plus anciennes de la ville.»

L'arcade supérieure aurait été détruite, puis démolie en 1886, lors des travaux de réparation de l'ancienne gendarmerie, endommagée par l'incendie de 1886.

★

LA RUE DU NORD

La rue du Cul-de-Sac, en 1795, aujourd'hui rue du Nord, en langage vulgaire «rue de la Chicorée», ainsi appelée à cause de la fabrique de chicorée qui s'y trouvait en 1848.

Würth-Paquet dit que cette rue n'avait pas de nom en 1631, mais Jean-Pierre Biermann la cite comme ayant existé au XVI^e siècle sous la dénomination de «Bannegässel».

Après la démolition entre 1875 et 1878 du bastion supérieur du gouvernement, dit plus tard rempart et jardin du Casino, la rue fut prolongée jusqu'à la rue du Casino (rue de la Côte d'Eich) et son aspect fut bien changé. Auparavant, à partir des murailles qui supportaient le palais de Justice, au-dessus de la porte du Pfaffenthal, la rue était limitée par le rempart allant de là vers la rue du Casino. En face du N^o 11 (dont nous reparlerons) un petit jardin se trouvait, qui était clôturé du côté de la voie publique, par un mur à la place de l'escalier et de la balustrade construit avec la nouvelle façade du palais.

Dans les bâtiments contigus au N^o 11 étaient installés les ateliers de la fabrique de chicorée de M. de Saint-Hubert (moulin à cheval, ateliers de torréfaction et d'emballage, magasins et dépôt de chicorée).

Antérieurement à son acquisition par M. de Saint-Hubert, cet immeuble était occupé par le corps de garde et les écuries du gouverneur. M. Léopold-Xavier de Saint-Hubert, qui installa la fabrique de chicorée fondée d'abord à Hollerich, fut suivi par son fils Xavier-Auguste-Joseph de Saint-Hubert qui transféra l'installation dans

l'immeuble, avec vastes dépendances construites sur l'emplacement du rempart du «Casino».

En juillet 1918, les héritiers de Saint-Hubert vendirent la maison.

*

L'ancienne demeure de la famille Merjai

Le N° 11 de cette vieille rue anguleuse est une très vieille maison qui est remarquable à de nombreux points de vue. Elle appartenait jadis à M. Jean-Pierre Sauvage, bourgeois-marchand de Luxembourg, et fut acquise en 1770 par François-Xavier Merjai, avocat près du Conseil provincial et secrétaire des États du duché. Son fils, P. A. Cyprien Merjai, bachelier en droit de l'université de Louvain, né à Luxembourg en 1760, est décédé en 1822. Auteur de manuscrits sur l'histoire et la géographie du pays de Luxembourg (*Voyages Curieux*), conservés à la Bibliothèque Nationale, il fut l'ami intime du peintre Jean-Henri Gilson, en religion Frère Abraham, d'Orval, né à Habay-la-Vieille; c'est à cette amitié que nous devons sans doute les belles peintures qui ornent encore aujourd'hui le rez-de-chaussée de l'ancienne maison de Merjai et que l'artiste paraît avoir exécutées en 1794, après le sac d'Orval par les troupes françaises. Cette incursion de troupes étrangères avait forcé le frère Abraham de chercher refuge à Luxembourg. Ces fresques et peintures, au nombre de cinq, sont actuellement recouvertes de toiles protectrices, par les soins du Musée National, car elles avaient essuyé des dégâts assez sérieux dans les dernières décades. Aussi ne sont elles pas visibles au public, actuellement.

Cyprien (Pierre Alexandre) Merjai était, comme nous l'avions dit bachelier ès droit. Avec ce degré, premier échelon des études de droit, Merjai ne pouvait être avocat, et par conséquent, ne pouvait être admis au Conseil provincial de Luxembourg.

Dans ce corps illustre et savant, il y eut trois hiérarchies: 1° les conseillers nobles ou de courte-robe, qui étaient admis à siéger du fait de leurs titres nobiliaires, sans être pour cela des jurisconsultes.

2° les docteurs en droit, qui siégeaient au Conseil provincial en conseillers ordinaires de longue-robe; on les appelait messires.

3° les jurisconsultes, qui, ne possédant pas le titre de docteur en droit, étaient pourtant licenciés en droit; on les appelait maîtres.



La maison de la ville de Bruges



*La Porte de l'effondrement en 1900.
(Photo: René Taubert)*



*Le Pharmacie de Polémie
au Centre-Rhône.*



*Une des habitations, avec sa porte en fer.
L'habitant s'appelle L'Aliberti.
(Photo: René Taubert)*



La maison du Comte d'Autel, rue Grand'ville



Le Château de la Roche
(Photo: Harry Fischer)



Porte du N° 22, rue de la Roche



Ils avaient la faculté, après un certain stage, d'accéder au Conseil provincial comme conseillers ordinaires.

Aujourd'hui, les jurisconsultes ne peuvent exercer la fonction d'avocat que s'ils sont en possession du titre de docteur en droit; mais, à l'encontre de l'époque du Conseil provincial, on appelle les docteurs en droit maîtres, et on a abandonné la désignation de messire. Si Cyprien Merjai n'était pas en possession de titres suffisants pour accéder au Conseil provincial, comme son père, il est d'autant plus intéressant pour nous par ses ouvrages de valeur historique et archéologique concernant la ville de Luxembourg, qu'il nous a laissés.

Outre ses «Voyages Curieux», qui mêlent intimement l'histoire à la géographie du pays de Luxembourg, je mentionne particulièrement une histoire de la ville de Luxembourg, pendant la période de transition, de 1781-1808, qui recèle une somme de documents et de renseignements précieux pour cette période qui n'a pas trouvé beaucoup d'historiographes.

En 1810 Cyprien Merjai vendit sa maison paternelle au conseiller à la cour supérieure, Jean-Evrard Tillard, et quitta sa ville natale. À sa mort, l'ancienne famille des Merjai s'éteignit.

En 1849, les héritiers Tillard cédèrent la maison au docteur Jean-Mathieu Neumann, qui, originaire de Wiltz, avait d'abord exercé sa profession dans cette ville. Il avait épousé une demoiselle originaire de Luxembourg, de la famille bien connue des Würth, Caroline. Il eut une clientèle très étendue, et après une vie active, mourut en 1861.

Après la mort du docteur Neumann, sa fille installa une imprimerie dans l'ancienne maison Merjai (1876-1879) qui passa plus tard aux mains de Jean Hary; cette imprimerie est l'origine et la cellule primitive de l'Imprimerie Saint-Paul, fondée en 1886, et qui, plus tard, fut d'une renommée croissante.

La fille de Jean-Mathieu Neumann mérite encore une mention: c'est dans le N° 11 de la rue du Nord que fut fondée par Mademoiselle Marie-Anne Neumann en 1891, l'école ménagère pour jeunes filles, qui plus tard gagna également d'importance.

Revenons à la description de cette vieille maison de Merjai. Les fenêtres du second étage portent encore des appuis de fenêtres en fer forgé, ornées de l'initiale M (Merjai). Malheureusement, ces appuis ont disparu tout récemment!

De plus, il y a dans cette maison si riche en souvenirs, un autre fait qui mérite l'attention:

La lucarne de la porte d'entrée est ornée d'une croix fléchée (croix de peste), dont nous avons cité les deux autres exemples dans la ville.

Ces croix fléchées, curieux talismans contre la contagion, et aux XV^e, XVI^e et XVII^e siècles surtout contre la peste, sont des vestiges des temps passés dont on ne trouve pas beaucoup de mentions, ni dans la littérature historique, ni médicale.

Le professeur Joseph Hess, fin connaisseur de tout ce qui touche à notre folklore, en a décrit une dans son article «Particularités de la maison d'habitation luxembourgeoise», paru dans le calendrier «An der Ucht», 1949. Il cite un autre exemple de croix fléchée dans une maison de Remich (Greiveldinger).

J'ai donc été heureux de décrire (et d'illustrer) trois maisons de la ville de Luxembourg, où ce curieux phylactère de nos ancêtres est conservé à l'heure actuelle.

*

L'ANCIENNE RUE DU CASINO MAINTENANT RUE DE LA CÔTE D'EICH

Elle portait anciennement le nom de rue de Neunheuser, du nom de la famille noble qui y habitait. Dans les registres de l'État civil de la ville de Luxembourg, certains membres de cette famille portent le nom de seigneurs de Belleruche, ou de Schoenfels-lez-Mersch, d'ou encore, pendant une partie du régime français, le nom de rue de Belleruche. Mais, par arrêté du 29 fructidor an VI le nom fut changé en rue du Rempart, que ce tronçon de rue avait anciennement déjà porté. (La rue du Rempart, qui avait son nom parce qu'elle longeait, à l'intérieur des bastions et murailles, une bonne partie de la forteresse dans le sens nord et ouest; elle prenait son début ici, faisait un biais vers la rue des Bains actuelle, puis tournait vers la rue Aldringer en empruntant le terrain où est actuellement située la «maison aux fenêtres» (d'Fënsterschlâss), puis rejoignait la rue Philippe II à la hauteur de la rue Monterey.

Vers le début de ce siècle, la commune décida l'élargissement de cette rue, et les anciennes maisons: Hollenfeltz, Richard, Reckinger, Streichen et Heintz qui en formaient le côté ouest, furent démolies. Ainsi, toutes les maisons de ce côté sont modernes.

★

L'ancien hôtel de la famille de Neunheuser, antérieurement de Schönfeltz

Elle a été détruite tout récemment (1958) et a fait place à un immeuble de cinq étages, en béton armé.

Cet ancien hôtel, qui a longtemps empreint de sa physionomie la rue du Casino, avait déjà été presque entièrement détruit lors du siège de Luxembourg en 1684, par Louis XIV. (J. P. Koltz.)

Marie-Catherine de Neunheuser, fille du receveur général Christophe-Ern. de Neunheuser et de Marie-Anne Herny, dame de Schoenfeltz, avait épousé un capitaine du régiment du comte d'Arnberg, Pierre-François de Gaillot ou Galliot (voir maison Simons) qui, comme successeur de son beau-père au poste de receveur général, mourut en 1779.

La veuve de Gaillot-de Neunheuser, parente du provicaire Dominique de Neunheuser, qu'elle reçut souvent dans son hôtel, vécut très vieille. Elle suivit son mari dans la tombe en 1807 à l'âge de 93 ans.

Après la mort de la dame douairière, cette vieille demeure changea de locataires assez fréquemment pendant les décades qui suivirent.

Ce fut d'abord le siège provisoire du pensionnat et de l'école moyenne d'instruction de jeunes filles, sous la direction des Chanoinesses de Saint-Augustin. En effet, les soeurs religieuses de Sainte-Sophie s'étaient installées ici, sur le conseil de l'évêque Jauffret de Metz, avant de regagner leur ancien établissement de la rue de la Congrégation, qui avait subi toutes les affres de l'occupation française, nationalisation, puis vente publique, etc.

Puis l'ancien hôtel de Belleruche servit d'auberge, pendant un certain temps, et fut ensuite loué au gouvernement prussien qui y installa un casino militaire pour les officiers de la garnison fédérale.

On connaît l'histoire du duel mémorable qui avait été provoqué par une altercation entre un officier supérieur de la garnison, et un voyageur de commerce, originaire de Liège, qui avait été introduit dans ce cercle assez fermé des gradés prussiens . . .

En 1864, un jeune professeur de l'Athénée, l'abbé Bernard Haal, avait fondé à Luxembourg l'association ouvrière qui groupait les compagnons-artisans. — Or, après le départ de la garnison prussienne, le jeune militant social fit acquisition de l'immeuble, en 1868, et le «Gesellenverein», l'Association des Artisans, fit son entrée solennelle dans sa nouvelle demeure. On rehaussa bientôt le bâtiment d'un étage.

La Société de Lecture, l'internat de l'École des Artisans, la société historique «Ons Hémecht», qui fut si longtemps présidée par l'abbé Martin Blum, la Société de Saint-Vincent de Paul, fondée par Hyacinthe Schaack (voir rue Chimay), enfin, dernièrement, les bureaux de la «Caritas», oeuvre de bienfaisance et de secours sociaux catholiques y avaient longtemps établi leur siège.

L'immeuble devint de plus en plus délabré, les murs de la façade se lézardaient d'une façon inquiétante, l'escalier principal menaçait de s'effondrer sous les pas d'un visiteur: il était temps de vouer cette vénérable bâtisse à la pioche, puisque, trop longtemps, on avait négligé de faire les restaurations les plus urgentes . . .

*

LA RUE DES CAPUCINS

L'ancien Couvent des Capucins

Le couvent des Capucins fut fondé à Luxembourg, dernier venu des anciennes institutions religieuses, en 1621. La construction du couvent et de l'église fut achevée en 1630. (Engelhardt.)

L'ancienne église des Capucins contenait de nombreuses plates-tombes, de nombreux sépulcres de nobles luxembourgeois. Ainsi, la famille des d'Autel et celle des de Zoetern s'étaient fait inhumer dans ce sanctuaire. Il est seulement regrettable que nous n'ayons plus aucune documentation iconographique ou autre sur ces tombeaux familiaux, qui seraient intéressantes pour les historiens ou archéologues.

«Le comte de Berlaymont, gouverneur de la ville et de la province de Luxembourg, ayant accordé à ces pères la permission de s'établir dans cette ville, malgré les très fortes remontrances des PP. Cordeliers, ils y plantèrent la croix le 6 octobre de l'année 1621, bâtirent une petite chapelle et y célébrèrent la messe le 21 décembre de la même année; ensuite, assistés des libéralités de Henri, Claude et Philippe de Sales, chevaliers, père et fils qui, par acte du 16 août 1625, leur avaient donné pour aumône le jardin qui leur était échu de Dame Marguerite de Mérode, épouse de Conrad de Zoetern, seigneur de Preisch etc., ils commencèrent à bâtir leur couvent.»

«L'an 1624, le 5 mai, fut posée la première pierre de leur église, et l'an 1630, le 6 octobre, le suffragant de Trèves, Messire Georges de Helfenstein, y chanta la messe, après l'avoir consacrée. Leur couvent doit sa perfection aux libéralités et aumônes des bourgeois et autres particuliers de la ville, notamment au sieur Pierre Bernardi et à Françoise Mangia, son épouse, qui ont fait la meilleure partie des constructions, de même que l'église à leurs propres frais. (Registre de l'archive du couvent des Capucins de la ville de Luxembourg, de 1621-1729.)

La chapelle de la Sainte-Croix, qui est celle la plus proche du choeur, a été bâtie par feu dame Madeleine-Isabelle de Schönburg, née comtesse de Cronberg et Hohengeroldseck, qui y a choisi sa sépulture.

L'église était assez grande et d'une passable beauté. A la droite, en y entrant, il y avait deux chapelles: la première dédiée à la Sainte-Vierge de Notre-Dame du bon Trépas, et la seconde à la Sainte-Croix.

Dans la chapelle de la Vierge, au-devant de l'autel, repose Jean-Frédéric d'Autel, chevalier de la Toison d'Or; il a été le premier gouverneur de la province et de la ville de Luxembourg, après la remise du pays et de la place à la maison d'Espagne, en 1698.

Dans la chapelle de la Sainte-Croix, il y avait, au pied de l'autel, un caveau où étaient déposées les cendres de la célèbre et illustre famille de Zoetern.

«Le monastère était un vrai monastère de Capucins, mais ils ont un très beau jardin du côté des remparts de la ville.» (Relations des Capucins, Archives.) Par un ordre du 22 juin 1795 (4 messidor an III), Joubert, représentant du peuple, avait intimé aux Capucins et aux Récollets de Luxembourg l'ordre d'évacuer sur-le-champ leurs

églises et d'abandonner leurs couvents que l'administration militaire réclamait pour y établir des magasins de grains, de farine et de fourrages, ainsi que des dépôts de vivres pour les troupes et la garnison. (Alfred Lefort, Département des Forêts.)

Malgré les réclamations des corps de métiers et du gouvernement, cet arrêté fut maintenu (ibid).

La loi du 15 fructidor an IV supprima tous les établissements religieux et confia l'administration de leurs biens à la direction des Domaines Nationaux. La «manutention militaire» fut installée dans les bâtiments du couvent des Capucins.

A la suite du traité de Londres, en mai 1867, l'État abandonna la propriété de ces bâtiments à la ville de Luxembourg.

La ville résolut immédiatement d'y installer une salle de spectacles permanente; l'ancien couvent des Capucins servit à cet usage jusqu'à ce jour. Les bâtiments, église, cloître et dépendances furent occupés par les services du théâtre.

La nouvelle façade, avec son fronton portant l'inscription «Théâtre» fut construite en 1894.

De la place du Théâtre, l'on voit encore, à l'arrière des bâtiments, la partie de l'ancienne église des Capucins, avec son pignon aigu et un des vitraux de l'ancien sanctuaire. De plus, comme récemment la maison contiguë au théâtre, rue des Capucins, a été détruite, on pouvait voir, sur le chantier, des vestiges importants des deux chapelles de la Vierge et de la Sainte-Croix et le beau pignon de l'ancienne église des Capucins.

★

LA RUE BEAUMONT

Le comte de Beaumont, fils du Prince de Chimay, gouverneur du pays de Luxembourg, était commandant à Luxembourg en 1668.

Il nous manque des renseignements sur les anciens habitants de cette rue, mais le caractère archaïque des maisons et la disposition par petits logements ou maisonnettes peu étendues nous permet de dire qu'elle était habitée au XVII^e et XVIII^e siècles surtout par des artisans et petits marchands.

L'inventaire des ancrs de construction bien visibles est particulièrement riche dans la rue Beaumont, et je m'empresse d'en faire une énumération.

Le N° 5 de la rue nous montre, disposés sur trois étages, les signes suivants: A N N O - 1 7 9 4 - J N M S

le N° 17 les lettres suivantes, immédiatement au-dessus du rez-de-chaussée: M A

tandis que le N° 16 de cette rue porte le millésime 1 7 9 6.

*

LA RUE DE LA PORTE-NEUVE

était désignée au XVII^e siècle sous le nom de rue Sainte-Marie. Dans un acte de 1645, dressé par le notaire Klensch de Luxembourg, il est question d'une maison et de deux jardins et dépendances: «sise uff der Achten allhie in St Mariengassen gelegen»; puis d'une maison située: «bey der Nuwerpordten».

Un manuscrit, déposé à la bibliothèque de l'Athénée à Luxembourg, donne des indications très précises sur l'époque de construction de cette porte. Voici ce qu'il dit: «le 8 avril 1627 le gouverneur nouvellement désigné Chrétien d'Embden, comte de Frise, fit son entrée dans la ville (son prédécesseur, le gouverneur de Berlaymont, était mort de la peste en cette terrible année 1626). Le gouverneur est entré à cheval et a traversé comme premier la porte nouvellement construite, dite de Sainte-Marie, que personne n'avait encore pénétré avant lui.»

Du côté de la ville, il y avait une grande porte et deux petites. On voyait sur la petite porte à droite les armes de Luxembourg; au-dessus de celle à gauche, étaient celles de Florent, comte de Berlaymont et de Lalaing, chevalier de l'ordre de la Toison d'Or, gouverneur de ce pays, de 1604 (décès de Mansfeld) au 8 avril 1626. Au-dessus de la grande porte, est dans une niche la statue de la patronne de Luxembourg, telle qu'elle est à l'église de Notre-Dame. Du temps de la république, cette statue fut reléguée dans une prison; ce ne fut qu'en 1803 qu'on la replaça au-dessus de la porte par ordre du gouvernement. On inscrivit alors sur le piédestal le chronogramme suivant:

Marie ConsoLatrice Des affligés (ce qui marque l'année de la restauration du Culte).

La république, qui faisait la guerre à la religion et aux rois, fit aussi effacer de la porte les armes avec les canons et les boulets que Louis XIV avait fait sculpter, et elle fit graver en lettres d'or sur un marbre noir, l'inscription suivante: Rendue à la République Française le 24 prairial an III, c'est-à-dire le vendredi, 12 juin 1795. Du temps de l'empire français, cette inscription fit place à l'aigle impérial posant ses serres et déployant ses ailes au-dessus des canons et des drapeaux.»

Cet ouvrage, taillé dans la pierre, et chef-d'oeuvre d'art fut abattu en 1814, et remplacé en 1848 par les Armes de l'Empire d'Allemagne.

★

L'Hôtel du Cygne, à la Porte-Neuve

Avant d'être définitivement reprise par une officine pharmaceutique, qui la porte encore aujourd'hui, l'enseigne «Au Cygne» désignait un hôtel situé à la Porte-Neuve, et elle fut portée pendant des générations entières par les propriétaires de cet hôtel. C'est ainsi qu'en 1541 déjà nous trouvons un «Fredrich zum Swannen», habitant alors la Grand'rue (die Achte). En 1601 c'est Leonardus Waltnagel, qui est désigné «caupo in cigno». De toute façon, il est certain que le «Cygne» se trouvait déjà à la Porte-Neuve à la fin du XVII^e siècle. En 1675, le recensement signale l'échevin-justicier Jacquemain Brasseur comme hôtelier du «Cygne» à la Porte-Neuve. C'est d'ailleurs la première fois que ce nom de Brasseur, représentant pour notre ville une lignée d'hôteliers connus, apparaît dans les annales de la ville. Le texte indique encore que Jacquemain Brasseur, sa femme, ses six enfants, ses quatre servantes, exploitent l'hôtel et ont comme approvisionnement: «deux maldres de froment, 15 maldres de seigle et 12 maldres d'avoine». Pour l'époque, il y a donc un assez grand train de maison.

Nouvellement recensé en 1680, Jacquemain Brasseur indique comme clients usuels à l'époque des membres du corps des officiers de la garnison espagnole, avec leurs épouses, enfants et serviteurs. Je m'en vais de nouveau énumérer une page du livre des hôtes, à cause du pittoresque de leurs noms et de leurs charges: «Le capitaine du „tercio" espagnol Don Diego Argumedo, sa femme et ses enfants;

un capitaine célibataire de la compagnie Camberos; le capitaine marié Gilles de l'Ange de la compagnie du colonel et du régiment van der Straeten; le lieutenant Tourneur, le capitaine Willers, avec leurs femmes, de la même compagnie.»

Brasseur l'ancêtre mourut en 1680, puis, on n'entend plus rien de l'«Hôtel du Cygne». Mais, en 1716, une simple auberge portant ce nom, est citée à la Porte-Neuve. Il s'agit probablement de l'immeuble N° 20, où loge actuellement l'hôtel Lepage.

L'immeuble parvint par héritage dans la possession du pharmacien Hochhertz, qui accapara l'enseigne du «Cygne». Probablement, aucune maison de logement n'existe plus depuis cette date, portant l'ancienne dénomination séculaire, car les actes sont muets, à partir du XVIII^e siècle.

★

«Aux Sept Souabes», Porte-Neuve

Il y a lieu de parler d'une des auberges les plus populaires de notre ville, aussi parce que l'immeuble et ses dépendances existent encore à peu près avec la même disposition comme au XVIII^e siècle, sans toutefois plus servir entièrement aux destinations primitives.

Le fondateur de cet hôtel connu et réputé en ces temps fut Joseph Meyer, né en 1699 à Weingarten (Souabe). Il épousa une fille de la ville, en 1731, une demoiselle Anne-Elisabeth Lahaye, et reçut bientôt après l'indigénat et la «bourgeoisie» de la ville de Luxembourg. Très prolifique, car il eut dix enfants, il résolut de la manière la plus simple la question du personnel d'hôtel. La fondation du nouvel établissement tombe environ dans l'année 1733, date à laquelle Meyer fut reçu dans la maîtrise des rôtisseurs et cabaretiers. Sa fille la plus âgée épouse un certain Jean-Baptiste Claisse (autre nom bien connu dans l'hôtellerie luxembourgeoise), qui succède à son beau-frère comme hôtelier aux «Sept Souabes». Claisse parvint aux honneurs en se faisant élire par deux fois échevin-justicier de la ville; de plus, il devint maître de sa confrérie. Il est décédé en 1795.

D'après M. Louis Wirion, ce serait aux «Sept Souabes» que Joseph II serait descendu en 1781, lorsqu'il visita inopinément les fortifications de Luxembourg. Herchen penche pour les «Trois Pigeons», comme nous l'avons déjà dit ailleurs.

★

«Au Cerf», près de la Porte-Neuve

Tandis que cette auberge est citée en 1631 et 1682 comme étant située près de la Porte-Neuve, nous la retrouvons en 1703 dans la Grand'rue, et en 1758 dans la rue des Capucins.

Vº

La Rue Philippe II,
Rue Saint-Philippe, «Philippstatt»

LA RUE PHILIPPE II, RUE SAINT-PHILIPPE, «PHILIPPSTATT»

comme on l'avait appelée dans le temps, date du règne de Philippe II, roi d'Espagne, duc de Luxembourg (1555-1598). A l'extrémité méridionale se trouvait dans le temps un égout, qu'on disait «den Hellepoull». Il existe un acte duquel on apprend qu'à cet endroit, réceptacle des immondices de la ville, il y avait en 1660 un marais, les eaux de pluie et autres ne trouvant pas d'écoulement. Le maître des hautes oeuvres de Luxembourg, qui avait aussi à sa charge les «basses oeuvres», fut souvent chargé, avec ses aides, de curer le «Hellepoull» où des cadavres de bêtes s'amoncelaient et répandaient une odeur nauséabonde.

Il se peut alors que le peuple ait créé une dénomination rappelant les miasmes délétères que devaient répandre les eaux et détritits infectes.

«Toutefois, dit M. Würth-Paquet, je pense que „Hellepoull“ est une altération de „Hoehlenpfuhl“. N'a-t-on pas changé „Hoehle“, chemin creux, en „Hell“, pour désigner une maison à la descente du „Breitenweg“?»

★

L'ancienne Maison «Au Nègre»

Dans les recherches qu'il a entreprises pour trouver l'origine d'une vieille enseigne «Au Nègre» ou «A l'Ethiopien», M. Louis Wirion a découvert des données assez nombreuses qui parlent de notre rue Philippe aux XVI^e et XVII^e siècles.

Il signale des auberges portant cette enseigne: 1601, Hans Heinrich, aubergiste «Au Nègre». 1626-1629, Niclas Bock, tavernier «Au Nègre». 1671, la maison des héritiers «Au Nègre». 1677, «Hospes zum Mohren». 1687, «Heinrich Boufferding, civis et lapicida e domo sua in der Philippgassen unter dem Mohrenstall». D'après

tous ces documents authentiques, la maison (qui, plus tard, ne semble plus exploitée comme auberge) était située au coin de la Grand'rue et de la rue Philippe.

D'autre part, nous possédons une pièce qui parle d'un Barthélemy Muller, en 1693, bourgeois de la ville, qui habitait «vor auf Acht machend den eck zum moren, dess moren schilt auf beyden seiten».

Eustache de Wiltheim rapporte de l'auberge «Au Nègre», en parlant de maisons détruites et reconstruites: «Les halles de la ville qui étaient placées à côté de l'auberge dite «Au Nègre» et qui avaient été détruites lors de l'incendie de 1554, furent remplacées par des maisons bourgeoises.» Ce passage nous ramène à la partie inférieure de la rue Philippe, du moins pendant le XVI^e siècle.

D'autre part, la vieille enseigne «Au Nègre» ne manqua pas d'être reprise par une pharmacie; François-Xavier Schauer, né à Branau en 1758 et immigré à Luxembourg en 1781, où il ne tarda pas d'acquérir l'indigénat, installa une pharmacie vers la fin du XVIII^e siècle, dont nous savons pertinemment qu'elle se trouvait d'abord dans la «Acht», et pour être exact, à l'emplacement antérieur de la pharmacie Müller, Grand'rue 56. Mais déjà auparavant, Jean-Georges Schannat en était le pharmacien-titulaire. Les maisons voisines «de l'Acht» auraient été habitées par le médecin Vitenne et le «chirurgien-barbier» Bencco. Mais il faut faire une réserve. Neyen, dans sa Biographie nationale, cite Schannat comme médecin, et c'était bien possible qu'il fût les deux à la fois.

Le pharmacien (médecin) Schannat fut le père de Frédéric-Ignace Schannat, qui est devenu un des historiens luxembourgeois les plus réputés du XVII^e siècle. Schannat F.-I. naquit le 23 août 1683 dans la Grand'rue, dans la maison que son père habita et où il exploita son officine. Frédéric-Ignace fit l'étude du droit, mais embrassa par la suite la carrière ecclésiastique. Rappelons que Schannat père publia une plaquette sur la peste, contagion qui avait fait sa dernière apparition au Luxembourg vers le milieu du XVII^e siècle, mais pour laquelle les contemporains du pharmacien Schannat avaient toujours une appréhension bien compréhensible. Le petit traité, paru chez André Chevalier, en 1722, portait le titre suivant: «Traité de la Peste, contenant une vraie et facile instruction de ce qu'il faut éviter et observer pour s'en préserver et guérir soi-même, avec une spécification des remèdes convenables.»

★

En suivant l'enseigne du «Nègre», nous avons dévié vers la Grand'rue. Revenons donc à la rue Philippe, et signalons qu'en cette rue, l'atelier monétaire de Luxembourg avait eu son dernier emplacement, avant de cesser complètement son activité.

D'après Nic. van Werveke, ce dernier atelier se trouvait dans la rue Philippe, mais malgré les indications assez précises de situation des documents contemporains, l'emplacement n'a pas pu être déterminé avec certitude.

Liévin van Craywinkel, maître de la monnaie, originaire d'Anvers, avait reçu l'ordre de frapper monnaie par Philippe IV, en 1631. Tous ces produits de frappe sont encore abondamment représentés dans les collections de monnaies luxembourgeoises (Patagons et leurs divisions, escalins, sous et demi-sous). Son atelier se trouvait dans la partie nouvelle de la ville, dite «Philippstatt», et les actes suivants nous en donnent la preuve:

«Une maison 'stehend in Philippstatt, alhier, weyland Lutz Soufftges haus genannt, darin hiebevoren die Muentz gehalten und geschlagen werden'. «1709. Maison de Jean Müller 'in der Philips-gassen, machend den eck richt herüber der alten Müntz.» «1799. In philippsgassen, in der alten Müntzen.»



La Maison de la famille Laurent - La «Petite Croix d'Or»

Voyons maintenant les vieilles demeures que la clémence des siècles nous a conservées dans la rue Philippe:

Le N° 5 fut habité en 1794 par Pierre Leistenschneider, né à Dillingen (Lorraine) vers 1743. Il avait épousé à Luxembourg en premières noces, en 1774, la fille du notaire Kleber François, et en secondes noces, en 1777, Marie-Joséphine Dujardin, fille de Bertrand Dujardin et d'Eléonore Huart, petite-fille de Lothaire-Joseph Huart et d'Eléonore Aldringen.

En 1777, et encore en 1794, il était employé de la commission des Charges Publiques, en qualité de greffier-receveur des exploits du Conseil, et, à partir de 1795, greffier de la section de Justice. En 1797, sous le nouveau régime, il fut nommé secrétaire-greffier de la Municipalité de Luxembourg, fonction qu'il sut conserver jusqu'en 1819. D'ailleurs, son successeur fut Lambert Schrobilgen.

Nous avons de Pierre Leistenschneider un journal du blocus de Luxembourg en 1794-1795.

Au commencement du XIX^e siècle, l'immeuble dont nous parlons, appartient à François Laurent, cabaretier et perruquier de son état. Son fils, grand jurisconsulte luxembourgeois, y fut né, et une plaque commémorative en marbre, apposée à la maison qui appartient aujourd'hui à la ville, dit ceci:

Ici naquit en 1810 - FRANÇOIS LAURENT - Publiciste et
Jurisconsulte, † à Gand en 1887

Vers 1840 l'immeuble passa entre les mains de Jean-Joseph Duchamp, époux d'Elisabeth Beautemps, aubergiste, né à Bohan (Luxembourg belge) en 1800. Ce nouveau propriétaire le transforma en hôtel, à l'enseigne «A la Petite Croix d'Or». La maison eut une excellente renommée. Après lui, son fils, Dominique Duchamp, exploita l'hôtel, qui persista à cette place jusqu'à l'extinction de la famille Duchamp.

★

L'ancien Hôtel de Collard de Grandvoir

Le N° 6 de la rue Philippe, l'ancienne maison Elter frères, marchands de vin en gros, a été complètement transformée, de sorte qu'à l'heure actuelle il ne reste plus aucun point de comparaison avec l'ancien corps de bâtiments, qui était assez étendu et avait ses prolongements sur la rue Beck. Là MM. Elter avaient établi leurs celliers au rez-de-chaussée.

Le propriétaire de la maison, au moment de la réquisition, en 1794, fut Pierre-Joseph Collard (ou Collart) dit de Belloy et de Grandvoir, né à Neufchâteau en 1752. Avocat au Conseil provincial, puis au Conseil souverain vers 1775, il devient juge de paix à Luxembourg en 1795, député au conseil des Cinq Cents en 1797, président du tribunal de Neufchâteau en 1803; membre des États du nouveau grand-duché en 1816, il est mort au château de Grandvoir près de Neufchâteau en 1843.

Le prince Pierre-Napoléon Bonaparte, qui habitait Orval, prononça un discours sur sa tombe. (Lefort, Département des Forêts.)

★



Rue Lourigney
avant la percée (1921)
Impasse Mûrchalet
(Photo: Bernard 1921)

L'ancien Hôtel de Tor-
nac de Sancerre, devenu
l'auberge-messagerie « À
la Boule d'Or ».

• 201, Avenue de la Gare





*Le pignon de l'ancienne Eglise des
Capucins, mis à découvert par la
destruction d'un immeuble de la
rue des Capucins, en 1959.*



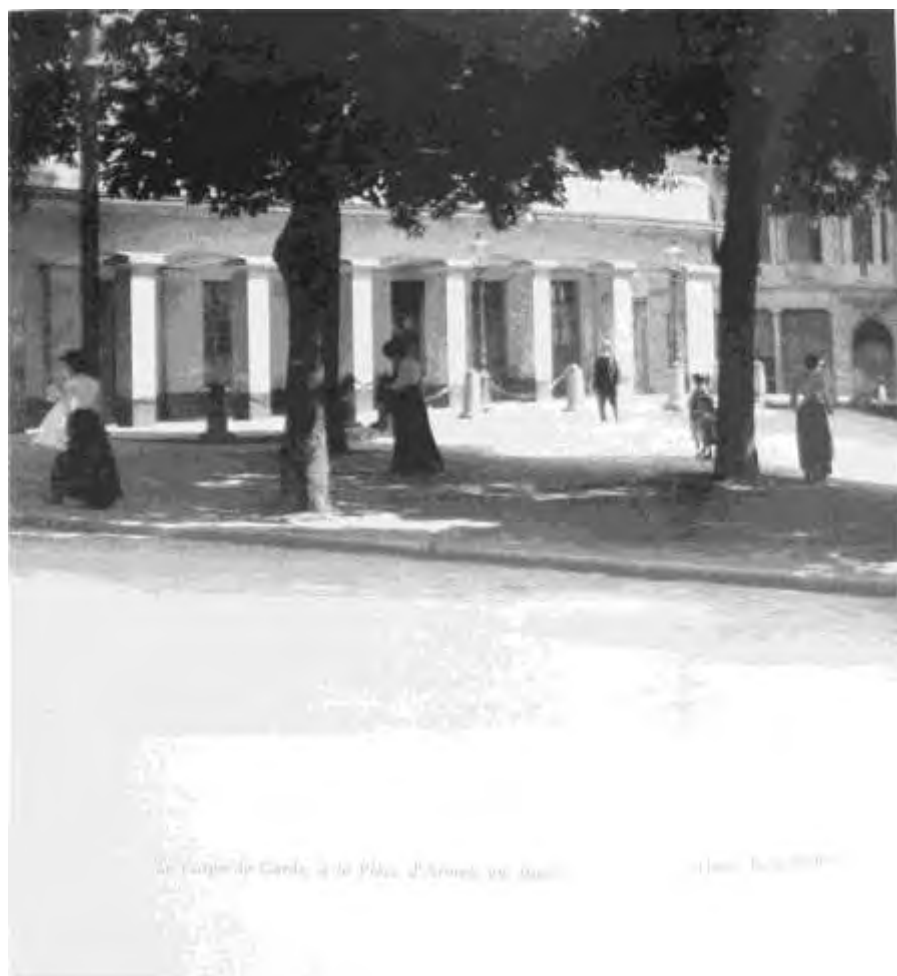
*Portail
de l'ancien Hôtel de Moréchal
(Photo: René Embo)*



La rue du Centre, depuis Montreux, avec à gauche, la
«Maison du Roi», à droite l'ancien Hôtel de Tournay de Yverzo
(Photo Bernasconi Wolff)

L'ancienne Maison de Garden (ex «Commandant») à la Place d'Armes





El Cuartel de Guardas, a la Plaza 2 de Agosto, Santiago, Chile.

(Humberto Riquelme)

L'ancienne demeure des de Hout

Le N° 8 de notre rue est *l'ancienne demeure des de Hout* et était habitée en 1795 par Nicolas-François de Hout, fils des époux Théodore de Hout et Catherine Seyler. Reçu avocat au Conseil provincial le 16 octobre 1786, puis juge au tribunal de Luxembourg. Il avait épousé en 1787 à Luxembourg Marie-Elisabeth de Goffey, fille des époux Remacle-de Goffey Joseph, avocat, et de Marie-Scholastique Chardon.

Avant la maison Moitzheim, les frères Léonard, peintres, habitaient cette belle demeure de la fin du XVIII^e siècle.

*

L'ancien Hôtel de Tornaco de Sanem L'Auberge et Messagerie «À la Boule d'Or»

L'ensemble de constructions, qui n'est aujourd'hui plus représenté que par le grand immeuble commercial «Palais du Mobilier Bonn» et qui se trouve au coin de la rue Philippe et de la rue de la Poste (Place d'Armes) est bien caractéristique du fait qu'une ancienne maison nobiliaire, quittée depuis longtemps par ses maîtres d'antan, a servi ensuite à des destinations «bourgeoises» les plus variées.

*

Vers le milieu du XVIII^e siècle, cet ensemble imposant de corps de bâtiments, annexes et jardins de l'ancienne «Philippstatt», appartenait origininairement, comme les chroniques le rapportent, au comte Emmanuel de Terring de Jettenbach, et à son épouse, comtesse d'Arsberg de Gronsfeld, descendante des Gronsfeld d'Autel. Or, cette vieille famille de nobles vendit tout le complexe important de la rue Philippe, en 1753, au baron Arnould-François de Tornaco de Sanem, qui l'habitait longtemps, de même que ses descendants.

Cette famille de Tornaco a joué un rôle important dans la carrière administrative, et surtout comme maîtres de forges du début de l'ère sidérurgique du pays de Luxembourg. Il vaut donc la peine que nous nous arrêtons un peu à la généalogie des Tornaco de Sanem.

Par l'acte que nous avons déjà mentionné, de 1753, le baron de Tornaco avait également acquis, du comte Emmanuel de Terring

de Jettenbach-Gronsfeld, et du Saint-Empire, la terre et seigneurie de Sanem, ou Sassenheim, avec la haute justice et toutes les autres prérogatives.

De son union avec Anne d'Henron (voir maison de Tornaco de Vervoz, rue Monterey) étaient issus:

- a) Charles-Sigismond, baron de Tornaco, né à Luxembourg en 1736, y décédé en 1777; il avait épousé en 1765 Marie-Anne, princesse de Cantacuzène, avec laquelle il avait, sa vie durant, résidé à Sanem;
- b) Anne-Elisabeth baronne de Tornaco, baptisée à Sanem, à la chapelle castrale en 1770, et qui fut mariée au marquis de Blaisel, mort à Prague;
- c) Anne-Marie, baronne de Tornaco, mariée en 1756 avec son cousin *Jean-Théodore baron de Tornaco*, chef de la ligne de Tornaco de Vervoz. De ce dernier mariage est issu, au château de Vervoz, en 1761, *Charles-Auguste baron de Tornaco*.

Ce dernier fut maire de la ville de Luxembourg sous le régime français, de 1811, jusqu'à l'entrée des alliés, en 1814.

Son fils Marie-Victor baron de Tornaco, né au château de Sterpenich en 1805, et inhumé dans le caveau de famille à Sanem, a été le seul fils de la famille des Tornaco qui eût continué sa résidence dans le Luxembourg, et en maintenant cette nationalité. Il fut membre de l'Assemblée législative, de 1840-1860, ministre d'État, président du Gouvernement de 1860-1867, chambellan de S. M. le roi des Pays-Bas, et député du canton d'Esch.

Un fils Florent-Charles, baron de Tornaco, habita avec ses enfants encore longtemps le château de Sanem, qui n'a été que tout récemment abandonné par cette vieille famille; elle vient de quitter le Luxembourg pour la Belgique. De l'ancien château des Tornaco, à Sanem, on a fait un home d'enfants.

★

L'immeuble de la rue Philippe passa au commencement du XIX^e siècle à M. Jean-Baptiste Wirtgen, le «Père» Wirtgen, qui y installa son auberge à l'enseigne «À la Boule d'Or». Au recensement de 1817, il figure comme propriétaire et exploitant de l'auberge.

Or, M. Wirtgen avait agrandi les écuries de M. de Tornaco, y avait annexé des hangars et une maison d'habitation. On y installa, et ce fut là un fait très caractéristique de cette vieille demeure, qui la rendit populaire, le service de messageries de diligences, bref, de «Maître de postes». M. Wirtgen s'occupa du transport des dépêches, des services réguliers de diligences de Luxembourg-Thionville, Luxembourg-Arlon, Luxembourg-Grevenmacher et Luxembourg-Remich.

Après le décès du «Père» Wirtgen, son fils Pierre, vétérinaire, fut nommé Maître de postes à Luxembourg. Cet emploi ne fut supprimé qu'en 1857, mais les services de diligences étaient dès lors placés sous l'administration des postes, laissées à un entrepreneur; c'est de nouveau à ce titre d'entrepreneur que Pierre Wirtgen a exploité dans la suite et jusqu'en 1860, les services de diligences. Il est mort en 1878, et les héritiers vendirent l'auberge.

*

Le rez-de-chaussée faisant le coin de la rue Philippe et qui, complètement transformé, loge aujourd'hui le Palais du Mobilier, appartenant aux héritiers Bonn, était occupé auparavant par le café à l'enseigne «Münchener Kind'l». (Propriétaires successifs, Guillaume Zander, Albert Zander et ses enfants; il y a longtemps que la famille Zander a quitté le grand-duché. Les deux fils sont morts jeunes.)

Le coin de la place d'Armes fut longtemps occupé par le café-restaurant de M. Sigisbert Jentgen.

Du côté de la rue Philippe, et à l'emplacement de l'ancienne maison Soupert, plus anciennement magasin de musique Stomps, au N° 7 de la rue, il y avait auparavant un jardin et plus tard une vaste cour, dans laquelle on accédait par une porte grillée. Les dessins de Michel Engels, qu'il a exécutés pour illustrer la procession de l'Octave en 1893, nous permettent de nous renseigner sur l'aspect des maisons de cette époque. Comme Michel Engels a chaque fois choisi un autre emplacement, nous disposons aujourd'hui d'une belle iconographie des immeubles de la ville, à la fin du siècle dernier. Je suis heureux de pouvoir reproduire un cliché de notre maison, dessiné d'après Engels.

Ce cliché représente en somme la maison de Guillaume Stomps (Instruments et éditions de musique), telle qu'elle se présentait en 1893. On y remarque assez bien l'ancre de construction formant le millésime 1686, date qui permet de situer la construction de l'ancien immeuble à la fin du XVII^e siècle.

Tous les anciens et importants corps de bâtiments, jardins, dépendances et cours ont complètement disparu.

*

Faisons simplement mention de l'ancien N° 12 de la rue Philippe, qui a logé la famille Urbain, médecins pendant au moins quatre générations. Le premier de ces hommes de l'art, Hermann Urbain, docteur en médecine, est né à Luxembourg en 1746. Son fils, son petit-fils et son arrière-petit-fils ont également embrassé la carrière médicale.

Les docteurs Urbain furent longtemps, au cours du XIX^e siècle, médecins des pauvres de la ville.

*

LE PIQUET

Les N°s 273 à 280 de la liste des réquisitions (Logements Militaires) forment la rue du Piquet. Würth-Paquet place l'établissement de cette rue à la fin du XVI^e ou au début du XVII^e siècle. D'après Engelhardt, le nom de Piquet vient de ce que: «aux casernes de l'arsenal que les Autrichiens reprirent du régime espagnol (puisqu'elles étaient construites en 1674), ils avaient annexé une écurie pour les chevaux d'un piquet de cavallerie, bâtisse qui, confinant à la dite rue, la fit appeler rue du Piquet.

*

Le N° 20 de la rue du Piquet, aujourd'hui complètement transformé, aurait appartenu, d'après une vieille tradition, à une communauté religieuse, vers le début du XVIII^e siècle.

*

La maison du baron Marschall

seigneur de Stadtbredimus, située coin rue Philippe et rue Monterey, parvint en 1800 dans les mains des époux F.-Jean Maréchal-Hencké, alors que le baron préféra se retirer en Autriche.

En 1846-1847, elle fut acquise par les époux Joseph-Auguste Dutreux-Pescatore. Leur fils Tony Pescatore, ingénieur, agrandit la maison en y adjoignant le N° 21 de la rue Philippe, et dans cette dernière, le propriétaire, amateur des choses anciennes, installa une salle du type salle d'armes de chevalier, dans le style de la Renaissance.

En 1914, au mois de septembre, cette demeure fut le pied-à-terre du chancelier d'Empire von Bethmann-Hollweg, qui a passé dans l'histoire. La salle d'armes servait comme salle de conférence à la chancellerie de l'Empire.

★

Le N° 32 de la rue ne présente rien qui ne soit remarquable au point de vue architectural. Néanmoins, il convient de citer cet immeuble, puisqu'il a hébergé une série de porteurs de noms qui ont joué un rôle dans l'histoire de la ville:

Jean-Baptiste Barthélemy Huart, né à Luxembourg en 1757, était le fils de Charles-François-Joseph Huart, échevin-haut-justicier de Luxembourg, et le petit-fils de Lothaire-Joseph Huart, marié à Eléonore Aldringen.

Auguste-Charles-Claude Neyen, né à Luxembourg en 1809, reçu docteur en médecine à Liège, membre fondateur de la Société Archéologique, en 1845, auteur de nombreux travaux historiques (Biographie Luxembourgeoise; Histoire de Vianden; Histoire de Bastogne, etc. etc.).

Michel-Xavier Schon, né à Hupperdange (Clervaux), jurisconsulte et publiciste.

Jules-Georges-Edouard Thilges, avocat, né à Clervaux en 1817. Directeur général de la justice en 1859, conseiller à la Cour Supérieure, président de cette cour en 1879, puis ministre d'État, président du gouvernement en 1885.

La maison aurait été construite dans la seconde moitié du XVII^e siècle par les époux Krebs Théodore, bourgeois à Luxembourg, qui l'auraient vendue aux époux Ambroise Havelange, Ambtmann à Heysdorff; elle appartenait en 1745 aux époux Gérard Havelange, bourgeois-marchand à Luxembourg, puis elle est passée dans la main de la famille Huart.

★

L'ancienne Maison de la Famille de Ballonfeaux, le N° 25

La famille de Ballonfeaux, ayant des alliances multiples dans le duché de Luxembourg, s'éteignit à la fin du XVIII^e siècle.

Au début du XVII^e siècle, elle apparaît pour la première fois à Luxembourg. Les de Ballonfeaux se titraient seigneurs de Rollingen, Bous, Oetrange, Schrassig, etc. Les sépulcres de la famille se trouvent encore réunis à l'église paroissiale d'Oetrange.

Jean-Georges de Ballonfeaux, marié à Gertrude de Binsfeld, fille de Christophe de Binsfeld, procureur général à Luxembourg, et de Marie de Wiltheim, eut comme fils Georges de Ballonfeaux, seigneur d'Oetrange, capitaine, puis major, marié en secondes noces à Luxembourg, en 1675, à Anne-Philippine de Scouville, veuve de Jean de Wiltheim.

En 1737 naquit Jean-Georges-François de Ballonfeaux, marié en 1774 à Eléonore van der Noot, du château de Schrassig.

Le baron Jean-Georges-François est décédé à Luxembourg en 1789. Ses héritiers furent les trois fils, Jean, né à Luxembourg en 1774, Damien, né en 1776 et Charles, né en 1778.

Le chevalier l'Évêque de la Basse-Moutûrie, qui avait séjourné à Schrassig avant d'écrire son livre, paru en 1844, dit «que le nom de la famille de Ballonfeaux s'est éteint par la mort desdits trois fils qui avaient servi dans les chasseurs luxembourgeois volontaires durant le siège de 1794-1795.»

Les armes des de Ballonfeaux étaient: coupé d'argent et de sable à deux hures de sanglier.

Ces armes ornent encore aujourd'hui une porte du château de Schrassig qui aurait été construit par Jean-Georges de Ballonfeaux; le château avait passé successivement aux mains de Albert-Marie van Gogh, après avoir appartenu à Louis-Marie-Edouard-Théodore de la Fontaine, fils de Prosper de la Fontaine et de Charlotte-Adrienne de Villers.

Voici la transcription des inscriptions sépulcrales des plates-tombes de la famille de Ballonfeaux, dans l'église d'Oetrange, que j'ai citées, et qui ont été déjà copiées par le chevalier l'Évêque de la Basse-Moutûrie; elles sont encore très lisibles aujourd'hui, si on veut bien y mettre un peu de bonne volonté:

D.O.M. HIC JACET PRAENOBILIS ET CLARISSIMVS VIR
GEORGES DE BALLONFEAUX, TOPARCHA IN ROLLINGEN +
SACRAE CESARIAE MAJESTATIS IN CONSILIO DVCATVS
LVXEMBVRGENSIS SENATOR, QVI OBIIT 21 JVNII 1726.

Les armes de la famille de Ballonfeaux, deux hures de sanglier et un pélican à deux têtes, supports deux sangliers, sont placées au sommet de l'inscription.

★

Lors de la réquisition de 1794, M. de Musiel était locataire de la maison de Ballonfeaux, dont nous avons parlé. Le conseiller de Musiel de Berg Jean-Pierre, avocat à Luxembourg, puis juge dans cette même ville, était né au château de Berg, vers 1750. Il avait épousé en 1785 Anne-Louise de Mazenod; un acte de baptême de la paroisse de Mondorf l'appelle: «thesaurus reipublicae in Wiltz». L'almanach impérial de 1806 renseigne M. Demuziel, receveur particulier d'arrondissement à Diekirch.

Son mariage avec la dame Louise de Mazenod avait été célébré dans la chapelle castrale de Schrassig, alors propriété des de Ballonfeaux. Au moment de la capitulation de la forteresse de Luxembourg en 1795, il était conseiller de longue-robe au Conseil souverain à Luxembourg. Reçu avocat en 1780, nommé juge de la commission des charges publiques en 1786; les fonctions de conseiller ordinaire lui avaient été conférées en 1788.

Sous le Directoire, il fut nommé juge au tribunal civil du Département des Forêts en 1795, mais déjà un mois plus tard, il déposa sa charge à la suite de la loi du 3 brumaire an IV sur le serment des fonctionnaires publics, et la déclaration de n'être ni parent ni allié d'émigrés.

En 1800, M. de Musiel semble avoir dépassé le moment psychologique de son cas de conscience, comme tous les changements de régime les présentent: il obtint une nomination de receveur à Diekirch.

La seigneurie de Berg avait son siège dans le vaste corps de bâtiments qui est composé par les deux châteaux Bas-Berg et Haut-Berg. La part des de Musiel à la seigneurie de Berg a changé pour ainsi dire à chaque génération: vu que pendant quatre générations de suite, les de Lassaulx, co-seigneurs de Berg, famille anoblie en 1611 par Henri II, duc de Lorraine, ont pris leurs femmes parmi les demois-

selles de Musiel de Berg, et que les de Musiel de Berg ont souvent épousé des demoiselles de Lassaulx de Berg.

C'est une gageure pour un généalogiste, rompu aux problèmes de cette sorte, d'établir le jeu des filiations, des héritages et des droits acquis par ces alliances alternantes.

Les châteaux existent encore aujourd'hui, à peu de distance de la fameuse villa romaine de Nennig (Ruppert, Archives - Henry de la Fontaine, Lefort, Histoire du Département des Forêts - A. Rupprecht, Logements Militaires).

*

de Ballonfeaux, de Musiel, voilà encore deux noms français.

Le lecteur attentif de ces lignes aura découvert, au cours de notre promenade, que les noms français des anciens habitants de notre ville sont aussi fréquents que les nom allemands. Voilà une particularité du Luxembourg qui mérite qu'on s'y arrête quelque peu:

C'est là un problème qui a déjà fait couler beaucoup d'encre; les noms cités des anciennes familles, qui ont habité Luxembourg, sont aussi fréquemment de désinence française qu'allemande!

Ceci est bien naturel: l'ancien duché de Luxembourg était constitué de deux moitiés équivalentes, au point de vue de la superficie et de la densité de la population; le quartier wallon, où l'on parlait naturellement français, et où les noms de famille sont de consonnance française; le quartier germanique ou thiois, d'expression allemande. (Pour la simplicité de mon exposé, je laisse de côté les dialectes qui dérivent nécessairement de l'une ou l'autre langue écrite.)

Or les habitants de ces deux quartiers élurent indifféremment domicile dans l'une ou l'autre partie du duché.

Il était donc naturel (et il l'est toujours à l'heure présente) qu'à Luxembourg, qui appartenait au quartier germanique, l'on rencontrât autant de familles à nom (et à parler) français qu'allemand.

L'hypothèse présentée par différents historiens, qui expliquent uniquement la fréquence des noms français en Luxembourg par l'immigration au cours des deux époques d'occupation française, de 1684 à 1698, puis de 1795 à 1814, n'est donc que partiellement vraie.

Le mélange dans l'ancien duché de Luxembourg (et dans le grand-duché actuel) de noms français et allemands à part sensiblement

égale, est donc bien caractéristique, et permet d'expliquer un état qui perdure encore actuellement; plus encore, il en est résulté, au cours de dix siècles de vie commune entre deux stocks de population à civilisation différente un certain tour d'esprit commun aux habitants du Luxembourg. Les amputations successives du territoire n'ont pu modifier cette mentalité spéciale. Il serait intéressant qu'un historien psychologue linguiste et connaisseur parfait des deux cultures veuille se pencher sur ce problème ethnologique. Le seul exemple qui s'apparente à celui du Luxembourg, est fourni par la Lorraine.



L'ancien Hôtel de Schauwenbourg

Cet immeuble, de style bourgeois sobre, typique de la manière de construire à laquelle on s'appliquait vers la fin du XVII^e siècle dans la ville de Luxembourg, a été intégré par la famille des de Schauwenbourg, vers 1734 (J.-P. Koltz). La famille de Schauwenbourg (aussi dite Schauenburg, Schavenburg, Schaumburg dans les actes), originaire d'Alsace, semble s'être fixée dans le Luxembourg pendant le XVI^e siècle. Au commencement de ce siècle, elle acquit les châteaux de Preisch-lez-Mondorf, de Berwart à Esch-sur-Alzette.

Cette famille habitait tout d'abord une maison sise Grand'rue, le N^o 22 actuel (Maison Reuter-Heuardt, d'«Preischenhaus»), qu'elle semble avoir quittée vers le milieu du XVIII^e siècle, ou cédée à des cohéritiers, les familles de Nave ou de Schombourg (Louis Wirion). Une pierre tombale à la chapelle castrale de Preisch conserve encore le souvenir de cette famille illustre, qui a joué un grand rôle dans l'histoire du duché de Luxembourg, au cours des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles.

«Im Jahre 1503, den 3. Juli, starb der edele Jehan von Schavenburg, Herr zu Preisch, Hofmeister des Markgrafen Christoph von Baden, Herrn zu Rodemachern.»

Une fille de ce Jean de Schauwenbourg, du prénom de Madeleine, avait épousé en premières noces Bernard d'Autel, et en secondes noces Jean II de Naves. Cette famille habitait alors l'immeuble de la Grand'rue, que j'ai déjà mentionné plus haut; des raisons de partage héréditaire ou de succession ont probablement motivé le départ des titulaires du nom Schauwenbourg, qui viennent s'installer dans l'im-

meuble qui nous intéresse. Est-ce que cet immeuble fut nouvellement construit par eux? Il est difficile de le dire; les chroniques sont muettes.

Albert-Eugène de Schauwenbourg, fils des époux Charles-Bernard de Schauwenbourg-de Housse, lieutenant-justicier des nobles en 1738, mort à Luxembourg en 1742, descendant direct de Jean de Schauwenbourg, avait transmis sa part de la maison de la rue Philippe à son neveu et héritier universel Antoine-Joseph-René de Schauwenbourg, seigneur de Berwart, de Gaisbach (Bade), de Mondercange, Bertrange, Strassen, etc., Vice-gouverneur des trois états du duché de Luxembourg et comté de Chiny, qui avait son domicile habituel à Luxembourg. Il s'était uni en 1740 à Marie-Elisabeth de Zuckmantel de Brumat, morte à Luxembourg, et ensevelie dans le château de Bertrange.

De ce mariage naquit en 1749 le baron Charles-Joseph de Schauwenbourg qui habitait, en 1794, l'hôtel de la rue Philippe. Seigneur de Gaisbach, Berwart, Bertrange, Osthofen (Alsace), châtelain de Prinsberg (ces deux derniers titres lui venant du chef de sa mère), il était capitaine du régiment d'Alsace. Il épousa en premières noces une dame baronne de Schenck de Schmidbourg, et en secondes noces Sophie, baronne de Terzberg, décédée à Krozingen.

Les registres de résidence de la ville de Luxembourg mentionnent qu'Antoine avait toujours habité son hôtel particulier de la rue Philippe, depuis 1777, et qu'auparavant il avait servi la France et fait la guerre en Amérique.

Après l'entrée des troupes françaises à Luxembourg, en 1794, le baron de Schauwenbourg fut porté sur la liste des émigrés. Rentré à Luxembourg, il protesta en avançant «qu'il n'avait jamais émigré et qu'il ne s'était absenté de Luxembourg que pour aller à sa campagne de Berwart et vaquer à des affaires urgentes dans ses terres d'Osthofen.»

Une enquête ouverte à ce sujet par la municipalité républicaine de Luxembourg, dans laquelle furent entendus plusieurs notables (entre autres Jodoc Hochhertz, apothicaire, J. B. Huart, et Jean-Jacques Tesch, anciens échevins, Antoine Pescatore, J. N. van der Noot) lui fut favorable et paraît avoir remporté sa radiation définitive de la liste des émigrés.

Probablement en 1794 le baron avait vendu son château de Berwart et acquis celui de Krozingen en Bade. Après avoir, la même

année, également aliéné sa maison de la rue Philippe, il alla se fixer à Krozingen où il est mort en 1829. Ses descendants nombreux sont encore établis pour la plupart dans le pays de Bade.

Ainsi la famille noble des de Schauenbourg abandonna définitivement son hôtel de la rue Philippe, et allait y être succédée par une famille bourgeoise, celle des München, qui à son tour habitera cette maison pendant des générations et lui imprimera son cachet.

Philippe-Charles München, qui dès 1798 viendra habiter la maison qui nous intéresse, est né à Dudeldorf (duché de Luxembourg) en 1777. Licencié en droit, avocat près le tribunal de Bitbourg, puis d'Echternach, puis avoué près du même tribunal, juge suppléant, il fut ensuite avocat à Luxembourg, en 1824, conseiller à la Cour Supérieure de Justice, puis président à la même juridiction à partir de 1840. Il est décédé dans sa maison de Luxembourg le 20 mars 1858.

Il avait trois fils, dont l'aîné suivait son père dans sa carrière de jurisconsulte, et continua à habiter la demeure paternelle, le second embrassa le métier militaire, et le troisième devint ingénieur civil.

François-Charles München, né encore à Echternach en 1813, marié à Marie-Angélique Pescatore, devint bientôt bâtonnier de l'ordre des avocats et conseiller d'État. Il est décédé à Luxembourg en 1882.

Le second des fils, Mathias-Tite-Louis-Alphonse, né en 1819, marié à une demoiselle Wolff de Diekirch, entre au service militaire hollandais comme volontaire, en 1836. Bientôt officier des chasseurs à cheval du contingent fédéral luxembourgeois, il franchit rapidement les grades successifs jusqu'à devenir major-commandant du bataillon des chasseurs luxembourgeois en 1858. Il fut en outre aide de camp en service extraordinaire de S. M. le Roi Grand-Duc en 1870. Il est décédé subitement à la Caserne du Saint-Esprit à Luxembourg en 1881. Ce fut le père d'Alphonse München, qui allait devenir plus tard bourgmestre de la ville de Luxembourg, et dont nous reparlerons.

Le troisième fils de François-Charles München, Georges-Charles-Gustave, né en 1821, marié à Marie-Barbe Tesch, de Hesperange, fut ingénieur civil de sa profession, et alla habiter Hesperange. Membre effectif de la Société pour la recherche et la conservation des monuments historiques, il avait, sa vie durant, manifesté un vif intérêt pour l'histoire de son pays et de sa ville natale; il est décédé à Hesperange en 1858.

Lorsque François-Charles München mourut en 1882, la maison que son père avait acquise et qu'il avait habitée, fut vendue à un M. Lippmann-Nathan, pour être plus tard rachetée par le fils de Mathias-Tite-Alphonse.

Au tournant du nouveau siècle, exactement de 1897-1901, l'hôtel de la rue Philippe hébergea le service diplomatique allemand avec les trois titulaires suivants, envoyés extraordinaires et ministres plénipotentiaires: Le comte Henckel de Donnersmarck, M. Mumm von Schwarzenstein, M. von Tschirschky et Bögendorf.

Mais en 1902, le fils du major-commandant du bataillon luxembourgeois, Jean-Pierre Alphonse München, né à Diekirch en 1850, se décida à racheter l'immeuble où trois générations de sa famille avaient vécu. Il avait épousé en premières noces Elisabeth Wolff, et en secondes noces, en 1893, Marie-Eugénie Graf. Ingénieur civil de sa profession, Alphonse München se voua toute sa vie à la chose publique: il fut conseiller communal de la ville de Luxembourg de 1892 à 1904, bourgmestre de 1905 à 1914, enfin député de cette ville de 1905 jusqu'à sa mort, survenue dans sa maison de la rue Philippe, le 21 janvier 1917. Après sa mort, l'immeuble passa à ses quatre fils et héritiers directs Charles, Gustave, Tite et Oscar.

La propriété München, 34, rue Philippe II, se compose du bâtiment principal à un seul étage, avec façade sur la rue Philippe et sur le prolongement de la rue Louvigny, de bâtiments de derrière avec tour de construction moderne et d'anciennes écuries qui entourent une très belle cour. L'entrée, qui était autrefois rue Philippe, est formée aujourd'hui par une porte cochère donnant accès directement à la cour, dans le prolongement de la rue Louvigny. A l'intérieur du bâtiment principal de la maison d'habitation proprement dite, qui semble dater du début du XVIII^e siècle, on remarque entre autres comme construction ancienne une cuisine voûtée, divisée par un pilier en deux nefs, et une cheminée très bien conservée. Un escalier en marbre blanc qui conduit à l'étage (et que les curieux qui assistaient à la vente München qui a eu lieu deux ans après la guerre, en 1947, avaient le loisir d'admirer) est muni d'une rampe superbe en fer forgé et cuivre.

Anciennement, du vivant du bourgmestre München et de sa veuve, il y avait, d'après A. Rupprecht, des toiles et objets d'art anciens et modernes qui décoraient les appartements et le superbe corps d'escalier, surtout de nombreux tableaux de famille des München

et des Willmar. Il est inutile de donner ici une description détaillée de ces objets d'art, mais citons toutefois une statuette d'un membre de la famille, le curé München, desservant de la paroisse de Speicher, de 1817 à 1856, et qui devint très populaire bien au-delà des limites de sa paroisse. Il circulait à son compte des anecdotes délicieuses.

L'ancien hôtel des de Schauwenbourg figurait, d'après Paul Medinger, parmi les quatre immeubles de la ville où l'on voyait encore des traces de l'ancien numérotage continu, qui, depuis Marie-Thérèse, distinguait les immeubles de la ville. Dans une note supplémentaire à son «Historischer Rundgang», parue dans «Ons Hémecht» de 1933, M. Medinger décrit les traces de ce numérotage au coin de la maison München. Aujourd'hui, ces traces ne sont plus guère visibles.



L'ancien N° 36 de la rue Philippe, l'hôtel de la famille de Maréchal

une des plus belles constructions de style baroque que la ville eût possédé, au portail finement sculpté, à dû céder la place à un immeuble de caractère administratif.

Cette riche demeure appartenait jadis à la famille noble des Maréchal de Bâle.

La douairière de Maréchal, Hélène-Eléonore comtesse de Brias de Hollenfeltz, née à Luxembourg en 1729, avait épousé Jean-Charles-Joseph baron de Maréchal, né à Luxembourg, en 1704, colonel d'infanterie au service de l'Empire et major de place dans la ville de Luxembourg, mort à Bâle en 1769, d'après le Dr Neyen.

Il était le fils de François-Albert de Maréchal, écuyer, et de Marie-Anne de Lanser, qui s'étaient mariés à Luxembourg en 1702. Il eut un frère, Jacques-Augustin-Ignace, né également à Luxembourg, en 1710, qui fut ambassadeur de l'impératrice près de différentes cours, et notamment à Bâle. La fille de ce dernier, Marie-Anne-Antoinette, épousa à l'église de Hollenfeltz en 1789 Pierre baron de Schauwenbourg, capitaine des grenadiers au régiment d'Alsace, plus tard lieutenant-colonel au service du roi de Bavière.

Les registres de résidence portent sous la date du 23 floréal an VIII (13 mai 1800) que Pierre Schauwenbourg était alors âgé de 40 ans, et qu'il avait résidé sans interruption à la maison appartenant à la veuve Maréchal, rue de la Nation N° 291.



Portail de l'Hôtel de Maréchal, abattu

(Dessin: Jean Henzig)

La maison de Maréchal, plus tard acquise par la famille Mayer-Ensch, dont la construction (d'après Alphonse Rupprecht) paraît dater de la fin du XVII^e ou du début du XVIII^e siècle, était à un étage; quatre marches conduisaient à une belle porte munie d'un heurtoir, et dont le fronton circulaire montrait un mascaron orné d'ailettes. Au coin de l'immeuble, on voyait encore le numéro de la maison, suivant les Logements Militaires, le N^o 189, peint en noir sur un fond blanc. Les pièces du rez-de-chaussée montraient de belles boiseries sculptées; au corps d'escalier, belle balustrade en fer forgé. (Alphonse Rupprecht.) Jusqu'à la percée de la rue Louvigny, faite en 1910, la ruelle entre les maisons München d'un côté et Mayer-Ensch de l'autre, était limitée par un mur dans lequel une grande porte donnait accès au jardin de l'ancienne maison Tornaco. Cette ruelle portait alors le nom de «Maréchalslach». Le nom de «Lach» veut dire impasse, d'après Würth-Paquet.

★

LA RUE MONTEREY (ANCIENNE RUE DU GÉNIE)

La «Maison du Roi»

Ancienne maison de cette rue, complètement disparue maintenant, parce qu'elle a été absorbée par la construction de l'hôtel des Postes, la *maison Bisserot*, se trouvait exactement à l'angle que fait la rue Monterey avec la rue Aldringer. Les époux Bisserot vivaient à Luxembourg au commencement du XVIII^e siècle, le mari était bourgeois-tailleur de pierres. Depuis la démolition de la chancellerie aux vieux marché (Marché-aux-Poissons) par décret de 1736, le Conseil provincial, nouvellement appelé Conseil du roi, avait transféré son siège dans la maison Bisserot qui en fut baptisée Maison du Roi.

Sous le Directoire, en 1795 jusqu'en 1814, les autorités françaises avaient installé au premier étage le génie militaire et le logement de service du sous-directeur des fortifications; des gendarmes et des gardiens avaient été logés au rez-de-chaussée. Pendant l'occupation hollandaise, puis prussienne, la maison resta affectée au service de la forteresse, et particulièrement à la direction du génie, jusqu'en 1867. Après 1867, on y logea entre autres le bureau des postes.

Mais les administrations des enregistrements et des contributions déménagèrent bientôt dans la maison de Gerden, à la place d'Armes.

La poste principale y était installée jusqu'en 1910, date à laquelle le nouvel hôtel des postes central fut achevé.

*

La Maison de Tornaco de Vervoz

D'après Engelhardt, cet édifice a été construit en 1730 par le général François-Théodore baron de Lefebvre, lieutenant-général de cavalerie au service de l'empereur, commandant les villes et château de Gand.

Il contracta mariage, en 1734, à la paroisse Saint-Nicolas, avec Anne-Elisabeth de Henron, fille de Jean-Baptiste de Henron, seigneur de Sterpenich, Gorcy et autres lieux.

La même année, sa soeur Anne-Claire-Gabrielle de Henron épousa dans la même église Arnould-François de Tornaco, capitaine d'un régiment de Wurtemberg. Devenu colonel aux gardes de corps du duc de Wurtemberg, il fut en 1736 envoyé en mission à la cour de France. En récompense, l'empereur Charles VI lui accorda, en 1738, le titre de baron du Saint-Empire. Cette noblesse était transmissible à tous ses descendants. Anne-Claire-Gabrielle de Henron lui avait apporté en dot les seigneuries de Messancy, de Sterpenich, etc. En 1751, il fit acquisition de la terre de Vervoz, et en 1753, de celle de Sanem dans le Luxembourg. Il est décédé à Termonde.

De son mariage naquit Anne-Marie-Auguste de Tornaco qui épousa son cousin Jean-Théodore de Tornaco, baron du Saint-Empire.

Arnould-François de Tornaco fut un de nos maîtres de forges.

La demeure des Tornaco de Vervoz passa au XIX^e siècle à la famille Reuter-Reuter, puis à la famille Mathias Kraus. Tandis que la façade a été restaurée à plusieurs reprises, l'arrière-bâtiment et la cour, le jardinet n'ont pas été modifiés depuis des siècles. On y voit encore des ancrs de constructions, qui forment le millésime 1730.

Le niveau du sol dans ces parages a été anciennement et probablement encore au XVII^e siècle, bien inférieur à celui du niveau actuel. Lors des terrassements qui avaient été faits pour la construction d'un immeuble de banque, la Société luxembourgeoise de Crédits et de Dépôts, à trois mètres sous la rue Louvigny (dont le prolongement avait donc été fait en 1910 et qui avait entamé partiellement sur les terrains des maisons München, Mayer-Ensch et Tornaco de Vervoz), les ouvriers découvrirent une surface d'environ dix mètres carrés. Sous ce pavé on trouva une citerne et deux fosses. Or, tous ces indices portent à croire qu'il s'agissait d'une ancienne cour, dont le niveau venait d'affleurer par ce retranchement de trois mètres de profondeur. (Alphonse Rupprecht.)

LA PLACE D'ARMES

encore naguère centre de la ville, n'avait pas, au cours du dernier siècle, joué le rôle qu'on veut bien lui assigner aujourd'hui.

Les vieux plans de la ville, le plan Deventer, établi certainement avant 1551, ainsi que le plan Giuccardini, dressé en 1581, ne relatent

point de place publique à l'endroit de situation de la place d'Armes. Les premières constructions sur cette place, et ainsi leur délimitation, sont environ contemporaines du prolongement (tardif) de la Grand'rue, qui dépassa les limites anciennes de «l'Acht», comprise dans le domaine de la troisième enceinte. Les bâtiments pourraient bien être contemporains de la construction des rues Louvigny, Montereux et Chimay, ordonnée en 1671.

On sait que la place fut pavée pour la première fois sous Louis XIV, plantée de tilleuls, et reçut probablement son nom à la même occasion. Enfin, sous Marie-Thérèse, il y fut creusé un puits, en 1741; ce puits fut de nouveau condamné en 1870, lors du démantèlement de la forteresse.

Ce qui caractérisa la place d'Armes au cours du siècle passé, ce fut le corps de garde, installé à l'endroit où se trouve actuellement le Cercle municipal.

*

L'ancien Hôtel de Gerden

Une vieille demeure, dite «Schengenhau» dans les documents anciens, et que par la suite on appela longtemps la «Commandantur», puisque le général commandant la place y habitait, donnait également son cachet à cette place.

Le premier propriétaire, dont la chronique fasse mention, c'est Thomas de Ryaville, riche propriétaire et maître de forges, dont je conterai l'histoire à propos du N° 10 de la rue Louvigny. Il l'habitait avant 1712; cette même chronique ne nous donne aucun renseignement sur le constructeur de l'immeuble; peut-être était-ce ce Ryaville lui-même ou un ascendant de sa famille?

Après 1712, ce fut le baron Ch. Guillaume d'Arnould qui en fit l'acquisition.

L'immeuble passa vers le début des années 1790 au receveur principal de Gerden. Ce personnage, intéressant à plusieurs rapports, vaut bien que nous nous en occupions.

Son père, François-Chrétien Gerden, fut créé conseiller d'État en 1775, par lettres patentes émanant de Marie-Thérèse, dignité qui entraîna la noblesse héréditaire. Jusqu'à sa mort, arrivée en 1787, il

fut trésorier et garde des chartes du Conseil souverain, à Luxembourg. De son mariage avec Ludovine Scheer, il avait un fils, François-Willibrord de Gerden, qui devint greffier du Conseil souverain, et qui habita, jusqu'en 1794, la maison de la place d'Armes.

Quittant subitement la ville et le pays, lors de l'arrivée des troupes françaises, en 1794, il abandonna ses biens et divertit les fonds publics, dont il avait le dépôt. Dès la fin de 1794, le Conseil souverain lui-même intenta des poursuites criminelles contre de Gerden. Ses biens furent vendus, ou mis sous séquestre. Cette situation se prolongea pendant toute l'occupation française et même fort longtemps après, malgré les réclamations des héritiers.

L'ancien hôtel des de Gerden eut encore des destinées variées. Après 1815, et jusqu'en 1867, il servit de résidence et de logement au général commandant la place et la forteresse; on l'appela la «Commandantur».

Puis ce fut la «Banque Nationale» qui s'y installa, dès 1877; cet établissement financier fit un «krach» retentissant en 1882, et ce fut l'État grand-ducal qui devint acquéreur de l'immeuble.

Tour à tour, l'ancien hôtel de Gerden fut occupé par le Conseil d'État, la Chambre des Comptes, l'Administration du Cadastre, l'Office du Logement, etc.

Cet immeuble a subi de nombreuses transformations, pas toujours heureuses, pendant les nombreux changements de propriétaires. Son corps d'escalier, ainsi que différentes pièces d'apparat, conservent grande allure.

C'est ce vieux «Schengenhause», immeuble riche de souvenirs historiques, qui devra, après tant d'autres, tomber prochainement sous la pioche des démolisseurs.

★

L'ancienne demeure du serrurier Petit

L'immeuble, situé 11, place d'Armes, ou 11, rue de Monterey, puisque cette rue est continuée au bas de la place pour des facilités de numérotage, était anciennement la demeure du serrurier Petit, l'artiste-feronnier, qui avait installé dans l'arrière-bâtiment sa grande forge. C'est l'artisan qui nous a doté du magnifique autel votif, dressé

tous les ans lors de l'Octave. Le grillage, antérieurement placé devant Saint-Maximin et dont nous parlerons encore, et qui est aujourd'hui transposé au château de la famille Auguste Collart, à Bettembourg, puis très probablement certaines appliques de fenêtre du refuge d'Orval, dont la plupart subsiste encore à leur place; de nombreux ouvrages de ferronnerie d'art dans certaines maisons de la ville et du pays, sont son oeuvre et sortent de cet atelier.

Pierre Petit était né à Pin (commune d'Izel, aujourd'hui Luxembourg belge). Après s'être formé à l'abbaye d'Orval, située près de son lieu de naissance, à l'art de fabriquer et de façonner le fer, il vint s'établir à Luxembourg. Il est décédé dans cette ville en 1804, âgé de 93 ans.

Un de ses fils, Petit Joseph, épousa à Schuttrange la dame Biver Marguerite, et y a fait souche. Des descendants nombreux habitent encore le pays, à Schuttrange, Luxembourg et Esch-sur-Alzette (voir: Soeur Eulalie Theisen, Schuttrange). Cet immeuble fut acquis, à la fin du siècle dernier, par les époux Schmid-Hildgen, qui y exploitèrent un café sous le nom de Grand Café.



L'ancienne imprimerie Lamort

Cette vieille imprimerie, située à la place d'Armes, fut fondée par Jacques Lamort, imprimeur-libraire, et passa ensuite au fils de celui-ci, Sigisbert-Léon Lamort, et fut acquise sur lui par M. Saur-de-Marie, en 1869.

Lamort Jacques, fils de Claude Lamort, imprimeur à Metz, naquit à Metz en 1785. En 1817 il reprit l'établissement typographique de son père, et déjà vers 1815, il acquit le moulin à papier de Mühlenbach, qu'il exploita en même temps que des établissements similaires à Lamoulin (Neufchâteau), à Stockem (Arlon) et à Saint-Léger (Virton). En 1828, il créa une fabrique de papiers à Clausen; puis ensuite à Senningen et Manternach.

En 1848, il loua encore la faïencerie Dondelinger à Echternach, que le propriétaire d'alors avait installée dans un bas-côté de la basilique abbatiale, acquise lors de la confiscation des établissements religieux par la république, en 1797.

Ses trois fils, Jules-Sigisbert, Sigisbert-Léon et Claude-Charles, embrassèrent la même carrière que leur père, qui leur confia la direc-

tion des établissements de Manternach, respectivement de Senningen et d'Echternach.

Jacques Lamort fut conseiller à Luxembourg pendant 24 ans; en 1848, il fit partie de l'assemblée des États qui élaborait la constitution. Il est décédé à Luxembourg en 1856.

En 1818, il avait installé à la place d'Armes son établissement d'imprimerie et de librairie, qui fut d'abord logé dans le refuge Saint-Maximin. M. Victor Bück, son successeur, depuis 1851, y garda jusqu'en 1854 ses installations qui furent transférées ensuite dans la rue du Curé.

L'imprimerie Beffort est une vieille maison bourgeoise de la ville. C'était jadis la propriété de la famille bien connue des Francq, qui fournit à la ville de nombreux magistrats et jurisconsultes. L. O. Francq, qui habita cette maison vers la fin du XVIII^e siècle, était avocat près du Conseil provincial. En 1787 il fut nommé conseiller auprès de la Cour de justice, nouvellement fondée par Joseph II. Sous le régime français, il occupa également des postes supérieurs de la Cour de Justice et de l'administration.

Après la mort de L. O. Francq, la maison parvint en la possession, probablement en 1818, de Jacques Lamort, imprimeur-libraire.

RUE DU CURÉ

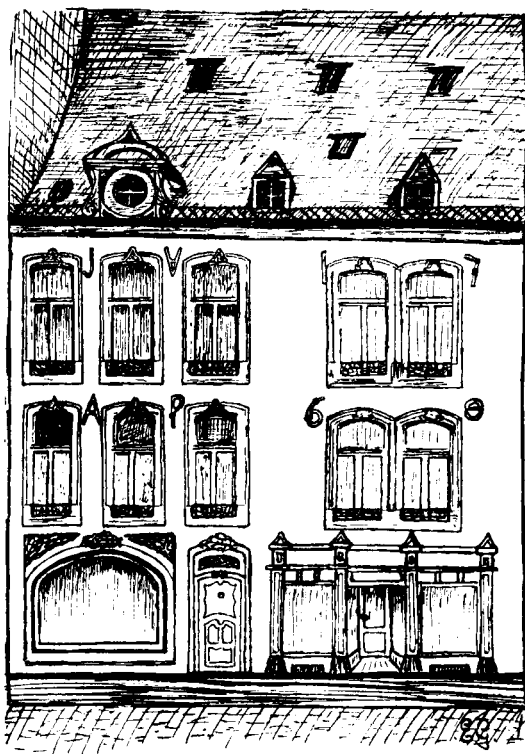
L'ancienne Pharmacie «À la Licorne»

L'immeuble où fut jadis logé la Pharmacie «A la Licorne», complètement transformé aujourd'hui, avec des devantures modernes, mais dont les étages n'ont subi presque pas de changements, offre encore toutes les particularités d'une maison du XVIII^e siècle.

En 1803, Joseph-Léopold Seitz, né à Virton en 1782, y fonda une pharmacie. Après son décès, en 1827, l'officine fut transférée à M. Fischer Mathias-Joseph-Charles, né à Trèves le 9 floréal an VII (28 avril 1799) et reçu pharmacien à Luxembourg, en 1827.

C'est une très belle maison bourgeoise, sur laquelle pesait longtemps, à l'époque de la forteresse, une curieuse servitude. Du temps de la garnison prussienne, le corps de garde était installé à la

*L'ancienne Pharmacie à la
Licorne, vieille maison bour-
geoise de style «thérésien»*



place d'Armes (d'ailleurs l'ancien logis du corps de garde a été transféré toute pièce dans les jardins de la fabrique de tabacs Heintz-van-Landewyck, lors de la construction du palais municipal, vers 1907). Une horloge, réglée et entretenue par le propriétaire de notre maison et pour le fonctionnement de laquelle il était responsable, était installée sur la maison. Une des lucarnes du toit, d'échancrure ronde, montre encore le logement de l'horloge, qui devait indiquer l'heure de la relève aux militaires factionnaires du corps de garde. Le démantèlement de 1867 mit fin à cette curieuse servitude.

Cet immeuble, très bien proportionné, porte encore des ancrs des construction formant le millésime 1760, ainsi que les lettres J. V. A. P.

M. Fischer céda son officine en 1862 à son gendre, Gustave Schommer reçu pharmacien à Luxembourg, Membre du collège médical,

de la Société des Sciences Médicales, il a publié de nombreux mémoires concernant sa spécialité, dont une étude de médecine légale, en collaboration avec les Dr Fonck Gustave (qui habitait la maison contiguë) et Dr Bivort.

M. Schommer père, qui avait épousé la fille de son patron, Catherine Fischer, en 1857, est mort à Luxembourg en 1904.

Son fils et successeur, Schommer Joseph-Henri, né à Luxembourg en 1860, épousa également la fille d'un pharmacien, N. Rothermel, dont le père était titulaire de l'officine «Au Nègre», Puits-Rouge.

En 1920, M. Schommer céda son établissement à M. Camille Huberty, pharmacien.

La pharmacie de la place d'Armes a été transférée au coin de la rue Chimay et de la rue Monterey, mais n'a plus gardé son ancienne enseigne «A la Licorne».

*

L'ancienne demeure des Vicomtes de la Fontayne

le N° 1 de la rue du Curé, sert encore d'hôtel épiscopal jusqu'à l'achèvement prochain du palais épiscopal, avenue Marie-Thérèse, en voie de construction depuis plusieurs années.

Ce beau corps de logis fut construit vers le début ou le milieu du XVIII^e siècle, donc à l'époque où Luxembourg connut une période de prospérité relative et vit s'élever maint bel hôtel.

Probablement bâtie par un baron de Zievel, elle passa ensuite aux vicomtes de la Fontayne d'Harnoncourt, vieille famille noble lorraine. Une fille du vicomte, Victore-Dieudonnée, comtesse de la Fontayne d'Harnoncourt, épousa en 1778 le major J. N. François de Geisen, seigneur de Diekirch, Bettange, Sprinkange et Limpach, qui trépassa en 1794 (voir: rue de l'Eau, N° 14). Madame de Geisen céda son immeuble par testament en 1848 à la ville de Luxembourg, avec cette réserve que cette superbe demeure fût l'habitation du chef du clergé luxembourgeois.

Mgr Nicolas Adames a habité la maison de Geisen à partir de 1860 jusqu'en 1883 comme provicaire du grand-duché, puis vicaire apostolique, et comme premier évêque titulaire de Luxembourg. Son successeur, Mgr Jean-Joseph Koppes, l'a habitée de 1883 jusqu'à

sa mort en 1918. L'immeuble fut occupé depuis 1919 par le troisième évêque de Luxembourg, Mgr Pierre Nommesch, qui mourut en 1935. Le quatrième chef spirituel, Mgr Joseph Philippe, déjà élu évêque-coadjuteur, avec le droit de succession, alla habiter le palais épiscopal de l'avenue Marie-Thérèse; il mourut des suites d'une longue maladie en 1956, et eut comme successeur Mgr Léon Lommel, cinquième évêque de Luxembourg, qui avait déjà été adjoint à l'évêque Philippe comme coadjuteur.

*

L'ancien Hôtel des de Jardin de Bernabruck

Le N° 3 de la rue du Curé, maison construite vers 1693 par l'échevin François Meyss, né à Luxembourg en 1650, et qui y contracta mariage avec Marie Nisette, est désignée également d'ancien «Refuge de Steinsel». (Un acte du 10 novembre 1632 mentionne un autre François Meyss, qui fut alors baumaître et échevin de la ville de Luxembourg.)

Puis l'immeuble a appartenu à la famille des de Jardin de Bernabrück; après le décès de l'échevin Meyss, elle passa à André-Christophe de Jardin de Bernabrück, seigneur de Dieffenbach, capitaine-prévôt de la ville de Luxembourg, vers l'année 1756. Il était le fils de Jean-Henri de Jardin de Bernabrück, grand-bailli du comté de Manderscheid (blasons, parti 1 d'arg. à un oeillet au naturel tigé et feuillé de sinople posé sur une terrasse de même, emblème parlant, faisant allusion au nom de Jardin, 2 d'azur à deux poissons d'arg. passés au sautoir, au chef d'or brochant sur le parti, et chargé de trois roses de gueule).

Cette famille, dont le titre de noblesse a reçu une confirmation de la part du souverain, était originairement «du Jardin de Bernbruch». Cette ancienne demeure, qui n'avait pratiquement pas été modifiée au cours des siècles, a été temporairement incorporée à la maison d'édition Victor Bück, vers le milieu du siècle dernier (voir le N° 5 de cette rue, l'ancienne maison André Chevalier).

Elle est aujourd'hui de nouveau réunie, mais à sa voisine inférieure, et loge le secrétariat de l'évêché, dont les dépendances se prolongent en profondeur jusqu'à la rue Génistre.

La vieille demeure porte toujours, au-dessus de la porte d'entrée, son fronton de style renaissance. La façade, régulière, bien

proportionnée montre par endroits, aux étages, des pivots de fer qui affleurent à la surface du crépi où étaient jadis retenus les ancrs de construction.

★

L'ancienne demeure d'André Chevalier «Imprimeur-Libraire du Roy»

Le N° 5 de la rue du Curé a abrité pendant un certain temps l'imprimerie André Chevalier, et ses successeurs et héritiers Anne Chevalier, sa veuve, les héritiers Perle (associés vers 1797 pendant un certain temps avec Ponce Cercelet), Célestin Bergh, Schmit-Brück, puis Victor Bück. A la suite d'un accord entre l'intendant du roi Louis XIV, Mahieu, et l'imprimeur André Chevalier de Metz, celui-ci vint s'établir à Luxembourg comme imprimeur et libraire, dans la maison susdite, «avec une imprimerie et une boutique de librairie» en 1688.

Il avait acquis de Hoffmann André cet immeuble situé entre les écuries Neumetzler, et la maison nouvellement construite de l'échevin Meyss, ainsi qu'il résulte d'une mention portée au registre de la Confrérie du Saint-Sacrement, conservé aux archives de la paroisse de Notre-Dame à Luxembourg.

André Chevalier est mort à Luxembourg en 1747, âgé de 87 ans.

L'imprimerie passa à sa fille Anne Chevalier, qui avait épousé à Luxembourg en 1711, Pierre Michat, capitaine d'infanterie du régiment de M. de Manthoux. Anne maria sa fille unique à François Perle, échevin d'Arlon et avocat au conseil de Luxembourg, et lui céda l'imprimerie. Puis elle échut à Marie-Claire Perle, la fille de François Perle, à la suite d'un partage. Marie-Claire Perle épousa en 1778 Nicolas Bergh, propriétaire à Fouches, et qui est décédé à Arlon vers 1789. Veuve, elle exploita l'atelier en commun avec son fils, Célestin Bergh, et sous cette raison commerciale.

Elle est morte à Mamer, en 1846. Un acte de 1784 représente déjà Pierre Brück comme gérant pour son propre compte de l'ancienne imprimerie Chevalier; il avait épousé en 1790, à Luxembourg, Marie-Marguerite Schmit. Brück trépassa en 1799, et son successeur fut Jean-François Schmit-Brück, né à Luxembourg en 1777. Dorénavant,

la maison, très prospère, se nomma Schmit-Brück. Il est décédé à Luxembourg en 1855, après avoir revêtu de nombreuses charges honorifiques; les destinées de la maison Chevalier suivirent de nouvelles voies; en effet, les deux branches de librairie et d'imprimerie se séparèrent: Brück Pierre-André, fils du premier lit de la dame Schmit-Brück, s'était établi imprimeur à Arlon; c'est son fils Pierre-Michel, qui suivit son père dans la maison luxembourgeoise (1834), puis Jean-Jacques (1869).

D'autre part, la maison arlonaise fut la souche de la librairie Brück. Une des maisons (celle de l'échevin Meyss) fut séparée de l'héritage après la mort de Schmit-Brück et acquise par M. Victor Bück, fondateur de la firme qui devait plus tard transporter ses ateliers et presses à la route d'Arlon, et à laquelle avait déjà été conféré, pendant le régime hollandais, le titre d'Imprimerie de la Cour.

D'aucuns penseront que ces longues généalogies seront peut-être superflues pour la description d'une vieille demeure. Mais, l'arrivée de M. André Chevalier à Luxembourg a eu une telle importance culturelle pour la ville, et le nombre des livres sortis des presses de la maison Chevalier, au début de ses fonctions et de celle de ses successeurs immédiats, est si important (Würth-Paquet, Notes sur les débuts de l'Imprimerie dans la ville de Luxembourg, P. S. H. 1846-1858), qu'une énumération, paraissant parfois fastidieuse, me semblait pourtant utile. Des exemplaires de la plupart des produits de presse sortis par l'ancienne maison Chevalier sont encore conservés dans notre Bibliothèque Nationale et dans de nombreuses collections privées.

*

La Maison du Presbytère de Notre-Dame

L'histoire et la description de cette vieille maison, sise 30, rue du Curé, s'offre comme le résumé et l'histoire du clergé de l'ancienne église paroissiale Saint-Nicolas, puis de l'église Notre-Dame.

Elle a été construite, ou du moins restaurée par l'abbé Antoine Feller, curé de la paroisse, qui occupa ces charges de 1673 à 1716. Par son testament, l'abbé Feller avait légué la maison à une communauté de prêtres que devaient former les membres du clergé de la paroisse de Saint-Nicolas. Ses successeurs furent:

Weyland Jean-Baptiste, de 1716-1743.

Feller Paul, neveu de Feller Antoine, de 1743-1788.

Kaeuffer Jean-Baptiste, curé-jureur, de 1788-1803.

De Neunheuser Henri-Dominique, né à Arlon, de 1803-1831.

Van der Noot Jean-Théodore, de 1831-1842. Il devint par la suite vicaire apostolique pour le pays de Luxembourg. Il démissionna en 1841.

Laurent Jean-Théodore, vicaire apostolique du Luxembourg en 1841, puis rappelé de Luxembourg par le Pape Pie IX en 1848. Il obtint sa démission en 1856.

Adames Nicolas, «administrateur» de la paroisse de Notre-Dame à Luxembourg en 1843, puis provicaire du Luxembourg en 1848. Vicaire apostolique avec le titre d'évêque d'Halicarnasse, «in partibus infidelium». Premier évêque titulaire de Luxembourg, de 1870 à 1883. Il quitta le presbytère en 1860 pour aller habiter la maison de Geisen, reçue récemment en dotation par le testament de la propriétaire.

Weber Hubert, administrateur de la paroisse en 1846, jusqu'à sa démission en 1883.

Lech Frédéric, curé de Notre-Dame en 1883, retraité en 1913.

Pletschette Guillaume, curé de Notre-Dame de 1913-1922.

Schmit Henri, curé de Notre-Dame à partir de 1922.

Les portraits de nombreux titulaires de la paroisse de Saint-Nicolas, puis de Notre-Dame, que nous venons d'énumérer, ornent le bureau de M. le curé.

Relevons aussi que l'ancien numéro courant d'habitation, octroyé par le service de réquisition des Logements Militaires, puis renouvelé en 1830 par le conseil de régence de la ville, le N° 413, est encore parfaitement visible à la façade de la maison curiale.

LA RUE GÉNISTRE

Elle fut ainsi nommée, parce que Claude de Génétaire (d'où Génistre), du Conseil de guerre de Sa Majesté, colonel d'un régiment d'infanterie allemande, y avait une maison (l'ancien N° 2), aujourd'hui incorporée dans le bâtiment du palais municipal.

Cette famille était d'origine lorraine et a été anoblie par lettres patentes de Charles, duc de Lorraine et de Bar, en 1549, dans la personne de Claude de Génetaire, marchand proviseur de l'État et de la maison de ce prince. Son descendant vint habiter Luxembourg et donna son nom à la rue. Ce dernier fut colonel réformé, lorsque le prince de Chimay, gouverneur, le commit pour son lieutenant en 1660. Récusé, il fut nommé gouverneur d'Arlon. Il demanda et obtint l'établissement de ses lettres d'anoblissement dans le duché de Luxembourg. Il y est décédé, ainsi que sa femme, lui en 1681, sa femme deux ans plus tard. Leurs corps furent inhumés dans l'église des Capucins, à côté des sépultures des de Schoenburg. Les contours extérieurs des deux chapelles existent toujours (murs, toitures), l'intérieur fait partie des locaux du théâtre.

L'«*Historia academica luxemburgensis*» (A. Heinen, bibl. lux. N° 3079) nous apprend que ce fut grâce à la libéralité du colonel de Génetaire que le 10 septembre 1660 des prix furent distribués aux collégiens méritants à Luxembourg. L'on sait que c'étaient ordinairement les grands seigneurs, qui, dès le XVII^e siècle, fournissaient les fonds pour récompenser les élèves studieux de notre collège.

Une note manuscrite de Würth-Paquet, dans un exemplaire des Publications de la Section Historique, qui lui a appartenu, année 1849, nous dit: «cette rue est souvent désignée sous le nom de «Lantergâss»; serait-ce parce que dans cette rue il y avait un ferblantier, qui, jusque vers 1820, vendait des lanternes?»

La rue Génistre était l'emplacement probable du troisième atelier monétaire de la ville. D'après N. Van Werveke, cette rue s'appelait pendant une période du début du XV^e siècle «Onkiskâss» du nom d'un bourgeois-marchand Onkâf ou Umkauff, qui y aurait habité. Mais d'après Würth-Paquet, l'«Onkesgâss» aurait été la rue de la Monnaie.

On trouve dans un acte du 29 janvier 1429 mention d'une maison sise «in der Müntze in Onkiskassen», et «la monnoye en Onckisgass» est encore citée en 1439.

Le 3 février 1455, cet immeuble devient «Die Alde Müncze», preuve que l'atelier monétaire a été transféré ailleurs.

L'Onckesgâss se trouvant alors en dehors de la seconde enceinte de la ville, la monnaie n'a pu y être établie qu'après la construction de la troisième, c'est-à-dire au plus tôt vers le milieu du XIV^e siècle.

En 1826, le N° 2, donc l'ancienne demeure du colonel de Génétaire appartenait à Madame Jean Metz, et deux maison contiguës, lesquelles furent acquises en 1827 par la société dite «Cercle littéraire», qui les fit abattre pour y établir le bâtiment appelé Cercle, situé derrière le poste de garde central de la place d'Armes.

En 1855, l'administration de la ville se rendit acquéreur du bâtiment et le vendit, puis le racheta des héritiers en 1901 pour le faire démolir et le remplacer par le «nouveau Cercle», le palais municipal.

Le cercle littéraire s'était formé en 1818 sous le nom de Société du Casino, pour bourgeois et militaires. Après des dissentiments, la société fut dissoute en 1855, et la ville établit dans la salle du premier une école de musique, puis une salle de spectacle en 1858.

Ce furent là, à la fois, les précurseurs du conservatoire de musique, fondé en 1909 par don de Madame Pescatore-Dutreux, de l'ancien refuge d'Orval, qu'elle avait habité avec son mari, et du théâtre municipal, installé plus tard dans l'ancien couvent des Capucins.

★

Le N° 1 de la rue Génistre, l'ancienne joaillerie Kaempff, puis Speller frères, appartenait en 1795 à G. Bisserot, vitrier, puis en 1842 à François Bisserot, ingénieur des Ponts et Chaussées; elle fut acquise en 1842 par le Dr Louis Würth, qui l'habitait pendant nombre d'années.

Né à Luxembourg en 1810, médecin praticien, puis médecin des pauvres de la ville, médecin de canton chargé du service sanitaire, médecin de la maison de sûreté civile et militaire, officier de santé de première classe du 2^{me} bataillon des chasseurs luxembourgeois, puis médecin-chef de ce corps, avec le titre de capitaine, il est décédé à Luxembourg en 1875.

L'ancienne maison Bisserot présente encore des ancrs de construction qui forment le millésime: A 1 7 9 4.

★

L'ancienne demeure de la famille Metz

Le N° 3 de notre rue Génistre vient de subir récemment une transformation très importante: il a été accommodé en salle de Cinéma, spacieuse et bien achalandée.

C'est une demeure historique entre toutes, qui a disparu par cette transformation; c'est l'ancienne demeure de la famille Metz, qui a joué un rôle important dans le développement économique du pays de Luxembourg, en créant pour ainsi dire de toutes pièces une industrie sidérurgique, qui a mené le grand-duché à une époque de prospérité inconnue jusqu'alors.

Les époux Metz-Gérard se sont installés à Luxembourg entre 1795 et 1799, et ont acquis la maison de la rue Génistre. Ils sont originaires de Bastogne, qui, à cette époque, faisait encore fermement partie du duché. Jean Metz est décédé en 1815, laissant neuf enfants qui tous, sauf un, sont nés dans la demeure de la rue Génistre.

Trois de ces enfants, Gérard-Charles-Emmanuel, Jean-Joseph-Norbert et Jean-Antoine-Auguste, furent les grands promoteurs de notre industrie minière et métallurgique moderne, au siècle dernier.

Gérard-Charles-Emmanuel, dit Charles Metz, brilla surtout par une carrière politique exceptionnelle: né à Luxembourg en 1799, il contracta mariage avec A. Vannérus; il obtint, en 1822, le grade de docteur en droit à Liège et fut envoyé, en 1838, comme député de l'arrondissement de Bastogne, à la représentation parlementaire de Bruxelles. Revenu dans sa ville natale, en 1839, il fut bâtonnier, puis membre de la constituante de 1848, et président de la Chambre des députés de 1848 à 1852. Mais, hors ces charges absorbantes, Charles Metz s'occupa vivement des entreprises industrielles de ses frères Norbert et Auguste. Il est décédé en 1853.

Vers 1837, Jean-Joseph-Norbert Metz fonda, avec ses frères, une société en comandite pour l'exploitation des petites forges de Berbourg, Grundhof, Fischbach et Septfontaines. En 1845 il procéda à l'installation des hauts-fourneaux d'Eich, en 1865 de l'usine de Domeldange, et un peu plus tard des usines à réputation mondiale d'Esch et de Dudelange.

Norbert était bien qualifié pour ces créations industrielles exceptionnelles. Il était ingénieur de l'école centrale de Paris, il avait épousé Eugénie, puis Albertine Tesch.

Il fut bourgmestre de la commune d'Eich, administrateur des finances, député, puis président de la Chambre des députés. Il est mort à Eich, en 1885.

Jean-Antoine-Auguste Metz, brillant industriel, fut l'âme de la société susdite. Il fut également membre de la Chambre des députés.

Les trois frères se complétaient heureusement: tandis que Norbert et Auguste Metz réalisaient les exigences techniques et commerciales de la création industrielle des trois frères Metz, Charles fut plutôt le diplomate et l'homme du monde; il serait pourtant injuste de ne pas attribuer toutes ces qualités à Norbert Metz également, dont le nom reste intimement lié à une fondation sociale: la clinique, dite Fondation Norbert Metz, à Eich.

Charles Metz-Vannérus eut deux enfants, dont Henriette-Irme épousa Antoine-Constantin Schaefer, négociant, président de la chambre de commerce, conseiller communal, décédé dans la maison en 1872.

Madame Irme Schaefer-Metz continua à habiter sa maison natale, avec ses deux enfants, dont Charles-Ferdinand-Jules, né en 1856; il fit d'abord des études de droit, puis s'enrôla dans l'expédition du commandant Caméron, et participa aux expéditions de l'Euphrate et du Tigre. Puis il prit part également à la mission de Baker-Pascha en Arménie, puis fit la campagne du Soudan, adjoint à l'état-major Graham, puis de Lord Wolesley.

Retraité comme lieutenant-colonel de l'armée égyptienne, il avait épousé la princesse Durhitza Dadian de Constantinople. Elu gouverneur provisoire de la Crète, en 1897, le colonel Schaefer-Bey prit résidence à Luxembourg, dans sa maison paternelle. Après l'armistice de 1918, il fut président de la commission d'enquête en Albanie. Il est mort, en 1922, à Genève.

Son frère Jules Schaefer épousa sa cousine Edmée Le Gallais.

VI^o

Le «Nouveau Quartier»

L'ancienne rue de Saint-Josse allait de la chapelle de la Trinité (détruite avant 1730) vers le lieu où était la chapelle Saint-Josse, c'est-à-dire vers le bastion de ce nom. (C'est l'emplacement où se trouve l'usine d'électricité actuellement.)

Pendant les années 1542, 1543 et une partie de 1544, que les Français occupèrent Luxembourg, «ils firent deux fossés qui sont du côté de la Pétrusse, tout le long des vieilles murailles qui vont depuis l'église du monastère du Saint-Esprit (aujourd'hui les casernes de ce nom) jusqu'au jardin qui appartient aux pères Jésuites, et par ces ouvrages, toutes les maisons qui bordaient la rue par laquelle on allait en droite ligne de ladite église, à Saint-Josse, furent ruinées et avec elles tous les jardins attenants.» (Relation du Monastère du Saint-Esprit.)

Déjà un acte du 1^{er} octobre 1455 parle d'une maison sise à Luxembourg, «In St Joistgasse»; un autre, de 1480, mentionne Jean Steymetz Claissonne «in St Jostvelt».

En 1540, la rue Saint-Josse comptait 34 feux ou ménages.

L'ancienne rue Marie-Thérèse, aussi rue des Jésuites, puis rue de l'Ecole centrale, rue de la Mairie, dont l'origine remonte au XVII^e siècle, empruntait donc à peu près un tracé semblable (mais non sur tout le parcours) que l'ancienne rue Saint-Josse.

L'actuelle rue Notre-Dame fut appelée rue des Jésuites en 1603.

Mais après la suppression du collège par bulle du 21 juillet 1773, une «école centrale» remplaça l'ancien collège, et la rue fut appelée rue de l'Ecole centrale.

Elle était anciennement enclavée dans le domaine des Récollets «lequel a été retréci l'an 1672, avec perte d'une bonne partie de leur jardin, sur lequel M. de Louvigny, général de bataille, a fait bâtir plusieurs maisons outre que soixante ans auparavant, le roi avait déjà fait une autre ouverture, coupant une longue et large rue hors de leur jardin, pour avoir de la maison Niedercorn libre passage jusqu'aux remparts de la ville.» (Relation Monastère Saint-Esprit.)

En 1818, l'ancienne rue Marie-Thérèse comptait 15 maisons toutes situées du côté gauche, et bâties presque toutes vers 1671 ou immédiatement après; le côté droit étant occupé par les casernes Marie-Thérèse, et les poudrières du même nom. La poudrière Marie-Thérèse était circonscrite par les maisons actuellement limitrophes aux rues Notre-Dame, de l'Athénée, boulevard Roosevelt et le prolongement de la rue Chimay.

Suivant convention entre la Confédération germanique, respectivement le gouvernement militaire et la ville de Luxembourg, en 1862, la poudrière ainsi que le jardin et la place du directeur du génie furent abandonnés à la ville de Luxembourg, et la construction de maisons particulières entamée directement. On donne à ce pâté de maisons le nom de «nouveau Quartier», puis le nom fut étendu à toute la rue.

Les casernes Marie-Thérèse, dont Vauban avait commencé la construction, et que l'empereur d'Autriche avait fait allonger, furent démolies en 1877 et 1878.

Ce qui a été dit plus haut, explique pourquoi le versant nord de la rue Notre-Dame contient surtout des bâtisses vieux style (dont beaucoup d'ailleurs ont été restaurées ou complètement rebâties tout récemment), alors que celles du versant sud paraissent toutes modernes.

En résumé on peut dire qu'aucune rue de la ville n'a changé aussi souvent de nom: en négligeant la rue Saint-Josse, dont elle n'empruntait qu'une partie du parcours, cette rue a été successivement appelée: des Jésuites, de l'Ecole centrale, de la Mairie, Thérésienne, puis de Marie-Thérèse, et enfin rue Notre-Dame.

★

Le coin de la rue Notre-Dame et de la rue Philippe II, rebâti en 1907 par la famille Derulle, et où fut logé longtemps le bureau de voyage et d'émigration Désiré Derulle, est intéressant, parce que la bâtisse que remplaçait «l'American Building» de la famille Derulle portait comme ancre de construction l'année 1683. Au cours du XVIII^e et du XIX^e siècle elle hébergeait presque exclusivement des auberges et les noms des propriétaires: Alexander Stoull, Fendius, Gottschalk, Veuve Engelbert, Amberg, évoquent encore maint souvenir de jeunesse chez certains concitoyens plus âgés de notre ville.

★

Rappelons également que c'est à cet endroit que se trouvait l'égout dit «Hellepoul». Par l'initiative du syndicat, plusieurs de ces vieux endroits ou noms sont rappelés au souvenir des habitants, par des plaques apposées récemment, mais qui pourraient êtres plus explicites.

★

L'ancienne maison Bruch, Weyer, Lahyr, puis Hellers-Lahyr, 10, rue Notre-Dame, très vieille maison, sise à côté de la maison Bech, a fréquemment changé de propriétaires au cours des siècles. C'est aujourd'hui encore le type de maisons qui furent construites, peu après 1671, lors du plan de reconstruction.

En 1745, Stephanus Schien, bourgeois-marchand de Luxembourg, la vendit à Bernard Bruch: «... die halbe teil gewisses Haus in h. Statt in der Jesuitengasse gelegen gegent die Casernen, zwischent Herrn d'Osbourg und der Witib Deria mit den hinten darahn gelegenen Plätzen und hindersten Gebäun».

Puis, en 1781, à Petrus Lorigh, bourgeois-maître-boulangier, et l'autre partie de la maison à Pierre Weyer, bourgeois-boulangier.

En 1849 les héritiers Weyer la vendirent à Jacques Friedrich, cabaretier. Michel Weyer, cité ci-dessus, était en 1850 secrétaire communal de la ville. Il est l'auteur des tables-répertoires des actes des anciennes paroisses de Luxembourg; il est mort en 1890. Ces registres au nombre de 43, sont ceux des anciennes paroisses de Saint-Michel, Saint-Nicolas, Saint-Udalric et Saint-Jean, périodes de 1601 à 1796, et forment un important instrument de travail pour les historiens.

La maison n'a qu'un seul étage; au-dessus de la porte d'entrée se trouve dans une niche une statue en pierre de Saint-Bernard, le fondateur de l'abbaye de Clairvaux, et le grand réformateur de l'ordre de Saint-Benoît. L'origine de cette statue remonte peut-être à la période de 1745-1781, où la maison était la propriété de la famille Brouch.

L'ENSEIGNEMENT À LUXEMBOURG AVANT LE COLLÈGE DES JÉSUITES

L'enseignement atteignit un niveau très élevé à Luxembourg, longtemps avant l'installation du Collège des Jésuites.

La fameuse abbaye bénédictine d'Altmünster, fondée en 1083 par le comte Conrad I^{er}, avait dès le début reçu comme privilège la conservation des chartes et la régie des écoles publiques. C'était là pratiquement le monopole de l'enseignement moyen; si cet enseignement de la philosophie, des langues anciennes et modernes, des arts et métiers, du «trivium» (grammaire, rhétorique et dialectique) et du «quadrivium» (astronomie, géométrie, calcul et musique) s'adressait principalement aux clercs et novices du cloître, il ne subsiste aucun doute que l'école des bénédictins n'ait été accessible à tous. Les bénédictins, dont les écoles étaient célèbres dans nos régions, n'étaient pas seulement les conservateurs des lettres et des arts de l'antiquité, mais encore des pédagogues habiles.

Ils ont conservé ce monopole pendant quatre cents ans, c'est-à-dire jusqu'en 1480. En même temps que l'organisation et la direction, ce privilège comportait le droit de surveillance de tout ce qui, de loin ou de près touchait à l'instruction de la jeunesse.

Joseph Paquet, Nicolas van Werveke et Jules Wilhelm ont démontré que l'école monacale d'Altmünster a été le berceau de l'enseignement public à Luxembourg.

Parmi les inconvénients de cet enseignement, il faut relever que l'école monastique se trouvait hors de la ville, et que les «externes» venant de loin pendant la mauvaise saison pour apprendre les «languaiges françois et thiois», se heurtaient à l'intransigeance du capitaine du château ouvrant tard et fermant tôt les portes; ils abandonnèrent de plus en plus l'école monastique. Puis, en 1480, l'empereur Maximilien, visitant la ville, écouta les plaintes des bourgeois et, par lettres patentes du 10 janvier 1480, permit à la ville la création d'écoles latines indépendantes de l'abbaye. A partir de ce moment le couvent ne conserva plus guère que son école «intérieure» pour la formation d'oblats et de novices.

Mais il paraît bien que les moines de Munster ne perdirent définitivement leur monopole que par la destruction de leur couvent en 1543. Ce furent les Jésuites qui receuillirent la succession des Bénédictins en ouvrant leur fameux collège en 1603 et en admettant dans leurs cours les novices des Bénédictins.

Déjà en 1570 les États du duché adressèrent une requête au duc d'Albe, de faire installer une nouvelle, bonne école de latin à Luxembourg. C'est ensuite, en 1577, que pour la première fois, l'échevin Antoine Houst fit la proposition au gouverneur P.-Ernest de

Mansfeld, d'appeler les Jésuites. En 1583 des Pères Jésuites de Trèves, Ditzius et Peraxylus, vinrent à Luxembourg mais pour des raisons «politiques», cet essai fut infructueux, et c'est seulement en 1594 que, derechef sur la proposition de l'échevin Houst, des Jésuites venant des Pays-Bas purent aboutir.

*

L'Athénée

Lorsque les propositions de l'échevin Houst avaient enfin abouti, en 1594 les Jésuites s'installèrent définitivement à Luxembourg; ils avaient d'abord entamé des démarches pour acquérir la maison de Soetern (voir Grand'rue). Ils firent acquisition, entre le palais du gouvernement actuel et la cour de l'Athénée, en 1597, de la vieille maison de famille du comte de Larochette; en 1602, de la grande maison des von Eltz ou d'Autel (où l'enseignement commença, en 1603), en 1603, de l'immeuble contigu des Faust von Stromberg; enfin, en 1611, de la maison des de Bernburg (portail de l'église des Jésuites) et de celle, se trouvant en arrière, de la famille des seigneurs de Schoenfeltz.

La construction de l'aile commença en 1605, ainsi que celle du séminaire (détruit en 1935 pour constituer une partie du choeur, lors de l'agrandissement de la cathédrale).

Ces vieux corps de bâtiment se distinguent facilement par leur pur style renaissance tardive (ou de baroque naissant) par les linteaux dépassant les fenêtres, les masques humains utilisés comme décor sur les modillons de la corniche, les belles et remarquables proportions des baies, quelque clef de voûte armoriée d'une croisée d'ogive, les superbes portails, au nombre de cinq, qui, heureusement ont bravé les siècles et dont certains sont finement modelés sur arcs à refend.

Les amis du vieux Luxembourg devront être sur les dents pour que cette aile de 1605 nous reste épargnée de tous mouvements intempestifs de modernisation, après l'achèvement de la construction du nouvel Athénée.

Lorsque Louis XIV vint à Luxembourg, en 1697, il fit payer des subsides assez copieux aux habitants qui avaient souffert du bombardement de 1683. Aux Pères Jésuites il fit transmettre, aux fins d'agrandissement, huit cent mille livres, ce qui leur permit d'ajouter

deux ailes au collège, et d'acheter la maison de Créhange et de Pittange (seigneurs de Larochette). Cette seconde partie est d'un style plus simple.

Dans la cour de l'Athénée, sur la porte d'entrée d'une salle de classe, se trouve l'inscription suivante:

Celebres in hac aede scholas habuerunt
Per lustra III et hoc consecratas auspiciis
Virgo Del Mater nostras rege soLa paLaestras

chronogramme (1607) qui indique la terminaison du corps principal et le début de l'enseignement dans ce corps.

Sur une autre porte d'entrée, un chronogramme commémore la transformation du collège de Jésuites en Athénée royal, sous Guillaume I^{er} (1817-1818):

Athenaeum Regium instituit academia auctum
Stet faCVnDa parens DoCta nos proLebeabIt
fLoreat praesIDIo tVta Patrona tVo

*

L'église des Jésuites, puis Cathédrale de Luxembourg

L'architecte de l'église des Jésuites, bâtie par les pères de la Compagnie de Jésus, est le frère du Blocq, né à Mons en 1583. Il apprit le métier de charpentier, entra à la compagnie en 1606, et travailla sous le frère Hoeymaker à la construction de l'église des Jésuites à Mons. Il devint l'architecte des pères en Belgique, où il construira entre autres les chapelles du noviciat à Tournai, les églises de l'ordre à Bergues, Arras, Luxembourg (1613-1618), Saint-Omer, Maubeuge, toutes de style traditionnel. Plus tard, il subira plus profondément l'influence du baroque, préconisé par le père Aiguillon, premier architecte de Saint-Borromée à Anvers.

L'église du collège des pères Jésuites de Luxembourg est tout à fait dans le style des églises érigées par Hoeymaker et du Blocq avant 1620, c'est-à-dire essentiellement gothique, avec des ornements et certaines parties architecturales de style renaissance. L'ensemble monumental est froid; il est fait de surfaces uniformes. La hauteur médiocre, trait commun des églises de l'ordre, est accentuée par des lignes ascensionnelles vigoureuses et des contreforts de la tour. Un

seul comble, aux larges pentes, couvre les trois nefs, peut-être l'influence de la «Hallenkirche» germanique? Ailleurs, par exemple aux Pays-Bas, les Jésuites préféraient les églises à toitures en trois combles. En conséquence, à Luxembourg, la façade ne présente pas les trois pignons, originalité de la Flandre, mais un seul pignon très large. La tour, primitivement unique, avant l'agrandissement, était élancée et hardie; elle seule animait la masse architecturale un peu terne; la flèche, élégante, aux lucarnes à pignons, est flanquée de quatre clochetons. Les baies des murs goutterots sont à deux meneaux bien profilés. Le remplage flamboyant présente des tracés simples, sans redents.

La cathédrale de Luxembourg est un des derniers monuments de ce style de transition, qui caractérise l'architecture religieuse du XVI^e siècle dans le nord-est de l'Europe continentale: le gothique vigoureux n'accepte et n'assimile que lentement les éléments décoratifs et architecturaux venus de l'Italie (J. P. Franck). Et pourtant, l'église Il Gesù, bâtie par Vignola en 1568 à Rome, pour le même ordre, la compagnie de Jésus, est de cinquante années l'aînée de l'église des Jésuites à Luxembourg!

Cette curieuse survivance, qui se manifeste dans presque tous les éléments et ensembles architecturaux à Luxembourg, tient, en ce qui concerne l'église des Jésuites, que les architectes des Pays-Bas en deçà avaient trouvé, pendant les dernières périodes gothiques, une certaine originalité qui préférait les espaces vastes et vides, les soutiens cylindriques très élevés, le plan simplifié de l'église en halle d'inspiration germanique. Le caractère autochtone de cette conception nous explique sa longue durée et la résistance aux séductions de l'italianisme. «Longtemps, la Renaissance ne dominera que dans la décoration; bientôt, la structure gothique et la décoration renaissance formeront une unité: ce sera le baroque des Pays-Bas.» (J.-P. Franck.)

★

C'est le 7 mai 1613 que fut posée la première pierre de l'église des Jésuites. Le juge-justicier Pierre de Raville posa la première pierre avec l'écusson de la compagnie de Jésus. Elle fut sacrée par Georges de Helfenstein, évêque suffragant de Trèves, celui qui est mort à Luxembourg, en 1632, alors qu'il se trouvait sur la fuite, poursuivi par les Suédois. La construction se termina en 1621; outre Jean du Blocq, il y avait son frère en religion, Thomas Brabant, comme adjoint au maître d'oeuvres.

A la face occidentale de l'église se trouve une inscription, disant que: «la première pierre fut posée en 1613, le 7 mai, sous le pontificat et la 9^e année du règne de Paul V, dans la première année du règne de l'empereur Mathias, la 14^e année du règne de l'archiduc Albert d'Autriche, et de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie d'Espagne, comme gouverneurs de Belgique, ducs de Luxembourg et comtes de Chiny, dans la 32^e année du priorat du père Aquaviva, général des Jésuites, la 19^e année de la présence de la compagnie de Jésus à Luxembourg.»

L'intérieur de l'église plaît par ses nobles proportions et malgré ses dimensions restreintes d'alors, présentait un ensemble puissant et harmonique: collatéraux élevés, entrecolonnements larges, soutiens monocylindriques très élevés; aux traditions locales s'ajoutaient, pour les Jésuites, les exigences de la prédication, particularité de l'ordre: église pas trop vaste, et bien évidée. La période flamboyante de l'époque gothique renonce, pour les églises plus petites, comme Luxembourg, à la disposition en croix latine, et au déambulatoire. Citons encore quelques particularités architecturales de l'ancienne église des pères Jésuites: soutiens monocylindriques, qui contribuent pour une majeure partie à produire cette impression de légèreté et de vide; socle octogonal très haut, chapiteaux à caractère dorique, tailloirs à huit pans. Les arcs qui franchissent les entrecolonnements sont en tiers-point, et vigoureusement profilés. La voûte est à croisée d'ogive sans arcs formerets. Les nervures diagonales et les arcs doubleaux ont le caractère flamboyant. Dans les collatéraux, les nervures retombent sur des culs-de-lampe renaissance. La voûte de l'ancien chœur est en réseau, et elle a partiellement gardé ce caractère depuis la nouvelle percée. Donc, dans cet édifice, qui est encore essentiellement gothique, les détails italiens sont des éléments hétérogènes superposés.

Puisque l'ancien chœur a dû complètement disparaître, par suite de l'agrandissement de la cathédrale, il convient de rappeler ici quelques souvenirs historiques qui caractérisaient cet ancien centre du sanctuaire des Jésuites: il était pavé de marbre, et au milieu se voyait une tombe de marbre bleu où se trouvait une inscription gravée à la mémoire de Messire Jean de Brandebourg, mort le 11 mars de l'année 1630, prêtre et conseiller de courte-robe au Conseil de Luxembourg.

Les dalles du chœur et des chapelles de l'église des Jésuites proviennent du château de Mansfeld; le roi d'Espagne les donna aux



Portail principal de l'Athénée.



*Portail baroque
de la Cour de l'Athénée*

(Cl. Musée de l'État)



Allée de l'Athénée, de 1605

(Cl. Musée de l'État)







Vue du Portail de l'Église des jésuites, XVII^e siècle

(Cl. Musée de l'Élysée)

Jésuites, après la destruction du château de Clausen. D'ailleurs, pour la construction de leur église, les Jésuites reçurent les matériaux réunis à Clausen, par le comte de Mansfeld, après que le château fut liquidé.

Dans l'ancienne chapelle de l'Immaculée Conception, se voyait, au-devant de l'autel une tombe de marbre bleu: la sépulture de la comtesse Marie die Hohenzollern, morte en 1668. Dans la grande nef se trouvait la tombe du Révérend Père Philippe de Scouville, mort en 1701. Tous ces anciens souvenirs historiques, ces plates-tombes, ces sépulcres ont disparu, sans qu'il nous reste même un simple dessin pour nous en faire la description.

Il est curieux de constater que les pierres de l'antique abbaye de Munster, ruinée par l'incendie, sont employées en 1563 par le comte Pierre-Ernest de Mansfeld, pour bâtir son fastueux palais, entouré de superbes jardins; et qu'un demi-siècle plus tard, le même château, abandonné et tombant en ruine, fournit à son tour des matériaux pour la construction d'un nouveau sanctuaire qui est devenu la cathédrale de Luxembourg.

Continuons-en donc la description: Le portail somptueux, de 1615, habilement sculpté par Daniel Muller de Luxembourg, présente en profusion toute la gamme de l'ornement renaissance. L'emploi excessif de la figure humaine fait voir la transition vers le baroque.

Le jubé manifeste la même richesse d'invention: deux élégantes colonnes corinthiennes ornées de chimères et de mascarons, têtes d'anges aux arcs, anges musiciens aux écoinçons, rinceaux gracieux aux architraves; la balustrade, ajoutée vers 1650, s'ajoute mal à l'ensemble.

Les fûts de piles sont revêtus d'un décor en treillis, variant d'une pile à l'autre; entrelacs, carrés, croix, sont combinés et enchevêtrés. On en a pris l'habitude d'en déduire une influence architecturale espagnole (style «plateresque», imité du travail des ciseleurs d'argent («plateria»). En réalité, d'après J. P. Franck, ces entrelacs que nous trouvons également à la façade du palais grand-ducal, sont d'inspiration italienne.

*

L'Agrandissement de la cathédrale en 1935

Pour agrandir la cathédrale, il n'y avait qu'une seule solution: ajouter une nouvelle partie derrière le choeur (Cosyn).

On est attiré tout de suite par les superbes teintes des vitraux du chœur, oeuvre de Louis Barillet de Paris. Ces vitraux représentent la vie de la Vierge. La statue de la Patronne de Luxembourg, Notre-Dame, Consolatrice des Affligés, est placée sur le maître-autel de formes modernes, il est garni de sculptures en marbre blanc, représentant la Cène. Les autels du Sacré-Coeur et de Saint-Joseph, placés de chaque côté du maître-autel, ont des panneaux en cuivre repoussé entourés de mosaïques, par L. Barillet.

Les bas-reliefs de deux ambons sont de la main de A. Tremont. Les vitraux de la tribune grand-ducale se rapportent à l'histoire nationale, ils représentent les plus célèbres personnalités de la maison comtale de Luxembourg: Sigefroi-le-Fondateur, Jean l'Aveugle, Sigismond, duc et empereur. Les vitraux des chapelles latérales sous la tribune grand-ducale sont également de L. Barillet. La rosace et les fenêtres hautes de la nouvelle nef centrale sont des frères Linster de Mondorf. Les fonds baptismaux sont l'oeuvre du sculpteur Hilbert de Paris-Sèvres.

En quittant la cathédrale du côté du boulevard Roosevelt, nous voyons le nouveau portail sculpté par Gust. Trémont. Ici il y a lieu de relever certains détails architecturaux et artistiques très beaux, et je regrette que ce soient là les seuls accessibles à ma Leica: les panneaux en bronze, en relief, sont l'oeuvre du même artiste. Les sculptures des voussures droite et gauche, représentant la «création du monde et les scènes du paradis», que j'essaie de montrer par quelques clichés, sont de toute beauté, mais échappent généralement aux regards des visiteurs.

La statue de la Vierge, qui décore le trumeau du nouveau portail, est également de G. Trémont. L'architecte de cet habile agrandissement fut M. Hubert Schumacher, assisté par Mgr Lommel, alors professeur au grand séminaire de Luxembourg.

La crypte, à laquelle mène une porte romane, contient dans une salle contiguë les restes de Jean l'Aveugle, ramenés de la Sarre en 1946.

Le plafond est supporté par douze colonnes monolithiques, symbolisant les 12 apôtres, qui supportent l'église. L'intérieur du mausolée de la famille grand-ducale, en mosaïque de la fabrique du Vatican, a été exécuté d'après le projet de l'architecte H. Schumacher. A gauche, l'autel du couple St-Henri et Ste-Cunégonde, fille du comte

Sigefroi, à droite l'autel de Saint-Willibrord, de l'abbaye d'Echternach, et de Saint-Hubert, de l'abbaye homonyme.

*

L'ancien Refuge de Saint-Maximin

Le bel édifice est l'oeuvre de l'abbé de Saint-Maximin, Willibrord Scheffer, fils de Henri Scheffer, orfèvre, et de Macher Marie, né à Luxembourg le 1^{er} mars 1697. Il fut élu 79^e abbé de Saint-Maximin, à Trèves.

C'est à l'emplacement d'un premier refuge que l'abbé Scheffer fit construire le nouvel établissement de son ordre, après l'acquisition de quelques maisons y contiguës.

L'ancien dénombrement des feux de 1541 nous révèle qu'il y eut déjà un refuge de la célèbre abbaye de Trèves dans notre ville, à cette date. L'avant dernier refuge fut bâti en 1663, comme il résulte des recherches du professeur Ries, dans sa monographie des «Cahiers Luxembourgeois».

Sur le nouveau bâtiment qui subsiste encore et remplaça l'ancien, nous sommes assez bien renseignés; il y a de nombreux documents conservés.

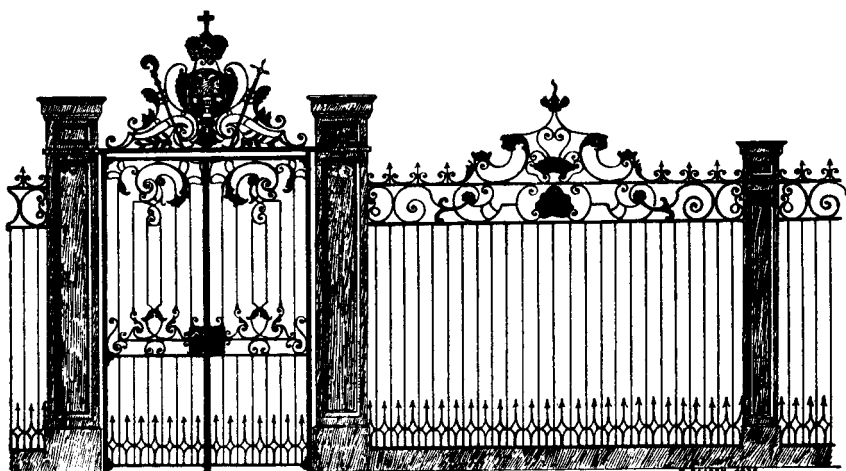
N. van Werveke croit que l'ingénieur Steinmetz, lieutenant-ingénieur du service de la forteresse, a été son architecte. Il avait été annobli comme commandant de la place forte autrichienne de «Theresienstadt». Il cite comme entrepreneur le «Baumeister» Louis Hendel. Le contrat de celui-ci avec le P. Oswald, administrateur des biens de l'abbaye, le chargera de la démolition de l'ancien et de la construction du nouveau refuge. La taille des pierres fut confiée au maître-tailleur de pierres, Michel Steinmetz, qui avait également à placer dans la façade principale les armoiries en marbre de l'abbaye, et à nettoyer les vieilles armoiries dans la gloriette, pavillon qui forme aujourd'hui partie de l'arrière-bâtiment de l'hôtel du gouvernement.

Les faces du côté de la rue Notre-Dame et de la cathédrale furent entièrement construites en pierres de taille.

Le gros-oeuvre était achevé en 1751; l'aménagement intérieur en 1754. De ce dernier; il n'est resté comme travaux d'art que les fenêtres, portes, boiseries et plafonds, cachés pendant plus d'un siècle

sous les croûtes d'huile et de couleur, et restaurés sous les ordres et d'après les indications de feu le ministre d'État Paul Eyschen.

Entre autres, Pierre Petit avait été chargé, en 1751, des travaux de ferronnerie d'art et de serrurerie; le sculpteur Barthélemy Namur livrait en 1752 des vases en pierre, cadres, pieds de table; il devait en outre réparer la statue de Saint-Maximin, en bois, qui «avait besoin d'une nouvelle crosse».



Grille en fer forgé du Refuge de St-Maximin, exécutée par P. Petit

Dans l'arrière-bâtiment, le plafond fut orné par le peintre Jean-Georges Weiser d'un tableau qui a diparu, et dont N. van Werveke a publié une description. Ce Weiser, originaire de Luxembourg, est encore l'auteur de fresques aux églises d'Itzig, de Mondorf-les-Bains et de Dalheim.

Parmi les ornements extérieurs de l'ancien refuge, signalons l'inscription se détachant en lettres (nouvellement dorées) d'un cartouche, à la façade principale:

REFUGIUM ABBATIAE Sti Maximini.

L'ancienne porte monumentale d'entrée principale a été remplacée en 1922 par une porte artistiquement travaillée en bois et fer.

Dans la décoration intérieure les plafonds entre autres sont d'une réelle beauté. Celui de la grande salle du rez-de-chaussée représente la glorification de l'abbaye Saint-Maximin. Les plafonds des salles plus petites du rez-de-chaussée montrent l'une des allégories des quatre saisons; l'autre, voûtée en ogives, des enfants s'amusant avec des engins de guerre. Celui d'une des pièces à l'étage, les figures symboliques des évangélistes. Les salles du rez-de-chaussée renferment en outre des panneaux dus au pinceau de Fr. Seimetz, représentant des paysages; plusieurs toiles avec des portraits de l'impératrice Marie-Thérèse, de l'empereur Joseph II.

Quelles furent les destinées du refuge de Saint-Maximin après le départ des moines de Trèves?

Confisqué comme propriété ecclésiastique, en 1797, le grand refuge fut vidé complètement et vendu à M. Dondelinger, de Luxembourg, pour compte de l'ex-récollet Romain Jacquenau de Bertrange, qui le lui revendit pour 18.000 fr. Tour à tour café, maison d'habitation où elle contint jusqu'à 40 et 50 personnes; imprimerie sous un sieur Claude, plus tard Jacques Lamort, la maison fut habitée en 1826 par 3 familles, le procureur Longrée, Jean Diedenhoven et un major-général hollandais, von Goedeke. En 1839, l'immeuble fut vendu pour 100.000 fr. à la forteresse, qui y installa le siège du gouverneur militaire.

Quadrilatère régulier, à cour très spacieuse, contenant un pavillon de même style où se logeaient anciennement les communs, cette bâtisse respectable est une des maisons les plus belles de la ville. Le jardin était limité par un grillage en fer forgé, dont le projet émanait, comme nous l'avions dit déjà, du serrurier d'art Pierre Petit. Il se trouve actuellement au château de la famille Auguste Collart, de Bettembourg. Stylistiquement simple, le corps de bâtiment est couronné par une toiture en deux versants, qui est certainement le plus beau toit de la ville.

★

Barthélemy Namur, sculpteur luxembourgeois

Barthélemy Namur est né à Luxembourg le 13 septembre 1728, il était le fils de Henri Namur et de Catherine Krips, le petit-fils de Barthélemy Namur et de Caroline-Charlotte Scharff (1695) et l'arrière-petit-fils de Mathias Namur et de Catherine Hoffelt.

Il est décédé le 25 janvier 1779 à l'âge de 51 ans, à la suite d'un accident. En plaçant dans l'église des Jésuites les statues en bois de Saint-François-Xavier et de Saint-Ignace, qui lui avaient été commandées par le père recteur, l'échelle glissa et il mourut des suites de cet accident. Il avait épousé Suzanne Molitor, de qui il eut 9 enfants, dont Michel Namur, qui épousa Marie-Catherine Funck, et qui eut d'elle 11 enfants; Jean-Pierre Namur, qui épousa Anne-Marie Charlotte Putz, qui eut dix enfants. L'aîné, Jean-Michel Namur, épousa Anne-François Macher, soeur de Willibrord Macher, notaire à Remich. (Ce fut le père des épouses de Léon et Ernest Würth, de Willibrord Macher, notaire à Senningen, et de Joseph Macher, député.)

Jean-Michel Namur était conservateur des hypothèques; il eut huit enfants, dont Edouard Namur, qui épousa Anne Hastert.

Un autre fils, Léon Namur, avait épousé Hortense Namur.

Le deuxième fils de Jean-Pierre Namur, Jean-Pie Namur, né en 1804, avait épousé en premières noces en 1833 Philippine-Jeannette Servais, de Louvain, et en secondes noces Thérèse Dentandt, et mourut à Bruxelles en 1867. Du premier mariage il eut 4 enfants, dont Jeanne-Hortense, qui épousa Willibrord Macher, son cousin, notaire à Senningen. Du deuxième mariage, il eut encore 6 enfants, dont Adèle Namur.

Le cinquième enfant de Jean-Pierre Namur-Putz fut Antoine Namur, né en 1812, qui fut professeur et co-fondateur de la Société Archéologique. Il avait épousé Jeanne-Suzanne Clasen, fille du Dr Nicolas Clasen.

Le dernier fils de Barthélemy Namur et de Suzanne Molitor fut Pie Namur. Celui-ci épousa Marie-Angélique Würth, la soeur de Würth-Paquet, qui mourut en couche. Il convola en secondes noces avec Marie-Françoise Gonner, dont il eut seize enfants, dont l'avant-dernier, Nicolas, épousa Marie Wittenauer. Le troisième des 16 enfants de Pie Namur-Gonner, une fille du nom de Charlotte, épousa Nicolas Traus, le grand-père de Georges Traus. Ce sont les parents de Marie Namur, épouse de Charles Paquet, de Louise Namur, qui épousa Ferdinand Wegener, de Max Namur, ophtalmologue, et de Georges Namur, confiseur.

Barthélemy Namur fit son apprentissage de sculpteur chez Martin Jacquet de Longwy, dans les ateliers duquel il travailla de 1742 à 1748. Les oeuvres de Barthélemy Namur sont répandues à travers

le pays. On en trouve à Ansembourg, Attert, Clemency, Fentange, Hostert, Itzig, Sandweiler et Schuttrange; sans parler de celles qu'il sculpta pour la cathédrale de Luxembourg (Saint-Ignace et Saint-François-Xavier), l'église de la Congrégation et celle de Saint-Michel (les statues de Saint-Augustin et de Saint-Pierre-Fourier). Il est en outre l'auteur du très bel autel de style Louis XV qui orne l'église de Reckange-lez-Mersch, qui fut fourni en 1751.

Les années de 1752-1754 furent consacrées à l'aménagement du refuge de Saint-Maximin. Les factures qui nous sont conservées se rapportent en partie aux fournitures des artistes-sculpteurs, parmi lesquels Barthélemy Namur occupe une place de premier rang.

★

Deux bâtiments contigus au refuge Saint-Maximin furent abattus en 1935, au cours d'un grand plan d'urbanisation qui vit un grand nombre de masures, mais aussi d'immeubles importants du quartier de la rue Clairefontaine et de la rue de la Congrégation, tomber sous la pioche: l'État avait envisagé d'agrandir ses bâtiments administratifs, mais on ne pouvait, à ce moment, songer à adjoindre une aile d'allure plus ou moins moderne à un hôtel de style aussi austère que l'est le refuge de Saint-Maximin. Pour unique bénéfice des ces grandes entreprises de 1935, il est résulté, sur le terrain des anciens immeubles détruits, une espèce de terrain vague qu'on appelle place Saint-Maximin, et qui sert au parcage des voitures automobiles.

Les anciens numéros des Logements Militaires désignent deux immeubles, N^{os} 462 et 463, que les moines nommaient «petite maison des Maximins» et «Petit refuge de Saint-Maximin». Ces deux dépendances du grand corps de bâtiment ont été abattues en 1935.

La «petite maison des Maximins», que les Bénédictins de Trèves avaient construit expressément pour servir de logement militaire, fut vendue comme bien national du temps de la révolution française. Il paraît d'ailleurs qu'en 1795 le lieutenant et futur général de cavalerie Antoine-Charles-Louis Collinet, comte de Lassalle, y occupait un logement temporaire. Le génie français avait établi ses archives dans cette maison, et le citoyen J. Marc, directeur de la poste aux lettres s'y était installé avec ses bureaux.

Puis, plus tard, le gouvernement luxembourgeois y avait installé au rez-de-chaussée le service des passeports.

Le petit refuge, demeure passagère du baron du Prel d'Erpeldange, était occupé plus tard par des commerçants, la boucherie Bourg, la boulangerie Faust, etc.

*

Ancien Refuge du Couvent de Marienthal

Ce vieil immeuble, qui a subi de nombreux changements au cours des siècles, porte encore, enclavés dans la façade, des ancres de construction à millésime incomplet: 1 . . 6 . . 9 . . (1696). Il héberge, aujourd'hui, un internat de jeunes filles.

Le couvent de Marienthal fut frappé par l'édit de Joseph II, du 17 mars 1783, portant suppression des ordres contemplatifs, dans les Pays-Bas autrichiens.

Les monastères Sainte-Claire de Pfaffenthal (aujourd'hui le bâtiment de ce cloître est l'hospice de la ville), Sainte-Claire d'Echternach, les Cisterciennes de Differdange, le cloître de Vianden et celui de Clairefontaine étaient dans le même cas.

Le refuge de Marienthal, bâti primitivement en 1696, avait été vendu comme domaine public au conseiller J. F. baron de Feltz, tué en duel à Luxembourg le 14 février 1782 (lundi de Carnaval) par un officier du régiment de Kaunitz, à la suite d'une stupide farce de carnaval.

(L'histoire de la ville est assez riche en duels et incidents de ce genre: l'affaire du juge-justicier des Nobles, Ph. Mohr de Waldt, tombé en duel à la suite d'une altercation avec le conseiller de Cobentzl, l'affaire du lieutenant Kleber. L'affaire d'un voyageur de commerce, Hubert Veyssset, qui avait été tué lors d'une soirée du Cercle littéraire, par un officier de la garnison fédérale prussienne, von Lobenthal.)

Le duel ayant été très sévèrement défendu par la législation alors en cours, le corps du baron de Feltz fut transporté, pendant la nuit, au château de Moestroff, propriété familiale des de Feltz. De grandes précautions furent prises pour cacher l'événement au public.

M. de Feltz, frère de la victime, qui habitait Bruxelles, vendit alors l'immeuble à l'État, qui y installa les services de la caisse de religion.

Rentrée ainsi, avant la révolution française, dans la catégorie des propriétés de main-morte, elle fut bientôt après frappée de confiscation au profit des domaines nationaux. A la suite d'une seconde adjudication, elle redevint et resta propriété libre.

Cet immeuble est devenu, en 1870, le premier siège de la Banque Internationale.

Un grand jardin, qui existe encore actuellement, et où l'archéologue trouverait certainement des vestiges intéressants (épitaphes, pierres inscrites, peut-être tombes des moniales de Marienthal) et l'occupation d'une grande partie de l'ancien terrain du refuge de Marienthal par des maisons de commerce indiquent l'étendue de cette vieille propriété.

LA RUE CHIMAY

est une des trois rues qui, en 1671 sont venues remplacer les bâtisses détruites dans la descente du Pfaffenthal (Dënnbëschel) et la montée du Grund, abattues pour raisons stratégiques, et qui ont relogé les déguerpis qui avaient dû quitter leurs demeures. Elle fut dénommée «de Son Excellence Messire Dominique-Ernest-Alexandre de Croy, prince de Chimay et d'Arenberg, gouverneur et capitaine général de la ville et duché de Luxembourg et comté de Chiny». Il est décédé à Luxembourg le 12 janvier 1671.

Presque toutes les vieilles demeures de la rue Chimay sont intéressantes; j'en dirai l'essentiel, en descendant de la place d'Armes.

Mais avant de décrire les maisons, citons une vieille auberge de la rue Chimay, documentée à partir de 1708.

«Au Prince de Chimay»

tel est le nom assez recherché de l'auberge qui se trouvait, dès 1708, dans les mains des frères Pierre et François Barthel. En 1715, la veuve Barthel la reprend. Puis, généralement, on n'en entend plus parler.

Un fait cependant mérite d'être retenu: d'après Louis Wirion, «Vieilles enseignes de la ville de Luxembourg», c'est en janvier 1715 qu'eut lieu dans cet estaminet l'entrevue mémorable entre Jean-

Frédéric d'Autel, gouverneur du duché de Luxembourg, et son successeur à ce poste, le baron de Wachendonck, le nouveau gouverneur autrichien, qui, après le changement de régime, ramenait le pays sous la tutelle de l'Autriche.

Depuis cette date, plus aucune chronique ne mentionne cette auberge.

*

Le N° 2 de la rue Chimay, faisant le coin avec la place d'Armes, a, du côté de la rue Chimay, des ancrs de construction formant le millésime 1778, et du côté de la place d'Armes, les lettres N.I.B. Dans une niche, l'on voit une belle statue de la Sainte-Vierge, Immaculée Conception.

*

L'ancienne demeure de la famille Noppeney

Le N° 4 de notre rue appartient au XVII^e siècle à une famille Itzius, qui habitait le Luxembourg depuis le XVII^e et encore le XVIII^e siècle. (P. Ruppert.) Nicolas Itzius, huissier ordinaire (héréditaire), né en 1637 à Luxembourg, y est décédé en 1679. Il eut une nombreuse descendance, dont un fils, clerc juré du magistrat de la ville, en 1753.

La maison a dû être construite en 1680: une banderole en 4 fragments portant ces mots: FINIS-CORONAT-OPVS-1680, se trouvait derrière le tableau formant le plafond de la cage d'escalier; le plan architectural de la maison semble bien de cette époque; les plafonds du premier étage rappellent ceux de l'Athénée construit vers le milieu du XVII^e siècle. Celui du rez-de-chaussée montrait les armoiries des Pays-Bas espagnols (A. Rupprecht). Il y a toujours la belle et vaste cuisine avec cheminée à colonnes, des taques de foyer.

La maison est en réalité triple: le corps principal donne sur la rue Chimay et l'autre corps vers la rue Louvigny.

Puis, après changement de propriétaires, ce fut la demeure de la famille Noppeney. Selon des sources de famille, cette vieille maison est originaire du Brabant. Elle résida d'abord dans le comté de Fauquemont, puis se fixa au XVI^e siècle à Aix-la-Chapelle, à la Borcette (Burscheid), Eschweiler, et en 1582 à Andernach (Échevins,

prévôts, péagers du Rhin, etc.), puis près d'Andernach, à Waldbreitbach, un ancien lieu de villégiature des Bénédictins de l'abbaye de Munster (Luxembourg). C'est de Waldbreitbach que le premier Noppeney, «pistor domus nostrae», est venu, accompagnant les moines, s'établir à Luxembourg en qualité de pistor. Ce Noppeney, marié à une Neugud, était le fils de Daniel Noppeney, conseiller aulique et licencié en droit, né en 1691.

Daniel Noppeney était le fils de Jean Noppeney et d'Anne-Catherine de Thenen, qui venait d'une famille originaire de Tirlemont, près de Louvain. Daniel Noppeney, en tant que conseiller aulique, avait contribué à la rédaction du traité d'alliance intervenu entre Clément-Auguste, prince-électeur et archevêque de Trèves, et Louis XV.

Jean-Baptiste Noppeney et Jeannette Pergamini se sont unis dans la maison de la rue Chimay en 1794. Depuis cette date, la maison resta acquise à la famille Noppeney. Le fils de Jean-Baptiste, Joseph Noppeney, y exploita une fabrique de gants; Jean-Nicolas-Victor Noppeney, né à Luxembourg en 1845, ingénieur de l'École Polytechnique de Zurich, fut second commissaire pour les affaires des chemins de fer près le gouvernement luxembourgeois; ils est mort à Luxembourg en 1922.

M. Marcel Noppeney, fils des époux Noppeney-Lassence, est né à Luxembourg en 1877; avocat et directeur de «l'Indépendance Luxembourgeoise», il habitait cette maison; c'est ici que le comité de secours aux victimes de la guerre (1914-1918) fondé sur l'initiative de M. Noppeney eut ses bureaux.

★

Le N° 7, l'ancienne demeure de la famille de Waha

a été occupée vers le milieu du XVIII^e siècle par François-Joseph de Waha, seigneur de Berbourg, Marenne, Varenne, lieutenant en premier dans le régiment de dragons à Arberg, né à Neerlinden (Brabant) en 1758. Il épousa Marie-Charlotte baronne d'Arnould de Soleuvre, née à Luxembourg en 1770, et fut le père de Philippe-Raymond de Waha, agronome et bourgmestre à Manternach, décédé en 1859.

Puis suivent: Jean-Philippe de Waha, agronome, receveur communal, né à Berbourg, décédé en 1890.

Mathias de Waha, professeur des mathématiques et inspecteur de l'enseignement primaire, né à Berbourg en 1842, décédé à Luxembourg en 1918. Son fils Raymond de Waha, né à Luxembourg en 1877, directeur général, professeur d'économie politique à l'université de Munich, puis président des assurances sociales, est décédé en 1942. Il fut marié à Alix de la Kéthulle de Ryho've.

L'ancienne et noble maison des de Waha qui appartient à la noblesse luxembourgeoise, est peut-être la plus ancienne de celles dont les descendants habitent encore le pays. Elle était déjà connue au XII^e siècle et tire son nom de la localité de Waha (anciennement Wahart) dans l'arrondissement de Marche, province du Luxembourg belge.

Notre vieille demeure du N° 7 de la rue Chimay fut ensuite habitée par Charles-Gérard Eyschen, né à Boulaide. Professeur de rhétorique à Alost, puis conseiller à la Cour supérieure de Justice, à Luxembourg, administrateur général de la justice, il est mort en 1859.

Son fils Jean-Paul Eyschen, né à Diekirch en 1841, fut directeur général de la justice, puis ministre d'État; il est décédé à Luxembourg en 1915.

L'ancienne propriété des de Waha et des Eyschen a deux entrées, rue Chimay et place Guillaume.

Dans la petite cour de la maison, habitée actuellement par le Dr Heischbourg, on voit à l'un des murs du bâtiment de derrière une sculpture en pierre, représentant une rencontre de boeuf, accostée de 3 étoiles à 4 rais 1 : 2. C'est probablement l'emblème de la confrérie



*Rencontre de Boeuf,
ancien emblème de la corporation
des Bouchers (cour du N° 7, rue
Chimay)*

(Dessin: Jean Henzig)

des bouchers, on ignore toutefois comment cette ancienne pierre sculptée est venue dans une courette de la rue Chimay. Il est pourtant possible que feu le ministre d'État, Paul Eyschen, dont on connaît le penchant pour l'histoire et l'archéologie, eût fait appliquer cet emblème sur le mur de la maison qu'il habitait pendant de longues années.

★

Citons en passant le N° 5 de la rue Chimay, dont la façade portait longtemps comme enseigne un tableau des «Trois Mages», qui décorait l'entrée d'une boulangerie. Cette enseigne a donné le nom populaire de la rue: «Drei Kineksgäss». L'ancienne enseigne remontait au XVIII^e siècle, et avait été remplacée par une nouvelle, en 1913.

★

L'ancienne demeure du président du Rieux

La maison sise au coin de la rue Chimay N° 8 et de la rue Louvigny, était occupée en 1794 par François du Rieux, qui exerçait les fonctions de justicier-échevin de la ville de Luxembourg, puis de président du conseil de première instance, et de garde des chartes, en 1787. Originaire de Mons, où il était né en 1725, il fut par la suite, en 1788, président du Conseil souverain et nommé par l'empereur Joseph II conseiller d'État en 1791.

Cette maison intéressante changea souvent de propriétaire: elle fut tour à tour habitée par Hochhertz Jodoc-Fr.-Joseph, puis Charles-Auguste d'Olimart, puis J.-Henri Heuardt, juge et auditeur militaire, procureur d'État à Diekirch, conseiller à la Cour supérieure de Justice, décédé à Luxembourg en 1861.

Ensuite elle fut acquise au début de ce siècle par M. Constant Hippert-Schoetter; c'est aujourd'hui le restaurant du Gourmet, qui a fait de récentes et importantes transformations. Avant ces transformations qui ont complètement changé l'aspect de la vieille demeure, on pouvait y voir les vestiges remarquables du séjour du président du Rieux. Par une belle porte cochère, on accédait dans la rue Louvigny, à un porche voûté qui conduisait à une petite cour, où se trouvait, encore jusque dans les derniers temps, un vieux puits, supprimé par M. Hippert-Schoetter. A côté du porche, on remarquait une ancienne pièce également voûtée. La porte principale de la maison

était ornée en bas de pierres sculptées, représentant des figures humaines, dont l'une avait la langue tirée, l'autre la bouche fermée par un anneau. Au fronton de la porte se trouvaient gravées dans la pierre le millésime 1685 et l'inscription «SIC HABITA/VT POTIVS LAVDETVR/DOMINVS/QVAM DOMVS».

★

L'ancien Hôtel des de Seyl

Le N° 10, où loge actuellement l'imprimerie Beffort, est également une maison d'apparence ancienne. Il y a des pièces voûtées au rez-de-chaussée, à l'étage, des portes anciennes munies de verrous et des boiseries et lambris. La façade de la rue Chimay fut changée en 1878, mais on a conservé des ancrs de construction représentant les lettres H.T.

Les propriétaires furent, en 1824, le comte de Villers, en 1853, M. Prosper de la Fontaine, major en retraite, en 1874, la Banque Berger François & Cie, enfin en 1878, M. Frédéric Beffort.

Antérieurement à cette époque la maison était habitée par la famille de Seyl, famille de robe, annoblie en 1774, en la personne de Jean-Baptiste de Seyl, avocat au Conseil provincial de Luxembourg, qui portait les armes suivantes: d'azur au levrier courant d'argent colleté d'or acc. de 3 fleurs de nèfle ou 4 feuilles d'or 2 : 1.

Ce Jean-Baptiste de Seyl était échevin de la ville de Luxembourg, en 1751 juge de la commission des charges publiques, en 1771, et co-seigneur des cours d'Anven et seigneuries de Berbourg, Herborn et Mompach. De plus il avait la charge d'administrateur des forêts impériales; il est mort à Luxembourg en 1791.

Jean-Mathias-Valère de Seyl, né à Luxembourg en 1759, avocat au Conseil provincial et ensuite au Conseil souverain de Luxembourg, il fut patenté en 1790, haut-forestier de la gruerie de Luxembourg. Sous l'empire, nous le trouvons comme lieutenant de l'ouvèterie; il est décédé dans cette ville en 1832. Il avait épousé Elise-Joséphine de Maringh; leur fille Adélaïde de Seyl, épousa Louis-Nicolas Dumont; une autre fille, Thérèse, Jean-François Probst, un fils, Joseph de Seyl, né en 1797, fut incorporé dans le 2^e régiment des gardes d'honneur, à Metz. Il fit les campagnes de 1813-1814.

★

L'Hôtel de Hinderer

Le N° 11 de notre rue Chimay était la demeure de la famille de Hinderer au XVIII^e siècle. La branche luxembourgeoise de cette famille a été fondée par François-Guillaume baron de Hinderer de Steinhausen, major en 1734, ensuite lieutenant-colonel au régiment de Bade, au service de l'empereur, lequel avait épousé Marie-Charlotte de Ryaville, dernière du nom, fille de Thomas II de Ryaville, écuyer, seigneur de Puttlange, de Wormeldange et d'Ansembourg. Le baron de Hinderer hérita, du chef de sa femme, de la fortune assez importante des de Ryaville, anciens maîtres de forge en Lorraine (ils avaient fondé Dommeldange en 1610 et Bollendorf, et ils étaient de plus propriétaires du château de Bollendorf).

François-Louis-Guillaume était fils de Jean-Werner de Hinderer de Steinhausen, major au régiment de Bade.

Cette famille portait: bandé de six pièces d'argent et de gueules, surmonté d'azur à une licorne d'argent.

Charlotte de Ryaville hérita également des biens d'une parente Mademoiselle de Reichling, dame d'Autel, en partie, et le baron de Hinderer du chef de sa femme, relevait de Sa Majesté, en 1759, des biens d'Autel, Etthe, Saint-Léger, Mouzey et Wormeldange. Ses enfants étaient ensemble avec les barons de Tornaco de Sanem, co-seigneurs de Sterpenich; sous le régime français, il plaida au sujet des biens d'Autel, contre les biens de feu le président de Gerden, lequel avait été co-seigneur pour la moitié d'un douzième dans la seigneurie d'Autel. Il vendit ses biens et prétentions sur Autel en 1802 à François-Sébastien Tinant, jurisconsulte à Luxembourg. Puttelange et la seigneurie avaient été vendues en 1736 pour 52.000 livres à Jean Vesque. La dernière héritière, Marie-Antoinette de Hinderer, baronne, est décédée à Luxembourg, rue de la Congrégation N° 9, en 1852, apparemment dans le dénuement complet.

★

La Maison Schaack

Le N° 17 de la rue Chimay est un autre immeuble riche en souvenirs généalogiques et autres.

Il fut occupé, lors de la réquisition de 1794, par une famille Courtois, puis a été revendu successivement en 1811 à Jean-Pierre

Paquet-Bailleux, puis à André Haan, huissier; à Pierre Bockholtz, un descendant des derniers seigneurs de Wilwerwiltz; en 1853 aux époux Simonis-Paquet, qui l'ont reconstruit dans l'état actuel; en 1882 aux époux Hyacinthe Schaack-Paquet, puis en 1919 à Me Joseph Thorn.

Mathias-Charles-Edmond Simonis, né à Luxembourg en 1818, avait épousé Marie-Catherine Paquet. Il fut membre du Conseil communal, échevin en 1854, puis en 1872 bourgmestre de Luxembourg; de plus membre de la chambre législative de 1856 à 1875.

Hyacinthe Schaack, fils de Nicolas Schaack, est descendant d'une très vieille famille flamande: elle s'appelait primitivement Scaec, et est originaire de Gand; le premier du nom que nous rencontrons dans le pays de Luxembourg est Mathis Scaec, qui vint à Merkholtz au début du XVI^e siècle, et qui remplit les fonctions d'échevin-haut-justicier de la seigneurie de Wiltz (acte du 12 mai 1528). Il était le petit-fils de Mathieu Scaec II, et de Josine de Coere, dame de Moerkerke. Il fut marié à Gand, en 1448, et descend en ligne directe de Mathieu Scaec I, grand-père de Mathieu Scaec II, prévôt de Courtrai en 1386, dont le frère Baudouin était, en 1392, le chapelain du duc de Bourgogne.

Alors que les descendants de Mathieu Scaec qui ont fait souche en Hollande et aux Flandres, s'appellent tous aujourd'hui Schaek, les descendants de la branche luxembourgeoise s'appellent Schaack, depuis des temps très reculés.

Nicolas Schaack, que nous avons mentionné en haut, est né à Diekirch en 1801, décédé à Luxembourg en 1870; il était le fils de Philippe Schaack, maître-tanneur et bourgmestre de la ville de Diekirch. Il était également le doyen de la corporation des marchands de Diekirch. Nicolas Schaack fut un des fondateurs de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, à Luxembourg.

Son fils, Hyacinthe Schaack, promu avec distinction docteur ès lettres de Louvain en 1852, et professeur de langues anciennes à l'Athénée de Luxembourg, est décédé dans sa maison natale en 1915.

Il est certainement peu de familles bourgeoises dans le pays de Luxembourg qui puissent ramener aussi loin leur arbre généalogique que la famille des Schaack, qui compte encore actuellement une descendance nombreuse.

★



Interior of the Cathedral of Seville

Interior of the Cathedral of Seville



*Capitello provenant de la yve-
nue du sentier (Pavee de la
nouvelle Cathédrale)*

*«An- de Marzemengery»
(Hôtel du Gouvernement)*





Intérieur de l'ancien Refuge de St-Maximin

(cf. planche de l'école)



(Cl. Musée de l'Est)

L'ancien Refuge de Marienthal

La Maison natale de Michel Lentz

Le N° 25 de la rue Chimay, servant à l'exploitation d'un hôtel, depuis de nombreuses générations, est la maison natale de notre poète national Lentz.

La maison a été transformée totalement en hôtel moderne par le propriétaire actuel, mais a conservé certaines sculptures qui en ornaient le fronton de la porte d'entrée.

Avant la transformation totale, qui ne fait plus présumer l'aspect de la maison du temps de Lentz, c'est surtout la porte d'entrée qui excitait la curiosité de l'archéologue, et qui posait de nombreux problèmes à l'héraldiste et à l'historien. Elle était formée de deux pilastres, surmontés d'un fronton surbaissé. Au-dessus du fronton, il y avait une sculpture en bas relief, se composant d'un losange avec emblèmes, entouré d'une couronne de feuillages enrubannés. Les emblèmes représentaient une épée et une faux, passées en sautoir et brochant sur une lance à fanion posée en pal, avec les lettres G. à droite et N. à gauche.

Voyons ce qu'en dit notre expert Fischer-Ferron dans ses Excursions archéologiques, publiées dans le numéro du 18 juin 1895 dans «l'Indépendance Luxembourgeoise».

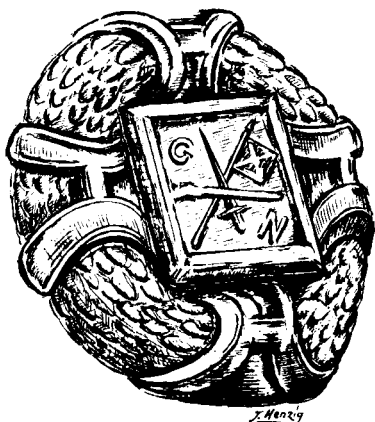
«Cette maison porte la date de 1671 et est en tout cas une des premières construites sur les rues créées par Louvigny . . .

«Outre la date (qui est toujours conservée sur le fronton posé maintenant à l'entrée rue Notre-Dame, de l'hôtel Schintgen) on voit au-dessus du linteau de la porte un écusson de femme; les écussons de femme sont presque toujours posés dans un losange et très souvent entourés d'une couronne de feuillage enrubanné; les taques d'Eich nous montrent encore de ces écussons; de plus l'écu de la maison Lentz porte une épée et un épieu placés en sautoir, traversés par un fanion posé en pal avec les lettres G et N.

«Quelle peut être la signification de ces armoiries?

«Nous nous trouvons peut-être devant l'enseigne d'une femme qui faisait le métier d'armurier? Nous ne pouvons que donner la description de l'écusson, d'autres seront plus heureux et arriveront à nous en donner le blasonnement exact et la provenance.»

D'autre part Emile Diderrich, de Mondorf, y voyait également une enseigne de métier, celle d'un taillandier, coutelier ou fourbisseur.



Écusson
apposé à l'ancienne demeure de
Michel Lentz (Hôtel Schintgen)
(Dessin: Jean Henzig)

Rupprecht ajoute que le sceau de la corporation des forgerons de Luxembourg («sigillum des smiede-Ambds in Luccemburg») montre un marteau et une paire de tenailles.

En considérant qu'à la fin de l'ère de chevalerie, les restrictions qui imposaient l'écu en forme de losange aux femmes seules, se sont relâchées, il est possible d'admettre qu'il s'agisse d'un écu de famille et que certaines probabilités, en rapport avec les initiales inscrites à l'écu, font admettre l'hypothèse qu'elles appartenaient à une famille Gilles-Neuman, notaire à Luxembourg, et qui aurait transféré ses pénates de Pfaffenthal à la rue Chimay, en 1671, touché par l'expropriation.

Ce n'est là évidemment qu'une hypothèse d'attribution; cet écu énigmatique qui semble posé là comme un défi aux héraldistes et historiens, a également provoqué une prise de position de la part d'un de nos héraldistes, M. Louis Wirion, qui estime qu'il s'agit de la «marque» d'un militaire. Un certain officier de cavalerie, Grégoire, était propriétaire de deux maisons à Luxembourg, en 1682. Cet officier, s'il habitait vraiment notre immeuble de la rue Chimay, y aurait fait apposer son signe militaire en guise de blason.

Michel Lentz, né à Luxembourg en 1820, sous-chef de bureau dans un service du gouvernement, est l'auteur du «Feierwôn» et de l'«Hémecht» et de nombreux autres poèmes en patois luxembourgeois; il est décédé dans sa maison natale en 1893.

Il avait un fils unique, Pierre-Mathieu-Edmond Lentz, fondé de pouvoirs à l'administration des Faïenceries de Sarreguemines, décédé en 1899.

*

L'ancien Hôtel d'Osbourg

Il nous faut encore parler du N° 12 de la rue Chimay, vieil immeuble appartenant depuis longtemps à M. Joseph Bech, ancien ministre des Affaires étrangères depuis 1926, ancien ministre d'État, président du Parlement luxembourgeois.

Cet hôtel à l'aspect d'une maison du XVII^e siècle, appartenait jadis à la famille d'Osbourg. Un Pierre Osbourg est cité en 1418 comme fondateur de l'hôpital de Grevenmacher. Jean Osbourg, veuf, senior des échevins de la ville de Luxembourg, contracta mariage en cette ville, en 1684, avec une dame Elise Mathelin. Il était ancien conseiller du roi, et lieutenant au siège des traites foraines (Wirion et Matagne, C. c.). Il est décédé en cette ville en 1726. Son acte de décès porte la particule nobiliaire. d'Osbourg Marie-Catherine, fille de d'Osbourg Jean-Mathias, capitaine du régiment de Montfort, sous le «roi catholique», fut baptisée à Saint-Nicolas à Luxembourg en 1703.

En 1685, Jean Osbourg, échevin, transporte à Gilles-Ferdinand de Rahier, seigneur d'Izier, Pusset et Daivan, potestat et officier hautain de la principauté de Stavelot, la seigneurie de Preisch, dîmes de Mameren (Mamer) et autres qu'il tient à titre d'engagère.»

La maison même, d'aspect simple, est à un étage et ne paraît pas avoir subi de grands changements pendant tout le siècle dernier. La porte d'entrée montre un monogramme formé de deux A entrelacés. Un escalier hors-oeuvre qui y conduit, a une rampe de fer forgé avec, au milieu des rinçures, la lettre L (Landmann). A la façade de la rue Notre-Dame, on voit encore, en partie encastré dans le mur, un boulet de canon en fer du siège de 1794-1795. Dans la cour, des ancras de construction de l'arrière-bâtiment forment le millésime 177..., le dernier chiffre étant caché par une construction plus récente. A l'intérieur, plusieurs locaux et salles sont encore remarquables, ainsi que l'escalier conduisant au premier étage, malgré les transformations du siècle dernier, et les destinations changeantes de l'immeuble.

Dans la grande salle du rez-de-chaussée se trouvaient jadis des trumeaux et des peintures du frère Abraham Gilson d'Orval; le propriétaire actuel de la maison les a fait transporter ailleurs, en raison de sa destination comme bureau d'une administration publique.

M. Ambroise Henké, marchand à Luxembourg, qui fut propriétaire de la maison au XVIII^e siècle, était de par son négoce en relations avec l'abbaye d'Orval, et était devenu l'ami intime du frère Abraham. Celui-ci, dans son séjour forcé à Luxembourg (voir maison Merjai, 11, rue du Nord), a exécuté de nombreuses peintures, décorations de plafonds, trumeaux et portraits de la famille Henké, dont la plupart ont déjà disparu. Les autres peintures, de Millim, Fresez, etc., qui ornaient également la salle du rez-de-chaussée, ont rejoint la collection privée du propriétaire.

M. Philippe Bech fit acquisition de l'immeuble en 1894, venant de Diekirch, et il passa au propriétaire actuel, M. Joseph Bech, en 1915.

LA RUE LOUVIGNY

Bâtie en exécution du plan du comte de Monterey, gouverneur général des Pays-Bas, pour loger les déguerpis des quartiers de Dënnbëschel et de la montée du Grund, où 52 et 43 maisons furent abattues en 1671, la rue Louvigny a subi des grands changements depuis 1814 (Rupprecht) et également après la seconde guerre mondiale, où une vague de modernisation a changé la plupart des vieilles bâtisses de cette rue. De plus, par la percée de 1910, cette rue avait été prolongée jusqu'à la rue Aldringer.

★

La Maison Pescatore-Naveau

Le N^o 22, l'ancienne imprimerie Emile Schroell, appartenait au début du siècle dernier à Madame Veuve Joseph Pescatore. Elle la laissa à son fils Théodore Pescatore, à sa mort et elle passa par testament en 1877 à M. Marie-Antoine-Dominique Pescatore, puis fut acquise par Théodore Schroell, imprimeur, qui la transmit à son fils Emile Schroell, en 1879. Joseph-Antoine Pescatore, négociant à Luxembourg, né en 1773, contracta mariage le 9 thermidor an 5, avec

Anne-Marguerite Naveau; il y décéda en 1807. Madame Veuve Pescatore habita cette maison de la rue Louvigny et y est décédée en 1854.

Théodore Pescatore, jurisconsulte, figurait comme lieutenant de la garde communale de Luxembourg. Il fut député pour le canton de Luxembourg, et est mort dans son château de Bofferdange en 1878.

*

L'ancienne Maison de la Corporation des Drapiers

Le N° 13 de la rue Louvigny abritait pendant un certain temps la corporation des drapiers (N. van Werveke), qui y tenait ses assemblées.

Elle accéda à cette propriété en 1686, en aidant les propriétaires à reconstruire leur maison, pour un prêt de 133 écus, 10 sols. Au XVII^e siècle existaient à Luxembourg treize corps de métiers ou corporations qui formaient autant de confréries; ce n'est qu'en 1797, sous le régime français, que les corporations furent supprimées. Chaque corps était placé sous la protection d'un ou de plusieurs saints: Saint-Antoine, Saint-Servais, sont les patrons des drapiers ou des chapeliers. Les drapiers ont eu en 1686 leur lieu de réunion dans notre maison de la rue Louvigny; en 1768, ils s'assemblent dans une maison dite «Thieshaus» à Clausen, dans une pièce achetée au prix de 280 florins par les drapiers. En 1788, le magistrat leur accorde une salle au deuxième étage de l'hôtel de ville (palais grand-ducal) et y fait mettre le mobilier nécessaire avec un poêle, un tapis de table et des rideaux.

La corporation des drapiers (Wüllenweber) qui englobait les chapeliers, était la plus importante des treize confréries. Elle marchait, dans les défilés et réceptions, à la tête des douze autres et avait la prépondérance sur elles. Le maître des drapiers était régulièrement le président des maîtres de corporations et il exerçait, en qualité de Foire-maître (Fohrmeister) la justice à la foire annuelle (Schobermesse) de Luxembourg. L'usage déjà ancien de promener des moutons en défilé à travers la ville, accompagnés de la musique traditionnelle, pour le jour de la kermesse, journée principale de la foire marchande instituée par Jean l'Aveugle, n'aurait-il pas rapport avec cette prérogative ancienne de la corporation des drapiers, des «Wüllenweber», de

fournir le foiremaître? Ces moutons, tout en étant les dispensateurs du rôti traditionnel que le plus modeste bourgeois de la ville se payait pour ce jour de fête, étaient également comme les «emblèmes vivants», les fournisseurs de la matière première de notre maîtrise.

Malheureusement, on ne connaît pas avec exactitude la date où est né ce charmant usage folklorique, qui a été «emprunté», imité de la capitale par la plupart des localités du pays. On ne sait pas l'année de constitution primitive du corps de métier des drapiers, probablement il existait déjà en 1311; Jean l'Aveugle, quelques années avant sa mort, lui donnait des statuts et des privilèges.

X. Wirth (ou Würth), chapelier, grand-père de l'historien Würth-Paquet, était maître des drapiers en 1776. Mais, à cause de la présence d'une garnison française, républicaine, dans la ville de Luxembourg, il refusa d'accepter la charge de foire-maître. Son représentant, l'«altenmeister» Jean Tobias, accepta ses charges; ce fut le dernier et le plus considéré des treize maîtres et représentants des corps de métiers, qui allaient disparaître avec l'introduction du nouveau régime dans le Département des Forêts.

Les drapiers étaient non seulement marchands, mais également fabricants de draps. Dans l'ancienne prévôté de Luxembourg, la fabrication des draps était réservée à la ville de Luxembourg. Toutefois, Larochette, en raison d'un antique privilège, pouvait en avoir quatre rames, les couvents de Differdange et de Marienthal, chacun une rame, destinée à leurs propres besoins (J. Wilhelm).

Revenons, après cette parenthèse, à notre N° 13 de la rue Louvigny. Cette maison dont la construction paraît contemporaine de la création des rues Louvigny, etc. (entre 1671 et 1680) offre bien le type des maisons de la fin du XVII^e siècle. Elle n'avait jadis qu'un seul étage et n'a été rehaussée du second qu'en 1882.

Jadis, à la façade postérieure, il y avait des fenêtres jumelées de style gothique. Une salle du rez-de-chaussée, probablement l'ancienne cuisine, est voûtée. Dans une petite cour, entre le bâtiment principal et celui de derrière, on voit encore une tourelle, qui loge la cage d'escalier.

Il semble indispensable, à Luxembourg, pour situer l'âge de construction d'un immeuble, de ne pas se laisser guider par la façade, qui d'ordinaire a été refaite, et où même ont été placés des ancrs de construction qui montrent par leur millésime la date de

cette restauration ; mais d'entrer dans la cour ou vers l'arrière-bâtiment de la bâtisse ; ici, les siècles souvent se sont écoulés sans que le moindre changement eût été opéré, et généralement, l'archéologue ou l'historien arrivent à se faire une opinion sur la date de construction de la maison qui les intéresse, s'ils se donnent la peine de visiter la cour ou la façade postérieure. Et souvent, encore, l'arrière-cour la plus modeste en apparence, la façade postérieure qui paraissait la plus quelconque réservent des surprises agréables à l'amateur. On y voit des vieilles inscriptions, des armoiries, des sculptures qui, d'ordinaire, restent ignorées du simple passant de la rue. Les propriétaires ou locataires sont généralement gentils et avenants ; si, souvent, on risque un regard fait de commisération ou d'étonnement, il ne m'est jamais arrivé dans ces essais de violation de domicile d'être chassé par un propriétaire offensé.

VII^o

La Place Guillaume
et l'ancien Couvent des Cordeliers

*La Balançoire
et l'ancien hôtel de ville*



*La rue du Tour (c. 1930)
(photographie d'archive)*

*Porte de l'Hôtel Comptoir (ou autre)
(selon H. V. Schindgen)
(Photo: Marie Lecomte)*





*Porte des hautes portes (1) porte de la
maison d'Orléans (102 Chénay)*



*Portail d'entrée des États généraux
de l'ancien Hôtel de ville*

Cette place, encore aujourd'hui appelée «de Knu'edler» ou «de Knu'edlergârt», était l'ancien emplacement de l'église et du couvent des Franciscains, Cordeliers ou Récollets. L'église se trouvait en face de la rangée sud des maisons, et ne fut plus restaurée depuis 1800, de sorte que Merjai, dans son manuscrit (1822) la désignait comme halle vide. Voyons un peu l'historique de cet ancien couvent de la ville, en suivant la description donnée par le «Luciliburgum Sacrum», d'après les manuscrits de Bertels, Guillaume Wiltheim, Pierret, Merjai, et commentés par Jules Wilhelm en 1928 (P. S. H. Tome 62).

«Ce fut sous Waléran, duc de Luxembourg et de Limbourg, que les pères Récollets vinrent s'établir à Luxembourg, au printemps de l'année 1223. Henri V, son successeur, leur fit bâtir en 1226 une très belle église qui, en 1554, jour de la Sainte-Barnabé, eut le sort de la ville et périt par les flammes ainsi que leur couvent, sur les greniers duquel il y avait alors quelques barils de poudre.

L'an 1567, le Pape Pie V ayant réformé l'ordre de Saint-François, le père Julien Duchesne, provincial de Flandre, se rendit au couvent de ces pères à Luxembourg et y introduisit en 1569 des religieux conventuels en la place des observants, dont les revenus furent vendus et employés à la réparation de l'église et du couvent. Ce fut l'an 1660, que les pères ayant fait démolir leur ancienne église, commencèrent à bâtir celle que l'on voit aujourd'hui (Chronique Blanchart, 1678).»

«L'an 1670, on y introduisit une seconde réforme et le couvent est aujourd'hui habité par les pères récollets dont le nombre est environ 50. Outre la chapelle de Notre-Dame de Paix, qui est à main gauche en entrant dans l'église, il y a du côté gauche du choeur une autre chapelle que le prince Pierre-Ernest, comte de Mansfeld, maréchal des armées du roi d'Espagne, gouverneur et capitaine général de la ville et province de Luxembourg, fit bâtir en 1583 et dota d'un fonds de 200 florins brabants; il y est enterré avec ses deux femmes, Marguerite de Brederode, et Marie de Montmorency, et ses fils Charles et Octavien. Il y a un superbe mausolée au milieu de cette chapelle,

représentant le comte gisant entre ses deux femmes, le tout en bronze et «en grand volume». Le piédestal est de marbre noir, au derrière duquel ont lit l'épithaphe que Charles Mansfeld, un des fils du second lit, y fit graver.»

Les pères Récollets ont aussi la direction de la chapelle de Sainte-Croix près de la ville, sur le chemin de Bertrange.

Le monastère possédait un beau jardin, qui allait autrefois jusqu'au bout de la ville, mais qui fut retranché de la moitié lorsque Luxembourg fut fortifié par Louis XIV.

Quant à l'église de ce monastère, c'est la plus belle de la ville, tant par sa solidité que par sa belle simplicité (Blanchard). Les autels sont au nombre de cinq. Le grand autel majestueux est placé au fond du choeur des religieux; c'est un présent de Louis XIV quand il prit Luxembourg; aussi, au haut du milieu y voit-on les armes de France avec l'année 1683. Il y a deux statues de bois, qui ne sont pas de mauvais goût; à gauche, Saint-Louis, et à droite Saint-Charles-Borromée.

Dans l'église reposèrent temporairement les ossements de deux grands guerriers: ceux de Jean l'Aveugle; la dépouille du héros de Crécy fut enlevée par les Français, en 1543, et déposée dans l'église des Franciscains.

Puis les restes mortels de Charles le Téméraire — la levée du corps se fit à Nancy, le 22 septembre 1550. Ils arrivèrent à Luxembourg le 24 septembre, à 7 heures du soir, et restèrent dans l'église des Cordeliers jusqu'au mois de juin 1553. La même année, ils trouvèrent une sépulture définitive à Bruges, dans l'église de Notre-Dame.

La maison des Récollets ne fut pas supprimée comme tant d'autres communautés religieuses, sous le règne de Joseph II; elle échappa à la sécularisation.

Ce fut en 1795, après la prise de la ville par les troupes françaises, que la belle église fut changée en magasin militaire.

Le pavé, les tombes, les blasons, toutes les boiseries furent vendues à l'encan, sur la place publique. On combla avec des pierres le caveau de la famille Mohr de Waldt, et l'on réduisit en poussière les restes de tant d'illustres personnages. On ne respecta pas davantage les caveaux du général Beck, ni le monument Mansfeld...»

Le 18 vendémiaire an XIII (10 octobre 1804) l'empereur Napoléon fit don à la ville de Luxembourg du cloître, de l'église des

Récollets, de la chapelle Mansfeld (de ce qui en restait), et celle de la Vierge noire, ainsi que des domaines y annexés. Les deux chapelles furent détruites sous l'administration du maire Servais de 1805-1810 et l'église vers 1830.

Dans les années vingt du dernier siècle, l'église fut utilisée comme marché aux blés; la population l'appelait «d'fruchtkiréch», jusqu'à sa destruction entre 1829-1830. Le marché aux blés fut transféré, après la construction du nouvel hôtel de ville (1830-1833) sous les arcades de ce bâtiment. Le couvent des Cordeliers fut supprimé en 1795, après une existence de 500 ans, le maître-autel de l'ancienne église des Cordeliers se trouve à l'église Saint-Jean, au Grund; les autels latéraux, à Itzig, l'orgue, à l'église Saint-Michel; les trois statues de bronze, représentant Mansfeld et ses deux épouses successives furent détruites et le bronze en fut utilisé pour la fonte des cloches de la cathédrale.

Une plaque en granit, enchassée dans le pavé de la place, nous rapporte: Emplacement de l'ancien Couvent des Cordeliers, détruit en 1830.



Les hôtels de ville de Luxembourg

L'actuel et l'ancien hôtel de ville sont si peu distants l'un de l'autre, qu'on peut les embrasser d'un seul coup d'oeil.

La fière silhouette de l'ancien hôtel de ville, témoin d'une indépendance communale relative, pendant les XVII^e et XVIII^e siècles, et la nouvelle maison de ville simple et sobre, ne peuvent être opposées. Il a fallu beaucoup de temps, beaucoup de bonne volonté de la part de nos ancêtres, pour en venir à l'érection de l'hôtel de ville actuel après les troubles de la révolution française, et l'action du préfet du Département des Forêts, J. B. Lacoste.

L'histoire des hôtels de ville est un peu l'histoire de la ville même, et nous allons essayer de raconter, au fil des siècles, leur développement.

Il est impossible de donner des certitudes historiques sur la date de construction du premier hôtel municipal, et sur son emplacement. On peut admettre avec une certaine logique qu'il a seulement été construit après 1244, car à cette date seulement est venu

l'affranchissement de la ville, et l'octroi de certains droits d'autonomie relative.

Les historiens admettent volontiers que cette première expression extérieure de l'indépendance municipale ait trouvé sa place sur le vieux-marché, et qu'elle était voisine de l'ancienne chancellerie. D'autres sont d'avis que le nouveau marché (Novum Forum) ait toujours été l'endroit où se trouvait la maison de ville.

Les premiers documents qui parlent d'un hôtel de ville à Luxembourg datent du début du XV^e siècle. De l'acte de restitution émanant de Marie de Bourgogne du 8 février 1476, il résulte que la maison de ville était proche de l'église Saint-Nicolas, et qu'elle avait déjà longtemps existé auparavant.

D'autre part, bien avant, nous avons un rapport d'un bailli maître de Luxembourg qui établit les frais occasionnés par la réception à l'hôtel de ville de Luxembourg: «de la gouvernante - engagiste Elisabeth de Goerlitz, qui y avait dansé toute une nuit». Le 7 décembre 1480, lors de la visite à Luxembourg de Maximilien d'Autriche, époux de Marguerite de Bourgogne, celui-ci donna confirmation à la ville des droits municipaux et de la vieille maison de ville (J. P. Koltz).

Lors de l'importante explosion des poudres, en 1554, dont nous avons déjà fréquemment parlé au cours de notre exposé, et où la plus grande partie de la ville haute fut détruite, l'ancienne maison de ville fut anéantie.

C'est seulement en 1572, qu'on se décida à construire, lorsqu'une nécessité absolue imposa la reconstruction d'un hôtel de ville, alors que pendant près d'une vingtaine d'années on s'était contenté de solutions de fortune, installant le local des assemblées municipales dans les maisons les plus diverses.

L'architecte de la nouvelle construction était Adam Roberti, mais l'animateur principal de l'entreprise fut le gouverneur Pierre-Ernest de Mansfeld. Le caractère et le style de la construction étaient manifestement d'influence espagnole (voir: Nouveau-Marché). Le titre de propriété pour la ville de ce fastueux palais municipal était sans contestation possible; malgré cela la municipalité tint à se le faire confirmer à plusieurs reprises.

Après la révocation, par la république, des anciens droits municipaux, le préfet Lacoste s'installa à l'hôtel de ville. L'assemblée municipale dut siéger pendant un certain temps au vieux collège des

Jésuites, et le manque de place se fit d'autant plus sentir que les charges du maire de la ville, pendant cette époque, ainsi que la responsabilité du Conseil municipal étaient mises à une rude épreuve.

Il importe donc de rendre hommage aux maires de la ville, qui, pendant cette époque difficile ont mené la barque avec dextérité, savoir-faire, intelligence.

C'étaient: Jean-Baptiste Servais; le baron de Tornaco; Jean-Pierre-Bonaventure Dutreux-Boch; François Scheffer et Antoine Pescatore.

Du collège des Jésuites, en 1821, l'administration communale fut transférée dans une maison particulière, l'ancienne maison d'Osbourg, qui était habitée à cette époque par M. Hencké-Landmann, négociant. Enfin en 1827, nouveau déménagement dans un des locaux de l'ancien couvent des Cordeliers, partiellement détruit, dont l'empereur Napoléon I^{er} avait fait cadeau à la municipalité. Mais ces locaux, où l'administration devait fonctionner, étaient dans un état de délabrement incroyable. L'idée de la construction d'un nouvel hôtel de ville devint de plus en plus pressante.

De ces projets nouveaux, des hommes tels que François Scheffer, A. Pescatore, Dutreux-Boch étaient les instigateurs principaux.

Le maire fit élaborer différents plans, mais aucun de ces plans ne fut accepté, car ils étaient tous basés sur la réfection et la reconstruction de l'ancien couvent des Cordeliers.

En 1830, une décision radicale et quelque peu révolutionnaire fut prise, d'abattre complètement les restes du vieux couvent. C'était là, à en croire les reproches de Würth-Paquet, une décision blamable et regrettable entre toutes; si les anciens bâtiments du cloître des Cordeliers n'étaient plus utilisables pour une maison de ville, il eût pourtant fallu les conserver, les restaurer, et bâtir la maison de ville ailleurs!

Le plan du nouvel hôtel de ville, présenté en 1827 déjà par Remont, architecte, fut accepté.

Les décombres résultant de la destruction du couvent devaient être utilisés pour la construction du nouvel hôtel de ville.

En 1830 encore, l'administration communale fut transférée très temporairement dans une partie du bâtiment de la Congrégation,

puisque le progrès de la destruction du couvent ne laissait plus guère de place disponible pour l'installation du moindre petit bureau.

L'administration resta huit ans dans un local mis à sa disposition par l'administration des Domaines, elle-même installée dans une partie du vieux cloître de la Congrégation.

Enfin, en octobre 1838, après des pérégrinations qui duraient en somme depuis l'occupation de Luxembourg par les troupes de la Révolution, en 1795, les bureaux de l'administration communale purent fêter l'inauguration du nouveau bâtiment.

★

L'actuel Hôtel de l'Ancre d'Or, de la place Guillaume, fut l'ancien

Petit Séminaire des Jésuites

Après la suppression de l'ordre des Jésuites par bulle du pape Clément XIV, et patente de l'impératrice Marie-Thérèse, de 1773, la grande maison, dont aujourd'hui le corps principal est occupé par l'hôtel, fut relaissée au capitaine de Bette.

J. P. Biermann, dans son *Abrégé de l'Histoire de la Forteresse de Luxembourg*, dit: L'ancien séminaire, quoiqu'il soit placé sous la direction des Jésuites, n'a jamais été logé sous un même toit avec le collège. Le séminaire possédait en propre plusieurs maisons éparpillées dans la ville; il était très méticuleux quant aux choix des logis à occuper par les jeunes théologiens. Ces propriétés, après la suppression de l'ordre, ont été divisées en cinq lots. Une porte cochère donne entrée, à celle du milieu, qui est la plus importante. Lors de sa construction le mur de la deuxième enceinte de 1050 existait encore. On y a adossé la construction en y englobant la quatrième tour de la même enceinte. C'est ce qui explique la grande épaisseur du mur de la façade de même que la forte épaisseur des murs du pavillon saillant du bâtiment qui n'est «autre chose que la quatrième tour dont mention est faite ci-haut.» Celle de droite, appartenait autrefois à la veuve Chevalier (aujourd'hui la librairie Schummer) et celle de gauche, appartenait jadis à M. Viette, relieur, puis à la veuve Herman, puis Barth, toutes les deux sont aujourd'hui des constructions nouvelles.

★

La maison du Conseiller de la Fontaine

a subi d'importantes transformations (coin rue du Fossé, ancienne rue Guillaume, et place du Knu'edler). C'est encore la propriété de M. Jean de la Fontaine, dont les ancêtres ont bâti la maison vers 1655; elle appartenait à un certain moment au gouverneur, prince de Chimay.

Le Conseiller Théodore-Ignace de la Fontaine l'habitait au temps de la réquisition militaire, en 1794.

Né à Saint-Vith, dans l'ancien duché de Luxembourg, comme fils de Jean-Gaspard de la Fontaine, mayor de Recht, il fut d'abord avocat et conseiller au Conseil souverain de Luxembourg, puis du Conseil suprême de Justice à Bruxelles, qu'on nomma également Conseil aulique.

Il eut un fils, Gaspard-Théodore-Ignace de la Fontaine, né à Luxembourg en 1787, avocat, jurisconsulte, maire de Stadtbredimus, député aux États, puis gouverneur du grand-duché, ministre d'État, président du Conseil d'État.

Le gouverneur de la Fontaine nous est connu comme archéologue, numismate et cofondateur de la Société pour la conservation des monuments archéologiques, qu'un groupe de fervents, dont surtout M. Würth-Paquet ont fondé à Luxembourg; cette société devint en 1867 une des sections de l'Institut royal-grand-ducal, créé sous la lieutenance du prince Henri, sous le nom de Section Historique de l'Institut. Le gouverneur de la Fontaine s'est, entre autres, fait un nom comme archéologue et pionnier de la numismatique luxembourgeoise, en mettant de l'ordre dans un domaine, sur lequel aucun historien local n'a voulu se pencher, avant lui; il avait projeté une monographie des monnaies luxembourgeoises qui n'a jamais paru, en raison des charges absorbantes du gouverneur qui ne lui permirent point de disposer des loisirs nécessaires pour la rédaction de cette étude. Collectionneur enthousiaste, il avait fait paraître, dans la Revue Belge de Numismatique, en 1849, un catalogue complet de sa collection de monnaies de l'ancien comté, puis duché de Luxembourg. De plus, il a publié, en 1854, un ensemble de 26 planches, dessinées, gravées et imprimées par le dessinateur luxembourgeois Nicolas Liez (1809-1892), qui constituaient à ce moment un corpus des monnaies luxembourgeoises. Ces planches furent complétées plus tard par Eltz, secrétaire-conservateur de la Section historique de l'Institut.

Le gouverneur de la Fontaine est décédé à Luxembourg, en 1871, après avoir rendu pendant 60 ans des services inestimables à sa patrie. Parmi ses enfants, figure entre autres Edmond-Lucien-Irvin de la Fontaine, notre poète national Dicks; né à Luxembourg, en 1823, dans le même immeuble; après ses études de droit, Dicks fut successivement avocat, industriel, juge à Diekirch et juge de paix à Vianden, où il vécut pendant dix ans, et mourut en 1891. En 1858, il avait épousé à Stadtbredimus, où il possédait une belle maison de campagne, sa cousine Elisabeth Dutreux, née à Luxembourg en 1828, fille du Dr Damien Dutreux de Luxembourg et d'Eugénie de la Fontaine.

Pour commémorer le centième anniversaire de naissance de celui qui avait si bien su rendre dans ses comédies musicales la fraîcheur, l'espièglerie, mais aussi le traditionalisme luxembourgeois, on posa, en 1923, une plaque de marbre avec l'inscription suivante à la façade de sa maison natale, place Guillaume:

«Ici naquit Edmond de la Fontaine - 24 juillet 1823-24 juin 1891
Gebürtshaus vum Dicks»

LA RUE DU FOSSÉ

Elle est ainsi baptisée parce qu'elle occupe l'emplacement de l'ancien fossé creusé en dehors des murs de la deuxième enceinte de la ville (1050). Les fondations des maisons situées à l'est de la rue du Fossé reposent sur d'anciens murs d'une solidité extraordinaire. Au commencement du XVIII^e siècle, on voyait encore dans cette rue les restes des anciennes fortifications. Guillaume Wiltheim, dans ses *Antiquariae disquisitiones*, livr. II, chap. 5, fol. 169: «Muri sunt octo, novem pedes lati, quadraginta et amplius supra terra erecti, opere firmissimo et tali omnino structura, qualis Romanorum alibi visuntur».

(Les murs ici ont huit, neuf pieds de largeur, dressés à quarante et plus de pieds hors terre d'un appareil d'une solidité extraordinaire, et d'une construction telle comme on la voit ailleurs exécutée par les Romains.)

Voici un passage du Cartulaire de 1631, p. 56, qui est relatif à cette rue: «comparut Henri Coelen, justicier et échevin de la ville comme escultet du Révérend père Prélat d'Echternach, et at déclaré

que ledit Sr. Prélat d'Echternach doit annuellement, au jour de Noël à Sa Majesté huit gros, monnaie de Luxembourg, à raison de deux jardins, aux anciens fossés de la ville dessous un jardin... réduit astheur à un jardin situé derrière la maison dudit prélat devant le Lion d'Or, aboutissant derrière sur la rue ,auf dem Graben', royant d'un côté le jardin du lieutenant-colonel Beck et de l'autre sur la nouvelle rue devant l'entrée des Cordeliers.»

Il semble résulter de ce passage, dit Würth-Paquet, que la rue du Fossé se prolongeait jusque vers les Cordeliers, aujourd'hui place Guillaume, et que la nouvelle rue dont il est question est la rue de la Reine.

Ce texte établit qu'avant l'installation du refuge d'Echternach, en 1751, l'abbaye d'Echternach, ou son abbé, possédait déjà une maison de ville située au même endroit, qu'allait occuper au XVIII^e siècle, dans la rue du Marché-aux-Herbes, le refuge bâti par l'abbé Schouppe.

★

L'ancienne Maison Baclesse

Le N ° 2 de la rue du Fossé appartenait dans le temps à une famille de négociants bien connue à Luxembourg, les Baclesse.

Cette maison complètement refaite, fait le coin de la rue du Fossé à la Grand'rue. L'immeuble fut cédé en 1823 par les héritiers Baclesse, qu'il y a lieu de citer nommément, puisque l'énumération donne un bon aperçu des alliances et lignages d'une famille bourgeoise de la ville au début du siècle dernier:

1° Jean-Auguste Kleber, chef de bataillon-commandant une des compagnies du 5^e régiment de la garde royale de France.

2° Jean-Pierre-Bonaventure Dutreux-Boch, receveur général à Luxembourg.

3° Philippe-Chrétien Baclesse, propriétaire-rentier à Paris.

Ces héritiers ont cédé l'immeuble qui nous intéresse à Jean Wittenauer, fabricant de tabacs, à Luxembourg, puis il fut acquis par la famille Klees-Kaiser (1896). L'ancien immeuble montrait encore le millésime 1721, scellé dans la façade. Une statue de la Vierge, maintenant disparue, datait probablement de la même époque.

★

... et un fait-divers ...

Le N° 6 de la rue du Fossé, vieille bâtisse qui n'a pas subi de modifications importantes, est surtout intéressante parce que, du temps du blocus de la ville par les troupes de la révolution, c'était le lieu de réunion des chasseurs volontaires luxembourgeois, qui se recrutaient principalement parmi les membres de la confrérie de Saint-Sébastien, dont les assemblées eurent lieu dans cet immeuble (Zelle et Knaff, le Blocus de 1794-1795 de la Forteresse de Luxembourg).

Les nouveaux occupants, après la capitulation de la ville (10. 6. 1795) désiraient s'accaparer de la liste des chasseurs volontaires luxembourgeois, tenue secrète, pour leur intenter des poursuites. D'après une tradition écrite, les noms figuraient sur une liste en parchemin, cachée dans la ferme de Bridel, qui appartenait alors à M. de Gerden, secrétaire-greffier. Un certain Chevron, dit Bouchon, sujet de nationalité française qui habitait la ville, avait été suspecté d'avoir livré la liste au général commandant français, Friant.

L'adjudant Schlim Pierre, chef des chasseurs, fut mandé près le général où il fut sommé d'apporter cette liste endéans les quarante-huit heures. Mais, dans une fuite spectaculaire, Schlim s'évada par les toits du siège du commandement français; caché par des amis, il réussit à quitter la forteresse pendant la nuit suivante (Zelle et Knaff).

Cette maison appartenait vers 1795 à Gangler Jean-Pierre, qui avait également fait partie du corps des chasseurs luxembourgeois. Il fut le père de Gangler Jean-Pierre, commissaire de police de la ville, de 1831-1856. Gangler est l'auteur d'un Lexique du parler luxembourgeois.

Ensuite, notre vieille maison appartint, en 1842, au Dr Nic. Clasen, cofondateur de la Société archéologique. Ce dernier la vendit à Pierre-Antoine Pescatore-Beving.

Enfin en 1845, elle parvint dans les mains de Jacques Warisse (ou Varisse), boucher, qui transmet l'étal de boucherie de père en fils jusqu'en 1921. La maison porte des ancrs de construction formant le millésime 1686. Dans la cuisine du rez-de-chaussée, est encastrée une pierre portant les initiales I.W.H. et la date 1758.



L'ANCIENNE RUE NEUVE, PUIS RUE MAMER

Le carrefour de la rue du Fossé et de l'ancienne «rue Mamer» a perdu son caractère archaïque par les transformations importantes opérées au début de ce siècle. Il n'y a plus guère que des maisons de commerce neuves, qui ont remplacé les anciens N^{os} 431-434 du numérotage continu. Il est donc très difficile de situer les demeures de certains habitants notables de ce quartier, dont nous allons parler:

L'ancienne demeure du Conseiller Mamer

Nous apprenons par les registres civiques, institués par les nouveaux maîtres de Luxembourg, les troupes de la République française, et l'administration qui les suivit, que M. Nicolas Pastoret s'est fait inscrire comme habitant de cette rue; ce fut le beau-frère du conseiller Mamer, qui avait choisi l'exil plutôt que de se soumettre aux exigences du régime nouveau.

Mamer Pierre (I), bourgeois-marchand de Luxembourg, fils de Mamer Christophe, bourgeois-tisserand, contracta mariage à Luxembourg en 1703 avec la dame Kerschen Sybille; il eut un fils Mamer André, qui naquit dans cette ville, en 1712. Marié d'abord à Olinger Anne-Marie, puis à Gattermann Marie-Josèphe, de Grevenmacher, il fut de son état marchand-aubergiste, justicier de la ville de Luxembourg et mambour de l'église Saint-Nicolas; il est décédé en 1776.

De son premier mariage, il eut une fille Anne, qui épousa à Luxembourg Quiriny Antoine, avocat, puis conseiller au Conseil provincial, et Mamer Hélène, qui épousa en 1763 Nicolas Pastoret, mentionné plus haut. Il était le fils de Antoine Pastoret, centenier et négociant, né à Arlon en 1789; il fut nommé conseiller au Conseil provincial, puis conseil souverain à Luxembourg, en 1778, trésorier et garde des chartes, en remplacement de M. le président de Gerden (voir place d'Armes), en 1792.

Lors de l'entrée des Français à Luxembourg, et en désaccord avec son beau-frère Nicolas Mamer, Nicolas Pastoret accepta les fonctions de président du tribunal civil provisoire installé après la capitulation. Élu membre et président de ce même tribunal, aux élections de germinal an 7 (1799), il fut alors nommé juge au tribunal d'appel de Metz, par les consuls, puis président de la cour criminelle du Dépar-

tement des Forêts, puis député au corps législatif en l'an 13. Il mourut à Luxembourg, dans sa maison de la rue Neuve, en 1810, laissant une mémoire fortement honorée. (A. Lefort, Histoire du Département des Forêts.)

Du second mariage, nous connaissons: Mamer Nicolas, né à Luxembourg en 1753, qui devint conseiller à la Cour de Vienne, où il est mort. Il épousa à Hiltdorf (faubourg de Vienne) Anne-Marie de Lebanon.

Reçu greffier du siège prévôtal de Luxembourg, en 1788, il fit partie de l'administration communale de Luxembourg comme échevin titulaire, en 1794.

Nicolas Mamer est parti à la suite de la capitulation de la ville, en 1795, avec les troupes autrichiennes; il a préféré continuer sa carrière à Vienne.

Sa soeur du second lit, Marie-Elise Mamer, épousa Charles Bourgeois, fabricant de papier à Luxembourg, en 1778. C'était le fils de Pierre Bourgeois, ancien justicier de Luxembourg.

Les époux Bourgeois-Mamer avaient huit enfants, dont Marie-Françoise épousa en 1806 Thorn François-Maximilien, natif de Mondorf, notaire à Remich, et du frère duquel nous aurons l'occasion de reparler.

L'ancienne maison Mamer fait partie aujourd'hui de la propriété des héritiers Heldenstein-Settegast, coin rue du Curé et rue du Fossé.

★

La Maison Settegast **l'ancienne demeure du gouverneur Thorn**

Nous avons vu, que ce qu'on appelle aujourd'hui la maison Settegast, comprenait, au début du siècle dernier, un bloc de plusieurs immeubles, et qu'en particulier la demeure du conseiller Mamer, habitée par son beau-frère, le conseiller Pastoret, y a été réunie. Il habitait sa demeure jusqu'à sa mort, arrivée en 1810.

Au recensement de 1817, nous trouvons comme occupant Thorn J.-B.-Augustin, avocat, dont la grand'mère fut la demi-soeur de l'épouse du conseiller Pastoret.

Thorn Jean-Baptiste, naquit à Remich le 7 mars 1783 et épousa à Bertrange, en 1807, la fille du Dr Suttor.

Il se fit inscrire, en 1806, au barreau de Luxembourg; en 1815 il représenta l'ordre des campagnes dans les États procinaux; il fit également partie de la députation permanente et du bureau de l'administration de l'Athénée à Luxembourg.

En 1830, à la révolution belge, il embrassa la cause belge, et le gouvernement provisoire de Bruxelles le nomma le 16 octobre 1830 gouverneur du Luxembourg.

Or, le 18 avril 1832, alors qu'il était allé visiter son château de Schönfels (qu'il avait acquis récemment), il fut fait prisonnier sur les ordres du gouvernement de la ville et forteresse de Luxembourg, restée sous le sceptre de la maison de Nassau-Orange (qui était donc demeuré naturellement «orangiste»). Thorn fut transféré dans la prison civile à Luxembourg, où il resta et dut subir une détention de plus de sept mois.

Ce ne fut que le 24 novembre 1832 que le gouvernement des Pays-Bas l'échangea contre un personnage important habitant la forteresse, et que, par mesure de représailles, le gouvernement belge avait, à son tour, fait arrêter à son passage à Grevenmacher.

Par arrêté royal du 21 septembre 1834, Thorn fut nommé au gouvernement de la province de Hainaut. Il fut membre du Sénat belge de 1831 à 1839 et mourut à Mons en 1841.

*

Après avoir appartenu vers 1821 aux frères Schlink, qui y exploitèrent un commerce de vins, l'immeuble fut acquis en 1841 par M. Antoine Settegast.

Il contracta mariage, à Luxembourg, avec van der Noot Marie-Cécile.

La veuve d'Antoine Settegast lui survécut jusqu'en 1887.

En 1889, sa fille Hélène épousa à Luxembourg Heldenstein H. A. Victor, qui abandonna la carrière forestière pour entrer dans la maison Settegast. Il était né à Grevenmacher en 1856, comme fils du pharmacien et artiste-peintre François-David Heldenstein. Il est décédé à Walferdange en 1920.

Dans cette vieille maison bourgeoise, qui fut complètement restaurée et rebâtie déjà du temps des frères Schlink, seules quelques pièces du rez-de-chaussée et des arrière-bâtiments n'ont pas changé. On y trouve encore une chambre avec des portes surmontées de panneaux peints, un salon revêtu de boiseries sculptées, et une petite chapelle à voûtes en ogives, probablement dépendance de l'ancien refuge d'Echternach, qui jadis englobait tous ces immeubles.

La cave présente des corridors semblables à ceux décrits dans les maisons Beffort-Bandermann et Lentzen-Eck, c'est-à-dire une porte cintrée munie des deux côtés d'espaces vides en forme de meurtrières. Il semble s'agir là d'un système souterrain de défense, communiquant largement entre ses éléments (caves des maisons Beffort-Bandermann, Lentzen Eck et Settegast, et probablement d'autres encore), qui jadis, du fait du remplissage bien connu des terrains au cours des siècles, était situé à ras de sol. Il date certainement de l'époque de la seconde enceinte, où tout ce dispositif de défense était riverain du fossé extérieur de la place forte.

Sources

- Adam-Even P.*, Généalogie des van der Noot. Paris, 1934.
- «Ay», Dicks und Vianden. «Luxemburger Wort», 24 février 1956.
- Bernays Ed. et Vannérus Jules*, Histoire Numismatique du Comté, puis Duché de Luxembourg et de ses fiefs. Bruxelles, 1910.
- Bernays Ed. et Vannérus Jules*, Complément à l'Histoire Numismatique. Bruxelles, 1934.
- Biermann J.-P.*, Notices sur la Ville de Luxembourg, sur ses Rues et Places. Luxembourg, Beffort, 1892.
- Biermann J.-P.*, Abrégé de l'Histoire de la Forteresse de Luxembourg. Luxembourg, 1891.
- de Blanchard A.*, Chronique du Duché de Luxembourg, Revue par Nicolas van Werveke. P.S.H. Tome 52, 1^{er} fascicule, Année 1903.
- de Blanchard S.*, Chronique Luxembourgeoise, éditée par J. Peters. P.S.H. Tome 46, année 1898.
- Breisdorff N.*, Geschichte der St. Michaelskirche. P.S.H. Tome 12, année 1856.
- Brutails J.-A.*, Précis d'Archéologie du Moyen Âge. Paris, Picard, 1908.
- Calmes Albert*, La Ville de Luxembourg à la Veille de la Guerre de Trente ans. «Luxemburger Wort», 1946.
- Coster*, Geschichte der Stadt und Festung Luxemburg. Luxemburg, V. Bück, 1869.
- De Muyser Constant*, Les Rues de Luxembourg au XVI^e siècle. P.S.H., Tome 44, année 1895.
- Didderrich Arthur*, Ephémérides Luxembourgeoise. «La Meuse»-Luxembourg, année 1946, passim.
- Didderrich Arthur*, L'ancienne chapelle de Mansfeld à Luxembourg. «La Meuse»-Luxembourg, 1946.
- Didderich Emile*, «A l'Homme Sauvage». Luxemburger Volkszeitung, 1923, N° 13.
- Donkel E., Dr*, Kirchengeschichte Luxemburgs. Sankt-Paulus-Druckerei, Luxemburg, 1950.
- Engelhardt Fr.-W.*, Geschichte der Stadt und Festung Luxemburg. Luxemburg, 1850.
- Engling Jean*, Die Liebfrauenkirche zu Luxemburg. P.S.H. Tome 11, année 1855.
- Enlart Camille*, Manuel d'Archéologie Française. Tome III, Architecture Civile. Paris, Picard, 1929.
- Fischer-Ferron Joseph*, Promenades Archéologiques à Luxembourg. «Indépendance Luxembourgeoise», années 1894-1898.
- Fischer-Ferron Joseph*, Taques et Plaques de Fourneau. Luxembourg, sans date.

- de la Fontaine Henry, La Maison aux Piliers, au Marché-aux-Poissons, in : Annuaire de l'Association des Ingénieurs et Industriels Luxembourgeois. Luxembourg, 1916.
- Franck Jean-Pierre, L'Ancienne Église des Jésuites, in Guide Cosyn, de la ville de Luxembourg. Bruxelles, 1951.
- Goerens Joseph, L'Hospice Civil de Luxembourg. «Ons Hémecht» et Tiré à part. Luxembourg, 1934.
- Grob Jacques et Vannérus Jules, Le Dénombrement des Feux du Duché de Luxembourg et Comté de Chiny. Bruxelles, 1921.
- Herchen A., Margue N. et Meyers J., Histoire Nationale. Luxembourg, 1953.
- Hess Joseph, Berceau de la Famille de Feller à Septfontaines. «Luxemburger Wort», 1952.
- Hess Joseph, «Vom Raethus zur Fürstenresidenz». «Luxemburger Wort», 22. 4. 53.
- Hess Joseph, Luxemburger Volkskunde. Faber, Grevenmacher, 1929.
- Hess Joseph, Eigenarten des Luxemburger Wohnhauses. «An der Ucht», Bourg-Bourger, Luxembourg, 1951.
- d'Huart, baron Emmanuel, Notices Historiques et Généalogiques sur la Famille de Blanchart. P.S.H. Tome VI, 1850.
- Kellen Tony, Histoire de la Seigneurie de Fischbach. P.S.H. Tome 68, 1939.
- Kellen Tony, Geschichte des Fischmarktes und der anstoßenden Straßen. Separatdruck der «Luxemburger Zeitung», Sept., Okt., Nov., Dez., 1939. Luxembourg, 1939, Th. Schroell.
- de Kessel chevalier, Le Livre d'Or de la Noblesse luxembourgeoise ou recueil Historique, Chronologie Généalogique et Biographique, V et 227 p. Arlon, J. Everling; Bruxelles, Toint-Schier, 1869.
- Koltz Jean-Pierre, Baugeschichte Luxemburgs, Band I. Luxembourg, 1944.
- Koltz Jean-Pierre, Rues anciennes et Plans de la ville de Luxembourg. Annuaire des «Amis des Musées». Années 1931 et 1934.
- Koltz Jean-Pierre, «La Ville de Luxembourg au XVI^e Siècle». Les trois premiers Plans de la ville, Deventer, Mameranus, Guiccardini. Conférence du 17 avril 1951 et articles «Luxemburger Wort», 21 avril 1956, Madame Wingert-Rodenbour. «Letzeburger Land», „Luxemburger Stadtpläne aus der Renaissance“, Paul Weber. 27. 4. 1955.
- Lefort Alfred, Histoire du Département des Forêts. Luxembourg, 1905.
- Majerus Nicolas, Histoire du Droit du Grand-Duché de Luxembourg. Imprimerie Saint-Paul, Luxembourg, 1949.
- Margue Nicolas, Aperçu Historique sur le Développement de la Ville de Luxembourg. «Guide Cosyn», édition 1951, Bruxelles.
- Medinger Paul, Historischer Rundgang durch Luxemburg. «Ons Hémecht», 1932-33.
- Medinger Paul, Vier Nachträge zum Historischen Rundgang. «Ons Hémecht», 1933.
- Mersch Jules, Biographie luxembourgeoise. Neuf volumes, 1947-1958. Victor Buck, Luxembourg.
- Neyen, Dr. A., Biographie luxembourgeoise. Trois volumes. Luxembourg, 1860.
- Noppeney Marcel, ... Luxembourg, autrefois ..., 1704-1860. Trois volumes. Luxembourg, Beffort, 1936, 1939; Éditions SELF, 1958.
- Oster Edouard, En attendant le Millénaire... Le recensement de 1541. «Cahiers luxembourgeois», année 1951.
- Petit Joseph, Renaissance d'une vieille Maison luxembourgeoise du XVI^e siècle. Plaque sur papier de Hollande, avec dessins de Lex Weyer. Bourg-Bourger, Luxembourg, 1956.

- «*Le Promeneur solitaire*». Les Villes d'Art luxembourgeoises. «*Letzeburger Land*», novembre 1955, et «*A propos de Villes d'Art luxembourgeoises*». Hubert Schumacher, *ibid.* 5 novembre 1955.
- Relation du Monastère du Saint-Esprit (1675)*. Manuscrits Archives du Gouvernement.
- Rupprecht Alphonse, «Logements Militaires» ou Réquisition des Maisons de la Ville-Haute, d'après le rapport du pharmacien Couturier; notices biographiques et archéologiques sur les habitants et les demeures. «*Ons Hémecht*», 1917-28.
- S., *Al Sâchen aus der Dominikanerkirch*. «*Luxemburger Wort*», 1946.
- Schaack L., *Pfarrkirche und Pfarrei St. Michel 1803-1953*. «*Luxemburger Wort*», 1953.
- Schleich Jean-Norbert, *La Noblesse du Grand-Duché de Luxembourg*. Tome I, 1954. Tome II, 1957. Éditions du Centre, Luxembourg.
- Sprunck Alphonse, *L'Odyssée d'un Savant luxembourgeois* (Fr.-Xav. de Feller). «*Cahiers Luxembourgeois*», Tome VII.
- Sprunck Alphonse, *La Palais Grand-Ducal à travers les âges*. Éditions du Centre, Luxembourg, 1957.
- Theisen, *Soeur Eulalie*, Schüttringen und das obere Syrtal. Luxembourg, 1954.
- Thiel B.-J. Dom. O.S.B., *La Noblesse au Grand-Duché de Luxembourg*. «*Luxemburger Wort*», novembre 1956.
- Thiel J.-B. Dom. O.S.B., *L'Incendie de Luxembourg en 1554*. «*Luxemburger Wort*», 1946.
- Thiel J.-B. Dom. O.S.B., *Fondations faites aux XVII^e et XVIII^e siècles en faveur des enfants pauvres*. «*Warte*», 22 avril 1953.
- Thill Jean, *Histoire de la Congrégation des Chanoinesses de Saint-Augustin, dites Soeurs de Sainte-Sophie*. P.S.H. Tome 62, année 1926.
- Ulveling Jean, *Les Treize Maîtres de Luxembourg, et l'histoire des Corporations de la Ville de Luxembourg*. P.S.H. Tome 14, année 1858.
- Ulveling Jean, *Notices sur les anciens Refuges de la ville de Luxembourg*. P.S.H. Tome 25, 1870.
- Vannérus Jules, *Berceau de Luxembourg*. «*Cahiers Luxembourgeois*», année 1933.
- Vannérus Jules, *La Population et les Quartiers de Luxembourg, 1473-1562*. Extrait de l'Annuaire 1937 de la Société des Amis des Musées. Luxembourg, 1937.
- Vannérus Jules, *Ancien Mémoire Généalogique et Documents concernant la famille Wiltheim*. «*Ons Hémecht*», 1911.
- van Werveke Nicolas, *Kulturgeschichte Luxemburgs*, 3 Bände. Luxembourg, 1923-26.
- van Werveke Nicolas, «*La Ville de Luxembourg, il y a cent ans*». «*Luxemburger Zeitung*», 1920.
- van Werveke Nicolas, *Zur Geschichte eines Jahres (1626)*. P.S.H. Tome 52, I.
- van Werveke Nicolas, *Hellepoul*. «*Luxemburger Zeitung*», 25. 2. 1892.
- Wackenroder Ernst, *Kunstdenkmäler des Kreises Bitburg*. Düsseldorf, 1927.
- P.-W., *Wieder ein Stück Alt-Luxemburg verschwunden*. «*Luxemburger Wort*», mars 1956.
- Weber Paul, *Histoire de l'Économie luxembourgeoise*. Luxembourg, 1950.
- Weber Paul, *Vom Stamm der Piscatori*. «*Letzeburger Land*», septembre 1956.
- Werling Ferdy, «*Fonds Werling*» et Notes manuscrites.
- Wilhelm Jules, *Luciliburgum Sacrum*. P.S.H. Tome 62, année 1928.
- Wilhelm Jules, *Histoire de deux Plateaux*. «*Cahiers Luxembourgeois*», année 1934.

- Wirion Louis*, Enseignes de la Ville de Luxembourg. Luxembourg, Th. Schroell, 1941.
- Wirion Louis*, Extraits de la Chronique des RR. PP. Capucins. «Visites Royales», Luxembourg, s. d.
- Wirion Louis et Matagne Robert*, Complément à l'Armorial Général de Rietstap, Pays de Luxembourg. Luxembourg, 1957.
- Würth-Majerus Paul*, Le «Novum Forum» à Luxembourg. Luxembourg, Worré, 1937.
- Würth-Majerus Paul*, L'Ancienne Église Saint-Nicolas. «Ons Hémecht», année 1937.
- Würth-Paquet Fr.-X. et van Werveke Nic.*, Cartulaire ou Recueil des Documents politiques et administratifs de la Ville de Luxembourg. P.S.H. Tome 31, année 1884.
- Würth-Paquet Fr.*, Chartes de Reinach. P.S.H. Tome 33, année 1877.
- Würth-Paquet François-Xavier*, Vieilles Places et Rues de la ville de Luxembourg. P.S.H. Tome 5, 1850.
- Würth-Paquet François-Xavier*, Notes sur l'Imprimerie dans la Ville de Luxembourg. 1° André Chevalier et ses successeurs. P.S.H. Tome 6, 1851; Tome 7, 1852.
- X—, Les Jésuites à Luxembourg. «Luxemburger Wort», novembre 1956.
- Zettinger Léon*, Autour de deux Hôtels de Ville. «Ons Hémecht», 1938.

	page
Préface	5
par le Professeur A. Sprunck	
Avant-Propos	7
Introduction	11
Origines de la Ville - Les trois enceintes - Les premières rues se dessinent Un grand plan d'urbanisation de la ville de Luxembourg réalisé au XVII ^e siècle Les anciennes demeures dites nobiliaires à Luxembourg	
I^o Le Quartier du Saint-Esprit	25
Rue du Saint-Esprit - Rue de la Montagne - Rue de la Congrégation Rue du Séminaire - Rue Clairefontaine	
II^o Le «Nouveau Marché»	53
Rue du Marché-aux-Herbes - Rue de la Reine	
III^o Le Quartier du «Vieux Marché»	81
Rue de la Boucherie - Rue de la Monnaie - Marché-aux-Poissons - Rue Wiltheim Rue de la Loge - Rue du Rost - Rue de l'Eau - Le «Breitenweg» La Ruelle «Derrière les Dominicains»	
IV^o La Grand'rue (ancien Quartier de l'«Acht» (Oicht))	133
Grand'rue et Rue de l'Arsenal - Rue du Palais-de-Justice - Rue du Nord Rue du Casino - Rue des Capucins - Rue Beaumont - Rue de la Porte-Neuve	
V^o La rue Philippe II, rue Saint-Philippe, «Philippstatt»	161
Rue Philippe II - Le Piquet - Rue Monterey - Place d'Armes - Rue du Curé Rue Génistre	
VI^o Le «Nouveau Quartier»	197
Rue Notre-Dame - Rue Chimay - Rue Louvigny	
VII^o La Place Guillaume et l'ancien Couvent des Cordeliers	231
Place Guillaume - Rue du Fossé - Rue Mamer	
Sources	247

